

Émile Nelligan et son Œuvre

LOUIS DANTIN

ÉDITION CRITIQUE
PAR RÉJEAN ROBIDOUX



BNM

LES PRESSES
DE L'UNIVERSITÉ
DE MONTRÉAL

Émile Nelligan et son Œuvre

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

comité de direction

Roméo Arbour, Yvan G. Lepage, Laurent Mailhot,
Jean-Louis Major

La « Bibliothèque du Nouveau Monde » entend constituer un ensemble d'éditions critiques de textes fondamentaux de la littérature québécoise. Elle est issue d'un vaste projet de recherche (CORPUS D'ÉDITIONS CRITIQUES) administré par l'Université d'Ottawa et subventionné par le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

BIBLIOTHÈQUE
DU NOUVEAU MONDE

Louis Dantin

Émile Nelligan et son Œuvre

Édition critique

par

Réjean Robidoux

Université d'Ottawa

1997

Les Presses de l'Université de Montréal
C. P. 6128, succursale Centre-Ville, Montréal (Québec), Canada
H3C 3J7

Le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada a contribué à la publication de cet ouvrage.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Dantin, Louis, 1865-1945

(Bibliothèque du Nouveau Monde)

Émile Nelligan et son Œuvre

Édition critique / Réjean Robidoux (1928-)

Comprend des références bibliographiques.

ISBN 2-7606-1699-1

ND249.B6B67 1987 759.11 C88-004202-8

«Tous droits de traduction et d'adaptation, en totalité ou en partie, réservés pour tous les pays. La reproduction d'un extrait quelconque de ce livre, par quelque procédé que ce soit, tant électronique que mécanique, en particulier par photocopie et par microfilm, est interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.»

ISBN 2-7606-1699-1

Dépôt légal, 2^e trimestre 1997

Bibliothèque nationale du Canada

Bibliothèque nationale du Québec

© Les Presses de l'Université de Montréal, 1997

AVANT-PROPOS

Je suis venu à Louis Dantin en cherchant à connaître Émile Nelligan. J'ai ainsi eu avec l'homme, l'écrivain, le critique, une longue fréquentation, du type de la confraternité — même école, même cause —, étalée sur plus de trente années. Ayant alors pris fait et cause pour la promotion et la défense de Nelligan, j'ai été amené à batailler aussi en faveur de Dantin, qui se trouvait, à mon sens, indignement et injustement attaqué, vilipendé, par une certaine critique d'ailleurs plutôt bigarrée. Je suis même allé, en fin d'escarmouche, jusqu'à inviter à une réhabilitation-connaissance-renouvelée de Dantin. À ce moment, je ne songeais aucunement à participer moi-même à une pareille entreprise de revalorisation.

J'ai alors reçu la commande de la présente édition. Je savais certes que le Dantin des années 1898-1903, pratiquant une critique tout entière consacrée à Nelligan, avait poussé au degré le plus intense ce que Placide Gaboury appelle la « critique d'identification ». Par un effet direct d'heureuse contagion, je me suis vite aperçu que je me trouvais à mon tour en condition d'en faire autant et que je ne pouvais faire autre chose ouvertement et à fond, cette fois à l'égard de Dantin. Je me suis laissé facilement emporter, y trouvant à plaisir l'accomplissement emblématique de ma propre image.

Remerciements

J'exprime ma gratitude à plusieurs personnes sans qui rien n'eût été possible. Adrien Thério et Paul Wyczynski m'ont généreusement fourni, au départ, l'un son précieux exemplaire (absolument intégral, conservant même la fragile couverture originale) d'*Émile Nelligan et son Œuvre*; l'autre une riche documentation de base sur Dantin aussi bien que sur Nelligan. Au moment de la recherche, les responsables des fonds Gabriel Nadeau et Yves Garon de la Bibliothèque nationale du Québec à Montréal, notamment M. Michel Biron, m'ont fait bénéficier d'une collaboration exemplaire à tous égards. M. Raymond Biron a mis à ma disposition de profane sa grande expertise de typographe professionnel, quand j'ai voulu analyser la composition de la curiosité bibliophilique que j'étudiais. Enfin sur le plan de la réalisation concrète du présent livre, j'ai surtout, à tous les stades, pu fonder sans réserve sur le doigté habile et sûr de ma femme Viviane, gage depuis toujours pour moi d'exactitude et de précision.

INTRODUCTION

L *La vraie vocation*¹

En termes traditionnels de destinée, il suffit de regarder la chronologie d'Eugène Seers, alias Serge Usène, alias Louis Dantin, pour convenir que sa seule vocation, poursuivie longtemps sur des chemins obliques, était foncièrement une vocation d'écrivain. On constate que l'homme, au principe, a pérennément été du côté de la fiction : au sein de sa famille, où il dut jouer le rôle de l'enfant modèle, précoce, très régenté et toujours gourmandé ; en religion, où sa nature étonnamment mystique et son esprit musical, conjugués à l'impératif de la foi des autres — volonté inflexible des parents et aveuglement candide des supérieurs —, le jetèrent et le maintinrent illusoirement dans les ordres ; dans le haut romanesque de ses aventures sentimentales — *le Monde où l'on s'ennuie*² !... — et de ses fugues ; dans le jeu public ou intime du ministère sacerdotal — direction d'âmes et sermons solennels... Puis au moment opportun, c'est dans la contingence d'une littérature de reposoir eucharistique et l'improbable métier d'un prêtre typographe, qu'il est un jour parvenu, malgré tout, à sa spécifique et personnelle identité de

1. « J'avais une vocation ardente, impérieuse : celle des lettres » (L. Dantin à G. Beaulieu, 12 avril 1909) ; « [...] la seule expression que j'aie jamais pu donner à ma vocation littéraire qui m'a tourmenté toute ma vie [...] » (du même au même, 19 avril 1909, GN, BNQ). Pour la liste des sigles et abréviations, voir *infra*, p. 57.

2. Nadeau, p. 29-30 : rêveries de la petite fleur bleue de la pièce d'Édouard Pailleron...

critique sans pareil. En l'occurrence, le malheur du jeune Émile Nelligan, la nécessité de le sauver dans un livre, auront pourvu Dantin du moyen de son affranchissement et déterminé l'issue de son propre génie.

La rencontre de Nelligan

Ils s'étaient rencontrés en avril 1896, quand Nelligan avait encore les apparences et la réalité de l'adolescent de quinze ans, et que Seers, à trente ans, jouait les moniteurs de jeunesse. Ils ne furent pas liés dès lors, mais plusieurs mois, peut-être plus de deux ans, plus tard : quand il fut question entre eux de poésie et même de publication dans une petite feuille. Ils ont alors collaboré, se sont mutuellement aidés, chacun dans son ordre et à sa manière, ont rivalisé d'ardeur ensemble, et s'il est avéré que le plus jeune ne se voulait en rien le disciple de l'aîné, il ne faut pas du tout exclure, à l'inverse, que ce soit le plus apparemment expérimenté des deux qui ait au bout du compte davantage subi l'influence de l'autre. Il ne s'agit pas de dictée ou de copie ou de devoir scolaire, mais bien d'esprit et de climat, et je crois que, si Nelligan n'a pu que profiter d'un tel commerce, Dantin, de son côté, a été profondément marqué par le jeune poète. En outre, parce qu'il était par-dessus tout critique, Dantin a été conscient de l'expérience plus que Nelligan, et son instinct de paternité et d'identification n'a pu encore qu'accroître la dynamique de l'interéchange.

Plus encore, au-delà de la disparition physique de Nelligan, durant plus de trois années et avec une intensité progressive, Dantin s'est littéralement incorporé le poète, au point de s'assumer lui-même en l'inventant. C'est le sens que je donne à la création d'*Émile Nelligan et son Œuvre*. Cette œuvre qu'il aura vue émerger, qu'il aura aidé tant soit peu à produire et que, comme critique, il aura établie, corrigée, ponctuée, articulée, mise au point et fixée comme monument — *opus mirandum* —, j'affirme, au sens technique et ancien du terme, que c'est son chef-d'œuvre et que c'est cela que la présente édition veut éclairer.

Ainsi donc, en 1900, l'homme mal dans sa peau qui se muait en Louis Dantin trouvait une puissante motivation d'être lui-

même, vivant intensément sa vraie vie, dans la vraie littérature. Durant plus de trois années, dans une démarche à la fois ouverte et clandestine, il allait habiter Nelligan et consciencieusement le «faire» ou le créer, à tous égards.

Le fonds nelliganien

Nous sommes mal renseignés dans l'ensemble sur les fonds d'archives dont Louis Dantin a pu disposer dans son opération. Personne n'a jamais donné là-dessus beaucoup de précisions. Quand il en est question dans sa correspondance avec Germain Beaulieu, en 1909 et en 1938, ou Alfred DesRochers, en 1929, ou dans ses confidences tardives au Dr Gabriel Nadeau, en 1944, Dantin parle seulement de «manuscrits», dans des «cahiers», que, dans le post-scriptum de la préface, il qualifie sans plus de «volumineux³». Son souci n'est pas de les décrire, non plus que d'en faire le compte, mais d'en attester l'authenticité — nelliganienne. En quittant Montréal, en février 1903, Dantin s'était séparé de tous les dossiers, et il n'a jamais connu par la suite quel sort avaient pu subir les fameux manuscrits ainsi que tous les matériaux afférents qu'il avait lui-même préparés. Tout cela s'est perdu. Les seuls manuscrits nelliganien de l'époque 1896-1899 qui aient été conservés sont ceux que reproduit l'édition Wyczynski des *Poèmes autographes*⁴: ils se présentent en trente-deux folios, ne sont pas tous de la main de Nelligan et ne proviennent pas, non plus, de «cahiers». Et l'on sait seulement que Dantin n'a pas pu connaître ce petit lot dans sa totalité.

On peut tout de même présumer que le compilateur, outre les supposés cahiers, a eu à sa disposition un nombre important de feuilles volantes de divers types: brouillons plus ou moins travaillés de poèmes complets ou fragmentaires, ou transcriptions au propre de pièces achevées, vestiges analogues à ceux qu'on trouve dans la collection Nelligan-Corbeil. Dantin a dû aussi avoir sous la main quelques dizaines de textes imprimés avant 1902, soit des coupures de journaux, d'hebdomadaires ou de magazines

3. Préface, *infra*, p. 107.

4. Émile Nelligan, *Poèmes autographes*, présentation, classement et commentaires de P. Wyczynski, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1991, 175 p.

(*le Samedi, le Monde illustré, l'Alliance nationale, la Patrie, le Spectateur, le Journal de Françoise, les Débats, les Vrais débats, l'Avenir...*) ; soit les recueils collectifs des *Soirées du Château de Ramezay* ou de ses propres *Franges d'autel...*

L'évocation magique

Or, pendant qu'avec patience il doit explorer une masse indéterminable de poèmes et trier, sélectionner, transcrire et classer ceux qu'il veut retenir, avant de les composer typographiquement et de les imprimer, Dantin élabore avec méticulosité son acte d'appropriation critique du poète et de la poésie, ce texte inspiré qui paraîtra par tranches dans *les Débats*, à la fin de l'été 1902, pour être tout de suite repris comme préface, en tête du livre mis sous presse. On ne sait quand au juste l'article fut planifié ni combien de mois dura son écriture. On note néanmoins qu'après « Noël intime⁵ », complainte authentique d'aridité mystique, publiée dans *l'Avenir* en décembre 1900, Dantin ne fait plus rien paraître, pas même dans *le Petit Messager du Très Saint Sacrement*. Il est tout ce temps plongé en Nelligan, et le texte qui en émergera aura été parfaitement mûri.

La préface sera, au sens strict, l'« essai » de l'œuvre, c'est-à-dire une tentative avancée d'explication d'un phénomène très particulier dans les lettres, selon une méthode bien informée et parfaitement maîtrisée. Dantin prend vraiment en charge le cas Nelligan. Il dégage les traits essentiels de l'adolescent poète, fait l'inventaire significatif de ses thèmes et mesure jusque dans le détail ses ressources formelles, au registre des mots, des images et de la prosodie. C'est un haut exercice de style.

L'entrée du morceau fait l'effet d'un coup de tonnerre : « Émile Nelligan est mort⁶ », évocation dramatique du bel enfant voué au génie et proie de la névrose, livré à « la poésie dont on vit... et dont on meurt⁷ ». Le ton est donné, le registre, établi : l'exposé ne sera pas celui d'un traité, encore moins celui d'une

5. Ce poème sera recueilli plus tard, comme « Chanson intime », dans *le Coffret de Crusoé*, p. 152-154.

6. Préface, *infra*, p. 65.

7. *Ibid.*, p. 66.

sèche thèse, mais plutôt celui, vibrant et chaud, du discours personnel, passionnément engagé.

L'autorité de son information, décidément très étendue, garde la façon du familier, du bien connu, et n'a rien de pédant. On trouve néanmoins plus de vingt-cinq auteurs — français — pris nommément à témoin des remarques diverses, jugements, désaccords, reproches et nuances de toutes sortes, et cela suppose une connaissance solide de la poésie du XIX^e siècle, jusqu'à l'ouvrage de dernière heure d'André Beaunier, *la Poésie nouvelle*⁸ (1902), ou cette citation expresse et comme banale, sans référence accusée, de Sully Prudhomme⁹, lequel, nul ne l'ignore, a reçu le premier prix Nobel de littérature en 1901. Ainsi dispose-t-on avec souplesse d'Hugo ou Vigny, comme d'Heredia ou Coppée ou de Rodenbach et Rollinat, et naturellement de Baudelaire, du Parnasse, du Symbolisme ou du décadent, «de l'école dont Rimbaud, Mallarmé, Verlaine furent les coryphées¹⁰». La connaissance de la grande littérature est à jour, au point que c'est finalement de l'École littéraire de Montréal qu'on est le moins au fait.

Il en va de même au chapitre de la musique, celle que l'on connaît comme celle que l'on pratique dans la texture du vers. Mendelssohn, Liszt, Mozart, Chopin, Haydn, Paderewski¹¹ et autres Paganini, Berlioz ou Schumann appartiennent à l'univers de Dantin, autant et plus encore qu'à celui de Nelligan.

Dantin touche à tout avec l'aisance du praticien. Quand il discourt de la vie de bohème¹² ou parle de prendre «la goutte au petit Windsor¹³», on croirait qu'il le fait d'expérience, et le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'est pas dans le langage d'un directeur de *Petit Messenger du Très Saint Sacrement*.

8. *Ibid.*, p. 93.

9. *Ibid.*, p. 83.

10. *Ibid.*, p. 92.

11. *Ibid.*, p. 78-79.

12. *Ibid.*, p. 72-73.

13. *Ibid.*, p. 67.

Au demeurant dégagé de toute intention moralisatrice — attitude peu courante à l'époque —, si le critique se rit un brin du naïf qui «croyait au règne souverain de l'art sur la vile matière¹⁴», il ne manque pas de rappeler plus loin la primauté de l'esthétique et que «l'art est avant tout la splendeur vivante de la forme¹⁵». Il mène de toute manière son enquête avec grande subtilité: qu'il fasse le constat d'un beau néant d'idée¹⁶; qu'il feigne de n'être pas tout à fait d'accord, alors qu'il ne peut que l'être¹⁷, ou semble carrément en désaccord¹⁸; qu'il pratique l'antiphrase en relevant chez Nelligan des contradictions qu'il entretient lui-même dans sa propre existence quotidienne comme dans ses écrits¹⁹; ou encore qu'il cède à son goût apparent, trop limité, en réprouvant tel thème périlleux, il trouve le moyen diplomatique de faire une substantielle citation, qui permettra du moins au lecteur d'admirer ce qui mérite de l'être et de contredire au bout du compte le jugement négatif²⁰.

La préface fait un large tour d'horizon de l'œuvre, «ébauche de génie²¹», et, avec son arsenal de justes citations, elle colle vraiment au recueil qu'elle présente, qu'elle explique et qu'elle appelle.

Le tri et la transcription

Dantin a fait progressivement son tri, en transcrivant au propre au moins cent sept poèmes intégraux, qui allaient prendre place dans le recueil, ainsi qu'un certain nombre de fragments ou d'extraits, dont il se servirait dans l'article des *Débats* puis dans la préface. Il déclare avoir voulu faire des «copies exactes²²», mais ce faisant il a dû nécessairement mettre

14. *Ibid.*, p. 72.

15. *Ibid.*, p. 91.

16. «Clair de lune intellectuel», *ibid.*, p. 78.

17. «Gretchen la pâle», *ibid.*, p. 79.

18. «Je plaque lentement les doigts de mes névroses [...]», *ibid.*, p. 109.

19. «Moines noirs» ou «Moines blancs», *ibid.*, p. 77.

20. «Or j'ai la vision d'ombres sanguinolentes [...]», *ibid.*, p. 70.

21. *Ibid.*, p. 68.

22. L. Dantin à G. Beaulieu, 24 mars 1909, GN, BNQ.

les choses au point dans la correction, la ponctuation et une certaine présentation. Il a censément fait tout cela sur des feuilles volantes, qu'il a pu ensuite manipuler à son gré, ordonner, classer et reclasser, constituer en sections et finalement en recueil. Effectuant un choix, il a dû mettre à part, exclure des pièces; on ne sait pas lesquelles, ni combien, même approximativement. Dantin dit seulement avoir laissé « ample matière à glaner aux chercheurs de miettes posthumes²³ ». Il laisse entendre que ce reliquat pouvait être relativement considérable, mais de valeur très inégale et, à son sens, plutôt négligeable. Ce qui est en tout cas incontestable, c'est que Dantin n'a rien jeté, rien détruit. Il suffit d'explorer ses propres fonds d'archives pour comprendre qu'il conservait tout, fidèlement, même ce qui pouvait être jugé compromettant ou infamant. À plus forte raison quand il s'agissait d'un autre et de papiers qui ne lui appartenaient pas. Il a du reste toujours, dans ses lettres comme déjà dans la préface, assuré ses éventuels successeurs que, s'il n'en tenait qu'à lui, ils seraient en mesure de juger, preuves en mains. Ceux qui, ces dernières années, dans le dépit d'être privés de mythiques chefs-d'œuvre, l'ont accusé non seulement d'avoir mutilé mais, surtout, d'avoir liquidé des textes de quelque sorte, n'ont jamais pu là-dessus lancer que des accusations gratuites.

Dantin dit qu'il avait remis à M^{me} Nelligan les manuscrits de son fils ainsi que le choix qu'il en avait dressé²⁴, et a toujours cru que le lot tout entier était aux mains de la famille du poète²⁵. Or tout cela a disparu, on ne sait quand ni comment. Le D^r Nadeau fait l'hypothèse que les transcriptions Dantin, seules utilisées pour le travail d'impression du recueil, pourraient être restées chez Beauchemin après la publication en 1904, et auraient fini par être jetées. Mais le sort des manuscrits eux-mêmes a dû se jouer exclusivement au sein de la famille Nelligan. Et, mise à part la petite collection Nelligan-Corbeil, rien ne semble en avoir subsisté.

23. Préface, *infra*, p. 107.

24. L. Dantin à G. Beaulieu, 30 avril 1938, GN, BNQ.

25. Voir par exemple sa lettre à A. DesRochers, 12 août 1931, YG, BNQ.

Les poèmes exclus

Il reste que Dantin peut et veut être tenu responsable des exclusions du recueil. Et tout en supputant les raisons qu'il a données pour justifier ses choix ou ses refus, il y a peut-être moyen de dresser un certain inventaire plus ou moins complet des profits et pertes, malgré la carence des cahiers originaux. Si l'on prend en compte les textes (51 poèmes) imprimés de 1896 à 1903, qu'on y ajoute ceux des manuscrits de la collection Nelligan-Corbeil et les autres dont on a l'indice dans la préface — toutes données, au moins par hypothèse sinon dans le fait, à la portée de Dantin en 1902-1903 —, on peut parler d'une quarantaine de poèmes quelque peu problématiques, qui n'ont pas été retenus dans le recueil.

Là-dessus l'on sait qu'une certaine censure a été exercée par la famille Nelligan. «Sieste ecclésiastique²⁶», publié dans *les Débats*, le 14 janvier 1900, avait provoqué des réactions. On avait par la suite contraint Dantin de retirer de la préface le passage: «Ohé! Ohé! quel chapelet / Se dit là derrière les portes / Belle laitière aux hanches fortes», paru dans l'article des *Débats*, le 24 août 1902.

Quant à Dantin lui-même, c'est pour des mobiles d'ordre esthétique (emprunts flagrants, imitation servile...), qu'il se dit prêt à coudre dans un sac, «pour les vouer au fleuve d'oubli, cinq ou six bergeries²⁷», qui correspondent littéralement à une poignée de folios de la collection Nelligan-Corbeil. En réalité on peut plausiblement mettre dans le même sac la plupart des poèmes parus dans *le Samedi* ou *le Monde illustré*, ainsi que plusieurs autres manuscrits connus, même dans plus d'un cas de copies au propre. Le moins qu'on puisse dire, c'est que, aux yeux de Dantin, tous ces textes ne sont pas au point et attendraient au bas mot d'un éditeur exigeant une intervention suspecte: le manuscrit de «Frère Alfus²⁸», par exemple, porte

26. Le poème est intitulé «Petit coin de cure», dans NC, gr. II, fol. 8 (Wyczynski, p. 53). Dantin avait conservé une copie de cette pièce dans ses dossiers (GN, BNQ).

27. Préface, *infra*, p. 81.

28. NC, gr. III, fol. 16-22; Wyczynski, p. 69.

justement des coups de crayon qu'on a attribués à Dantin²⁹ et qui attestent une partielle et vaine tentative de récupération qui a tourné court. Même «Je veux m'éluder dans les rires³⁰» et «Prélude triste³¹» n'ont pas trouvé grâce auprès du sévère censeur; j'aime à penser que c'est parce qu'ils n'avaient, l'un et l'autre, pas dépassé la condition du brouillon.

Quant à certaines disparitions ou différences marquant le passage de la préface au recueil, plusieurs peuvent s'expliquer, dans un sens ou dans l'autre, par le retrait de Dantin à partir de la page 70 (*infra*, p. 177). Le Dr Nadeau, qui a beaucoup creusé cette question, est d'avis que ce n'est pas Dantin mais probablement Charles Gill qui a éliminé «Communion pascalle», antérieurement publié dans *Franges d'autel*; Dantin voudrait plutôt trouver moyen de le réintégrer dans le recueil, en même temps d'ailleurs que «Je sens voler en moi les oiseaux du génie [...]»³², qui n'est pourtant qu'un extrait. C'est à nouveau Gill qui aurait supprimé du recueil «Petit vitrail», pourtant cité et loué dans la préface³³, et que Dantin néanmoins omet de remettre en place³⁴. À l'opposé, Gill aura réinséré «Les balsamines», poème critiqué dans la préface³⁵, ainsi que «La mort du moine» et «Diptyque», qualifiés l'un et l'autre d'«essais enfantins»³⁶.

Un des cas d'exclusion dont on est sûr, ne serait-ce que parce que le poème avait eu les honneurs des *Soirées du Château de Ramezay*, en 1900, est celui du rondel «Fra Angelico», qui figure aussi dans la collection Nelligan-Corbeil. Dantin ne parle pas de cette pièce dans la préface; il nomme seulement le personnage à l'occasion d'une antiphrase pertinente sur Rubens, à propos de «Gretchen la pâle³⁷». Il eût facilement pu taxer le poème d'exercice de virtuosité technique sur un sujet trop mièvrément

29. Note de L. Lacourcière, dans *ENPC*, p. 320.

30. NC, gr. II, fol. 8; Wyczynski, p. 54.

31. NC, gr. III, fol. 13 verso; Wyczynski, p. 64.

32. Préface, *infra*, p. 106.

33. *Ibid.*, p. 83-84.

34. L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 112.

35. Préface, *infra*, p. 80.

36. L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 113.

37. Préface, *infra*, p. 79.

fantaisiste et *Franges d'autel*, dans la veine toutefois de quelque «*Ultimo Angelo del Correggio*», par ailleurs toléré malgré tout dans le recueil. Voilà proprement ce qui peut s'appeler «matière à glaner aux chercheurs de miettes posthumes³⁸».

Reste enfin le cas des poèmes dont on cite un fragment ou un extrait dans la préface, mais rien dans le recueil. Dantin a dit que ç'avait été sa volonté de «n'imprimer que des morceaux présentables *dans leur ensemble*³⁹». C'est une sorte d'exigence qu'entraîne d'office, à l'époque, l'idéal de perfection d'un recueil. En 1920, Dantin était prêt à réinsérer de plein droit «Je sens voler en moi les oiseaux du génie [...]». «Ce dernier quatrain, écrit-il, partie d'une pièce seulement ébauchée, pourrait être intitulé *Fragment*⁴⁰». Il aurait pu et dû en faire tout autant, en 1902-1903, pour plusieurs autres, en respectant toujours son principe de ne «rogn[er] que sur le banal, l'imprécis, le faux, le médiocre⁴¹». D'une qualité équivalente sont, à coup sûr, l'extrait «*Déraison*⁴²» et d'autres strophes fragmentaires ou vers isolés, semés à différentes pages de la préface: «Octobre étend son soir de blanc repos / Comme une ombre de mère morte [...]»⁴³.

La préparation du texte

La part essentielle de Dantin dans la création de Nelligan, indéniable mais impossible à mesurer, ne se situe pas au stade de la préparation immédiate du livre, mais dans les années antérieures, en ce temps fébrile où Nelligan composait ses poèmes⁴⁴. Quel qu'ait pu être l'apport de Dantin, il a été alors assimilé par

38. *Ibid.*, p. 107.

39. L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 112. C'est Dantin qui souligne.

40. *Ibid.*, p. 112.

41. Préface, *infra*, p. 107.

42. *Ibid.*, p. 70.

43. *Ibid.*, p. 100.

44. On peut toujours conjecturer là-dessus à partir des confidences de Dantin lui-même au Dr Nadeau, le 14 avril 1944 (Nadeau, p. 235-236), et du témoignage du père Damase Pitre, s.s.s., confrère crédible du père Seers, bien à même d'observer les visites matinales de travail, fréquentes et exigeantes, de Nelligan au parloir de la communauté (témoignage affectueux, attesté et rapporté par le R. P. Léo Boisvenu, s.s.s., été 1974, GN, BNQ).

Nelligan, intégré par imprégnation à sa propre substance et à ses manuscrits, ainsi qu'aux imprimés qu'on en avait tirés. Dantin aurait été incapable de le reconnaître pour sien, et n'en avait du reste aucun souci. Quand il eut un jour à proclamer haut et fort l'authenticité nelliganienne des poèmes⁴⁵, il pensait aux modifications qu'il avait pu apporter aux textes objectifs dont il avait disposé. « Dans l'édition que j'en ai donnée, disait-il, [...] j'ai pu, ici et là, changer un mot ou même un hémistiche, quand le besoin m'en semblait évident; mais je respectais bien trop son talent pour me permettre aucune altération de conséquence. Je songeais qu'il lui était impossible, à lui, de réviser ses vers, et je ne prétendais que rendre à sa mémoire un service qu'il m'eût lui-même demandé. L'œuvre est restée *absolument la sienne*: il saute aux yeux qu'elle n'est pas de moi, car elle n'exhibe ni mon style ni ma conception de la vie⁴⁶. » Et il précisait encore: « Je puis assurer maintenant que ces retouches ne sont pas plus d'une douzaine pour tout le volume, n'affectant jamais à la fois plus d'un mot ou d'un vers, et, sauf trois ou quatre peut-être, ne concernant que des erreurs ou des gaucheries grammaticales⁴⁷. »

Diverses raisons, toujours subtiles, motivent chacune des modifications, minimes ou grandes. Le changement du titre « Placet pour des cheveux », du stade original de la préface⁴⁸, réduit dans l'absolu à « Placet⁴⁹ », fera gagner au poème en préciosité. « Pierre Wysintainer⁵⁰ », en apparence trop proche d'une personnalité connue à Montréal, se muera en « La mort du moine⁵¹ ». « Les camélias roses » d'une première version

45. Au moment de la controverse soulevée par Valdombre, en 1938, et qui allait être conclue par l'article de G. Beaulieu, « Nelligan est-il l'auteur de ses vers? » (*les Idées*, mai-juin 1938, p. 337-348).

46. L. Dantin à G. Beaulieu, 18 avril 1909, GN, BNQ. C'est Dantin qui souligne.

47. L. Dantin à G. Beaulieu, 22 avril 1938, GN, BNQ. C'est encore Dantin qui souligne.

48. Préface, *infra*, p. 84.

49. Recueil, *infra*, p. 140.

50. Préface, *infra*, p. 80.

51. Recueil, *infra*, p. 209.

probablement nelliganienne⁵² s'abrègeront en «Les camélias⁵³», tout court, peut-être par analogie avec «Les balsamines⁵⁴» et «Les angéliques⁵⁵», qu'on trouve ailleurs dans le recueil. L'inversion de deux vers de «Paysage fauve⁵⁶» rétablit, sans rien changer au sens, la régularité du sonnet, cependant que le travail de réfection du dernier tercet de «Vieille romanesque⁵⁷» ne vise qu'à réparer les dégâts de l'édition Beauchemin. Une semblable raison justifie probablement, dans la page la plus malmenée du recueil, les remaniements en chaîne du «Roi du souper⁵⁸».

Le nécessaire rétablissement de «*prêtre fou*», du «Puits hanté⁵⁹», ne fait que rétablir l'original nelliganien qui avait dû être écarté, dit Dantin, «pour ménager dans son entourage des susceptibilités aiguës⁶⁰». Dantin n'y avait rien pu faire en 1903, mais en l'absence du manuscrit disparu, lui seul, en 1909⁶¹ ou en 1920⁶², pouvait sans suspicion revenir à la version authentique. Il a par ailleurs presque toujours raison de mettre au point le texte nelliganien. Le changement d'un mot sauve souvent tout un vers: ainsi, «leurs⁶³» substitué à «deux⁶⁴», dans «Five o'clock».

Les véritables «corrections» de Dantin sont rares, mais elles sont éclatantes de fidélité nelliganienne, jusque dans l'invention. L'identification empathique de Dantin au poète est d'une réussite qu'on ne peut ignorer. La trouvaille

52. Dans *la Patrie*, 16 décembre 1899.

53. Recueil, *infra*, p. 227.

54. *Ibid.*, p. 222.

55. *Ibid.*, p. 131.

56. *Ibid.*, p. 224.

57. *Ibid.*, p. 132.

58. *Ibid.*, p. 223.

59. *Ibid.*, p. 241.

60. Même au stade de l'édition Lacourcière, pourtant critique, en 1952 (réimprimée jusque dans les années quatre-vingt), la version «*prêtre fou*» fut reléguée en note (*ENPC*, p. 302), laissant encore «*amant fou*» dans le texte (p. 175).

61. Recueil, *infra*, p. 241.

62. L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 11.

63. Recueil, *infra*, p. 155.

64. Préface, *infra*, p. 97.

d'«immaculés conseils» et l'accomplissement du dernier vers, dans «Rêve d'artiste⁶⁵», en sont sans doute les meilleurs exemples.

En tout cela, le scrupuleux Dantin n'aura toujours agi qu'avec prudence et non sans hésitation, comme l'atteste le cas de «Confession nocturne» où les «péchés mortels noirs», de source nelliganienne⁶⁶ (passage éliminé de la préface⁶⁷), deviennent les «mortels péchés noirs⁶⁸», avant d'être ramenés à l'authentique (non pour autant plus poétique) version des «péchés mortels noirs⁶⁹».

En général, il faut louer Dantin de ce qu'il a fait. Ses actes inutiles sont peu importants, telle cette note qu'il a tenu à joindre au texte de «Pour Ignace Paderewski⁷⁰». En fait, les changements apportés par Dantin au texte antérieur de Nelligan sont bien plus nombreux qu'une douzaine, si l'on tient compte de l'établissement de la ponctuation définitive, à travers les étapes de la première transcription, de la composition typographique et de l'impression du volume. Telle est la «présence» irréfragable de Dantin dans *Émile Nelligan et son Œuvre* et, à partir de la page 71 (*infra*, p. 177), potentiellement, de tous les Charles Gill et autres anonymes de la maison Beauchemin qui, en ne se donnant même pas la peine de corriger leurs épreuves⁷¹, ont participé par omission à un certain massacre de la deuxième moitié du recueil.

La constitution d'un recueil

Dans ses rêves ingénus, Nelligan avait toujours imaginé publier ses poèmes en un ensemble organisé. Les projets de lui que nous connaissons, «Le Récital des Anges⁷²» et «Motifs du

65. Recueil, *infra*, p. 138.

66. *Les Débats*, 24 août 1902.

67. C'est un nouveau cas de la censure exercée sur le père Seers par son entourage et plus expressément par la famille Nelligan (préface, *infra*, p. 76).

68. Recueil, *infra*, p. 193 (variante).

69. *Ibid.*, p. 193.

70. *Ibid.*, p. 156.

71. La page 128 d'*ENSO* (cf. *infra*, p. 232), où le sonnet «Vieille romanesque» se retrouve en double chute avec quinze vers, est significative à cet égard.

72. NC, gr. III, fol. 13; Wyczynski, p. 64.

Récital des Anges⁷³», l'attestent indéniablement. C'est pourquoi Dantin, assumant au sens plein les intentions nelliganiennes, a eu le souci de donner non seulement des poèmes en vrac, mais un recueil en bonne et due forme, qui fût autant que possible de Nelligan.

À Olivar Asselin qui l'interrogeait sur la provenance des titres de sections d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, Dantin répondait, le 13 mai 1920: «Vous désirez savoir si les sous-titres du volume sont de Nelligan ou de moi: ils sont tous de Nelligan, à l'exception du premier: l'*Âme du Poète*, où j'ai réuni quelques morceaux jetant un jour plus intime sur sa personnalité⁷⁴.»

Or deux des titres de sections d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, «Les pieds sur les chenets» et «Petite chapelle», se retrouvaient tels quels dans les projets de Nelligan plus haut mentionnés. Deux autres, «Le jardin de l'enfance» et «Virgiliennes», peuvent aussi être de même provenance: «Villa d'enfance» est un titre de section, et «Virgilienne», un titre de poème, dans «Motifs pour le Récital des Anges». «Tristia» peut venir du titre d'un poème non retrouvé, récité à l'École littéraire de Montréal en 1897. Restent quatre titres, «Amours d'élite», «Eaux-fortes funéraires», «Pastels et porcelaines» et «Vêpres tragiques», qui laissent supposer l'existence d'un autre projet, pour nous perdu, mais dont Dantin a pu disposer.

En revoyant tous ces classements, Dantin ajoutait: «Je ne me suis pas fait scrupule de transférer certains poèmes d'un compartiment dans un autre auquel ils me semblaient mieux convenir⁷⁵.» Il a donc, somme toute, distribué cent sept poèmes en dix sections, toutes sauf une, la première et la plus courte, dotées d'intitulés trouvés dans le fonds nelliganien.

Tous les poèmes, toutes les sections ont donc un titre — de Nelligan, sauf un de Dantin. Seul le recueil lui-même n'en porte pas. Dantin n'en a peut-être pas trouvé d'adéquat chez Nelligan. Les deux projets connus, avec leur «Récital des Anges», avaient-

73. NC, gr. IV, fol. 39-40; Wyczynski, p. 115-117.

74. ECF, p. 123.

75. *Ibid.*, p. 123-124.

ils trop, pour l'infortuné Dantin, l'accent d'un *Petit Messager du Très Saint Sacrement*? Au demeurant, l'on n'a aucune idée de ce qu'était le titre de l'hypothétique dernier projet. De toute manière Dantin s'est abstenu d'en forger un de toutes pièces, différent de celui qui coiffe son livre: *Émile Nelligan et son Œuvre*.

La fabrication du livre

«L'œuvre de Nelligan est inédite, ou dispersée dans des pages de journaux lointains; il serait digne d'un ami des lettres de la sauver de l'oubli définitif. Un choix intelligent de ces poésies formerait un livre assez court, mais d'une valeur réelle et d'un intérêt puissant⁷⁶.» Ce livre dont Dantin a formé le dessein et qu'il a lui-même entrepris de réaliser a commencé d'être fabriqué dans l'atelier des Pères du Saint Sacrement, pendant que paraissait dans *les Débats* l'étude détaillée du cas Nelligan. Le travail n'eut jamais rien d'officiel, sans être pour autant clandestin. Dantin écrit: «Je commençai l'édition du livre sur les presses mêmes de la communauté, en y mettant moi-même la main⁷⁷.» En fait, les frères convers qui travaillaient à l'atelier et qui aimaient beaucoup le père Seers collaborèrent à la tâche. Tout le texte devait être composé à la main, et le livre où l'on mettait beaucoup de soin avait, à l'évidence, un caractère artisanal. Dantin, qui avait l'initiative du maître d'œuvre, dirigeait les opérations à tous les niveaux. Il devait faire jeu des modestes ressources du bord et n'avait l'expérience, en fait de livres, que des *Franges d'autel*, en 1900, mais c'était assez pour essayer de faire beau, tout en restant plus sobre. Il mit ainsi en train un volume à son image et digne de son poète, relativement proche des standards professionnels.

La marque qui me paraît la plus caractéristique de Dantin concerne la présentation particulière du livre et son ornementation significative. C'est à lui qu'on doit la reproduction en frontispice de la photographie de Nelligan faite par Laprés et Lavergne en 1899. En concevant la page de titre, il s'est en quelque sorte effacé, tout en étant nécessairement présent. Il

76. Préface, *infra*, p. 106.

77. L. Dantin à G. Beaulieu, 30 avril 1938, GN, BNQ.

n'a donné qu'un titre, indiquant clairement le sujet de l'ouvrage, qui coïncide avec l'auteur emblématique des poèmes, occultant le nom et jusqu'au pseudonyme, relégué aux pages de la préface, du créateur du livre. Il allait en être de même, hors cette fois de la responsabilité de Dantin, au moment de la réalisation de la couverture. La présence flagrante de Dantin me semble néanmoins très subjectivement assurée, en plein centre de la page de titre, par la vignette d'un visage féminin coiffé d'une étoile surmontant un casque d'ailes et de liserons, mêlés aux longs cheveux qui tombent. Il est loisible d'y reconnaître la figure de la Muse, à mettre en relation avec l'image du pélican, trois pages plus loin, évoquant directement la *Nuit de mai* d'Alfred de Musset, chère à Dantin.

Ce bandeau en tête de la préface n'est que le premier de toute une suite. Dantin établit alors la règle d'en poser un en haut de la page liminaire de chacune des dix sections et d'y composer le poème en italique. Et tout s'est accompli avec un minimum d'anicroches, jusqu'au milieu du cinquantième poème, à la page 70 (*infra*, p. 177).

Tout le processus a tourné court lorsque Dantin a dû s'éclipser, le 25 février 1903. De ce jour fatidique, la famille Nelligan dut prendre le relais, et ce fut le commencement d'une fin pitoyable. Charles Gill fut chargé de la conduite des opérations, lequel confia à la Librairie Beauchemin le soin de terminer le livre «en cherchant, autant que possible, à en apparier les deux parties⁷⁸». On connaît le résultat. Le texte composé par Dantin contient certes des coquilles (assez nombreuses dans la préface, quatre ou cinq dans les poèmes). Mais sous le régime nouveau, c'est au bas mot la catastrophe, sur le plan des fautes et des erreurs comme sur celui de la typographie. La nécessité de donner une suite logique, jusqu'à la fin du volume, au patron décidé par le premier éditeur a été le prétexte d'une dégradation notable de la qualité. Faisant les choses à moitié, non seulement a-t-on omis, ce qui eût pourtant été facile, de composer les poèmes liminaires de section en italique, mais on a surtout choisi, à tort et à travers, des bandeaux de styles disparates et sans fonctionnelle signification. La seule illustration Beauchemin

78. L. Dantin à G. Beaulieu, 30 avril 1938, GN, BNQ.

dont on comprenne peut-être le sens est le cul-de-lampe du dernier plat de la couverture, qui représente un soleil couchant aux larges rayons, relié sans doute aux «rayons [qui], ainsi que de pourpres épées, / Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé», dans «La romance du vin». Et en fin de compte, s'il convenait de reproduire sur la couverture la photographie de Nelligan du frontispice intérieur, il n'est pas calomnieux de supposer qu'on y a tu le nom de Louis Dantin, auteur d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, par une trop facile mesure d'ostracisme latent.

Toujours est-il qu'en février 1904, au temps même où naissait à Eugène Seers, à Boston, un fils naturel, paraissait à Montréal un livre sans auteur affiché, d'un mystérieux et obscur personnage évanoui dans la nature ainsi que d'un poète notoirement aliéné; livre mi-réussi, mi-raté, réalisé dans une sorte d'alibi général, pour moitié par un imprimeur amateur, et complété par un éditeur professionnel ostensiblement peu intéressé: authentique curiosité de la bibliophilie locale, œuvre d'emblée mythique.

*La réception du livre et de l'auteur*⁷⁹

Sur le plan vital et personnel, d'importance primordiale pour Eugène Seers, un tel accomplissement de sa seule et véritable vocation n'eut jamais d'impact sur la proscription qu'il subissait durablement de sa famille.

Le livre fut favorablement accueilli du public, mais la tendance était d'en attribuer tout le crédit au poète, en négligeant, sans particulière malice, ou en tenant simplement pour acquis, l'apport primordial du critique. C'est ce qui explique qu'on ait pu, en toute désarmante bonne foi, rééditer plusieurs fois *Émile Nelligan et son Œuvre*, préface et poèmes, sans même consulter Dantin, qui avait pourtant refait surface dans la mare littéraire en 1920. Il s'est quand même trouvé des connaisseurs, au registre intime, pour donner à la préface préséance sur le recueil:

79. Dans la perspective nelliganienne, voir l'article de Jacques Michon, «La réception de Nelligan de 1904 à 1941», dans *Protée*, vol. 15, n° 1, hiver 1987, p. 23-31.

«J'ai entre les mains l'œuvre qu'un Français depuis fort longtemps au pays et de grande compétence en littérature, m'avait recommandé de lire, surtout à cause de votre préface. Je l'ai lue cette préface, avec un intérêt extrême, admirant non seulement la rectitude de ses jugements, mais je dirais l'espèce de divination — si le mot existe — dont elle était inspirée. Vous vous penchez sur une œuvre comme sur un cristal⁸⁰.»

Le premier qui se soucia de proclamer haut et fort la gloire égale et conjuguée de Nelligan et de Dantin fut, en 1931, Claude-Henri Grignon, alias Claude Bâcle, qui allait bientôt sévir en littérature sous l'enseigne pamphlétaire de Valdombre. L'éloge, pour une fois, était sans équivoque, dans sa formulation grandiloquente:

Nelligan, cet enfant de génie, venait de sombrer pour toujours dans la mer de ses propres images et de ses rythmes de névrose. Par un matin glorieux de printemps, le «Vaisseau d'or» coulait en plein soleil, laissant après lui dans sa chute, un bruit lamentable de tombeau dont la plainte poursuivra sans cesse les méditatifs et les vrais poètes. [...] Et franchement, oui, franchement, Émile Nelligan n'existerait pas aujourd'hui, ou à peu près pas, si Louis Dantin n'avait eu le courage, pour ne pas écrire l'audace quasi scandaleuse de ramasser les perles d'un pareil écrin pour en composer la plus belle œuvre (en tout cas la plus originale) qui honore la littérature canadienne. D'avoir révélé au public les poèmes de ce Meurtri du Destin; en avoir écrit surtout une préface magistrale qui tomba, tel un coup de tonnerre sur le monde effrayé de nos lettres, voilà le plus beau titre de gloire de Louis Dantin. Car il faut bien l'avouer: par la voix autorisée, maîtresse et artiste d'un critique, Nelligan prenait possession de son rang, c'est-à-dire le premier. Depuis, il ne fut guère dépassé. Je doute fort qu'il le soit jamais. [...] Il [Dantin] entra donc, en 1903, dans le domaine de la critique par la porte royale d'une introduction fameuse et définitive à l'œuvre de Nelligan. Ainsi il posait les assises de sa renommée comme écrivain de race et comme révélateur de l'art poétique en terre canadienne⁸¹.

Le sort de Dantin, toujours étonnamment lié à Nelligan, allait par la suite passer par les plus étranges traverses. D'abord,

80. Marie Le Franc à L. Dantin, 1^{er} juin 1932, GN, BNQ.

81. Claude Bâcle, «Louis Dantin et son dernier livre», *l'Avenir du Nord*, 6 mars 1931.

en 1938, l'intempestif Valdombre⁸² prend subitement le contre-pied de Claude Bâcle et, mettant en cause l'authenticité nelligannienne, attaque Dantin à coups d'accusations gratuites et d'insultes personnelles. Tempête dérisoire qu'apaisera aussitôt, non sans verve, l'ami de longue date, Germain Beaulieu⁸³, ancien président de l'École littéraire de Montréal.

Dans les décennies suivantes, une édition nouvelle, critique et plus complète de Nelligan, préparée par Luc Lacourcière, mettra en veilleuse l'édition de Dantin, cependant que ce dernier, disparu, sera devenu l'objet d'études sérieuses, franches et documentées, de la part d'amis fidèles et dévoués, comme le Dr Gabriel Nadeau⁸⁴; de chercheurs fervents et sûrs, comme le père Yves Garon⁸⁵; ou de thésards rigoureux et pénétrants, comme Placide Gaboury⁸⁶. Jusqu'au jour tardif où l'on a commencé de remettre en cause le rôle de Dantin auprès de Nelligan.

En 1981, dans une démonstration historico-sociologique à l'emporte-pièce, Jean Larose⁸⁷ accuse Dantin d'avoir, dans son intérêt propre et au détriment de la collectivité, créé un mythe de Nelligan. Puis en 1986, c'est Bernard Courteau⁸⁸ qui affuble Dantin de la défroque infamante du critique « officiel », tout juste bon à masquer la vérité vraie de Nelligan. Il n'en fallait pas

82. Valdombre, « Marques d'amitié », *les Pamphlets*, mars 1938, p. 173; « Louis Dantin dit le vieillard cacochyme », *ibid.*, mai 1938, p. 339-347.

83. G. Beaulieu, « Nelligan est-il l'auteur de ses vers? », *les Idées*, mai-juin 1938, p. 337-348.

84. G. Nadeau, *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, Manchester, Éditions Lafayette, 1948.

85. Y. Garon, « Louis Dantin, sa vie et son œuvre », thèse de doctorat ès lettres, Université Laval, Québec, 1960; « Louis Dantin et la critique intime », *la Revue de l'Université Laval*, janvier-février 1962, p. 521-535; « Louis Dantin aux premiers temps de l'École littéraire de Montréal », dans *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, « Archives des lettres canadiennes », t. II, 1963, p. 257-270; *Louis Dantin*, Montréal, Fides, « Classiques canadiens », n° 35, 1968; « Louis Dantin, précurseur et frère d'Émile Nelligan », *Nelligan: poésie rêvée et poésie vécue*, Montréal, Le Cercle du livre de France, 1969, p. 59-78.

86. P. Gaboury, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Éditions Hurtubise HMH, 1973.

87. J. Larose, *le Mythe de Nelligan*, Montréal, Quinze, « Prose exacte », 1981.

88. B. Courteau, *Nelligan n'était pas fou!*, Montréal, Louise Courteau, 1986.

davantage pour que des auteurs bien intentionnés de fiction, comme Michel Tremblay⁸⁹, s'emploient à réduire le père Seers au benêt qui aurait voulu «faire connaître [des] poèmes édifiants» et «donner de [Nelligan] la vision d'un poète catholique [...] le vrai Émile Nelligan⁹⁰». Et pour mettre le comble à l'ignominie, il ne restera plus, en 1992, aux inquisiteurs suprêmes, Aude Nantais et Jean-Joseph Tremblay, cautionnés par Jean Royer⁹¹, qu'à incriminer l'«officiel» Dantin, pour cause de castration littéraire infligée à Nelligan, sa victime.

Sans doute a-t-on ainsi atteint la limite de la fantaisie. Il n'y avait plus alors qu'à revenir à l'humble et simple réalité et profiter de l'entrée de Louis Dantin dans le domaine public, pour sortir, en 1996, une nouvelle et légitime mouture d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, préface de Louis Dantin, «texte conforme à l'édition originale de 1904, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de Réjean Beaudoin⁹²».

Le présent ouvrage ne veut qu'ajouter son humble mais fervente contribution à la gloire méritée de Louis Dantin, critique créateur, père et sauveur du poète Émile Nelligan.

89. M. Tremblay, *Nelligan / Livret d'opéra*, Montréal, Leméac, 1990.

90. *Ibid.*, p. 69-70.

91. A. Nantais et J.-J. Tremblay, *le Portrait déchiré de Nelligan*, préface de J. Royer, Montréal, L'Hexagone, 1992.

92. Émile Nelligan, *Poésies*, Montréal, Boréal, 1996.

NOTE SUR L'ÉTABLISSEMENT DU TEXTE ET L'ICONOGRAPHIE

Le texte total de ce livre incertain, l'un des plus importants et, sans doute, le premier chef-d'œuvre de critique et de création de notre littérature, reconnu comme tel par la postérité, n'aura en fait jamais vraiment acquis le statut de l'accompli et du définitif. À la base et au départ se trouve le texte abandonné de Nelligan, foisonnement de manuscrits de poèmes diversement travaillés, que Dantin a eus à sa disposition et qu'on n'a plus, qu'il a transcrits et, dans un petit nombre de cas, que d'aucuns ont plus ou moins furtivement publiés, dans des feuilles périodiques ou dans des ouvrages collectifs, et qu'a opportunément rescapés un critique doublé d'un prote-imprimeur artisanal, lui-même dépossédé avant terme non seulement du poète à qui il avait assuré une forme, mais même de sa propre création critique et typographique.

Quoi qu'il en puisse être des vicissitudes du passé, la présente édition veut rétablir avant toute chose cette œuvre de Louis Dantin-critique-littéraire, qui a, ni plus ni moins, permis au Nelligan fondamental d'exister et d'être admiré (dans ce qu'on a pu appeler son *opus mirandum*¹). C'est pourquoi le texte de tout l'ouvrage, préface et poèmes, en sa richesse débordante et ses manques inévitables, est en définitive strictement celui de l'*Émile Nelligan et son Œuvre*, dans l'exemplaire unique tant bien

1. C'est moi qui ai voulu utiliser cette expression pour désigner le corpus nelliganien laissé à la postérité (voir *Connaissance de Nelligan*, 1992).

que mal mis au point par son auteur en 1909. Je le présente dans son authenticité particulière, avec ses trouvailles et ses points forts, ses fautes, ses erreurs et ses omissions, dans une version purement et simplement normalisée à la jauge des critères méthodologiques d'aujourd'hui.

En tenant compte de tous les textes antécédents à la portée du Dantin de 1909, je table ainsi sur trois états du texte pour fixer les variantes et les notes de la préface : 1- la grande étude en sept tranches intitulée «Émile Nelligan», publiée par Louis Dantin dans le journal *les Débats*, du 17 août au 28 septembre 1902 (D) ; 2- la préface rallongée d'un post-scriptum, composée typographiquement et imprimée par Louis Dantin en 1902-1903 et publiée en ouverture de l'édition Beauchemin en 1904 (ENSO) ; 3- le même texte (ENSOa), «enrichi» en 1909 d'une trentaine de variantes de longueurs diverses, qui sont des suppressions par rature (R) au texte de 1904 et qui intègrent des ajouts (A) de la main de Louis Dantin à ce qui devient mon texte de base (TB). Il va sans dire que je ne tiens aucun compte des rééditions de l'*Émile Nelligan et son Œuvre* en 1925, 1932 et 1945. Non seulement Dantin n'y a-t-il pris aucune part, mais on a utilisé les textes, dans tous les cas, à son insu, sans même considérer qu'il pouvait lui aussi avoir des droits. D'ailleurs ces soi-disant nouvelles éditions n'ont guère fait qu'ajouter et répandre une poignée additionnelle de fautes et d'erreurs.

Quant à la teneur des cent sept poèmes de Nelligan, je prends comme texte de base la leçon d'*Émile Nelligan et son Œuvre* imprimée en 1904 (ENSO), sauf pour les quelques dizaines de variantes-corrections notées à la main par Dantin dans son exemplaire personnel du livre, en 1909 (ENSOa), et que je relèverai en signalant chaque fois les ratures (R) et les ajouts (A). En comparant ainsi les états de 1909 et de 1904, mais aussi, pour un grand nombre de poèmes, en joignant à ce lot les citations de vers faites dans la préface et dans *les Débats*, je suis à même de découvrir de multiples variations chez le seul Dantin. Je fais en outre systématiquement l'inventaire de toutes les versions connues de poèmes manuscrits ou publiés dans des journaux, des revues ou des recueils collectifs avant 1903, moment extrême où Dantin est resté à l'affût de toute production

nelliganienne et a pu disposer de quelque élément nouveau². Et même s'il faut situer en 1909 ses ultimes interventions (corrections, annotations, etc.) dans son recueil, on peut être sûr qu'à cette date Dantin avait cessé d'être le témoin vigilant de Nelligan depuis au moins six ans.

Je traite comme variante toute disparité textuelle d'auteur par rapport au texte définitif que j'établis: qu'il s'agisse d'un vers entier, d'un simple mot, d'un signe de ponctuation, d'une faute d'orthographe. Je ne signale pas les coquilles manifestes, fussent-elles de Dantin typographe lui-même, ainsi que l'absence de ponctuation sur les voyelles majuscules, pratique courante à cette époque.

L'inventaire minutieux des variantes permet en tout cas de déceler et de mesurer l'étendue considérable de l'initiative Dantin dans l'œuvre que l'on dit de Nelligan, depuis le plus apparent (un vers, un mot, le choix d'un titre, l'organisation d'un recueil ou d'une section...), jusqu'au moins manifeste (une virgule, un point, un rien...). Cette scrutation de fautes, d'inadvertances, de méprises, est aussi l'indice de la réelle dégradation de qualité subie, dans la manipulation du texte, en passant du régime de Dantin (qui s'étend jusqu'à *Émile Nelligan et son Œuvre*, p. 70 inclusivement [*infra*, p. 177]) à celui de Charles Gill et de la maison Beauchemin (de qui relève la suite, y compris la couverture du livre).

Enfin, pour combler la mesure et par acquit de conscience, je compte aussi dans le «texte» tout l'appareil d'ornementation d'un livre décidément très spécial de poésie, commencé d'imprimer dans une institution religieuse et poursuivi tant bien que mal, avec un autre outillage, dans une maison plus profane. C'est d'ailleurs un aspect où s'accuse encore davantage une nette cassure de style, entre la composition Dantin d'origine et son relais véritablement prothétique.

2. C'est pourquoi aussi je laisse complètement de côté les poèmes publiés entre 1904 et 1909 dans *le Journal de François*, dans *le Monde illustré*, dans les *Nouvelles Études de littérature canadienne-française* de Charles ab der Halden ou ailleurs.

Fiche technique d'*Émile Nelligan et son Œuvre* (1904)

L'exemplaire d'*Émile Nelligan et son Œuvre* corrigé par Dantin en 1909 est naturellement un objet unique, mais toute l'édition de 1904 est devenue rare et précieuse. En raison même de son caractère particulier, à la fois artisanal et professionnel, hybride et décidément composite, elle a acquis dès l'abord un statut de curiosité bibliophilique, dont je veux tenir compte dans la présente édition critique. Je donne pour l'instant une description sommaire et générale du livre, quitte à ajouter ponctuellement d'autres détails précis, en cours de déroulement des titres et des textes de la préface et du recueil.

L'ouvrage a été planifié et réalisé en partie par Louis Dantin qui était, à l'époque, un amateur en typographie et en imprimerie. Il travaillait dans le petit atelier d'une communauté religieuse qui disposait de modestes ressources pour publier avant tout une revue qui s'appelait *le Petit Messager du Très Saint Sacrement*. Dantin déclare avoir composé à la main sa part du livre et en avoir au moins dirigé l'impression³. Travaillant avec des moyens restreints, comme au temps des *Franges d'autel*, il ne pouvait conserver bien longtemps les formes qu'il montait, parce que son imprimerie avait un besoin constant de ses réserves de caractères pour la confection courante du *Petit Messager du Très Saint Sacrement*. Il imprimait donc ses feuilles à peu près à mesure, au tirage qu'il s'était fixé, puis démontait les formes, afin de disposer toujours du plus grand nombre possible de caractères utilisables. Ainsi s'élabora le livre, depuis la page de faux titre jusqu'à la page 70.

Avant tout commencement de pagination, on trouve un ensemble de huit pages non numérotées et qui n'entrent pas en compte : la troisième pour le faux titre ; la sixième (sur une feuille de papier glacé) pour la photographie en frontispice d'Émile Nelligan ; la septième pour la page de titre : *Émile Nelligan / et son Œuvre /* Montréal, 1903, avec au centre la vignette d'une figure féminine ; sur la neuvième on lit : *Préface / par / Louis Dantin*.

3. Notes Nadeau (GN, BNQ) et lettre à Alfred DesRochers, 12 août 1931.

Viennent alors les pages numérotées en chiffres romains, de [i] à xxxiv, la première portant un bandeau à l'en-tête, puis le titre, puis le texte orné d'une lettrine enluminée, en commencement. S'amorcent ensuite les pages numérotées en chiffres arabes, de [1] à 164. La page [1], non numérotée, donne le titre de la première section; la page suivante est blanche et la page [3], non numérotée et portant un bandeau à l'en-tête, reproduit en italique le poème liminaire de la section. Un tel patron de début (titre de section / page blanche / page bandeau et italique) sera la règle Dantin pour les commencements de sections jusqu'à la cinquième inclusivement⁴. La suite des poèmes d'une section est en romain.

À partir de la page 71 (*infra*, p. 177), la composition et l'impression relèveront de la maison Beauchemin, qui tâchera d'apparier les deux moitiés du livre total. On y réussira tout au moins au niveau du calibre des caractères typographiques des poèmes. Le patron d'entrée de section (titre / page blanche / page bandeau) sera aussi suivi pour les sections suivantes, sauf que les poèmes liminaires seront désormais en romain, comme les autres, à l'exception du dernier du recueil, qui sera seul en italique.

La page 71 (*infra*, p. 177) porte la signature n° 1 (le n° 2 figurera à la page 87; le n° 3, à la page 103 et ainsi de suite, jusqu'au n° 6, à la page 151), délimitant des cahiers in-8°. Cette indication nous fait remarquer que Dantin avait oublié de mettre une signature à ses propres cahiers. Ceux-ci étaient au nombre de sept, ce qui fait, pour le livre entier, treize cahiers in-8°, soit 208 pages blanches ou imprimées.

La table des matières en caractères minuscules (6 points) énumère les parties de la préface et les titres de poèmes sans distinction de groupes ou de sections.

La couverture du livre est faite d'un papier glacé bleuâtre. En haut, on lit le titre de l'ouvrage: Émile Nelligan / et son Œuvre; en bas: MONTRÉAL / LIBRAIRIE BEAUCHEMIN / [à

4. Cette règle, la présente édition l'observera dans tout l'ouvrage, corrigeant sous ce rapport la présentation en romain de la typographie Beauchemin.

respons. limitée] / 1904. Entre les deux, occupant la plus grande partie de la surface, est reproduite la photographie de Nelligan (la même qu'on retrouve à l'intérieur, en frontispice). Aucune mention n'y est faite du nom de Dantin. Le dernier plat de la couverture porte en cul-de-lampe, sur toute la largeur de son centre, la vignette d'un soleil aux larges rayons, se couchant dans les nuages.

* * *

CARACTÈRES utilisés dans la composition typographique de l'ouvrage.

COUVERTURE (plat supérieur) :

Émile Nelligan = Garamond noir, 36 points, capitales et minuscules

et son = Garamond noir, 12 points, minuscules

Œuvre = Garamond noir, 24 points, capitales et minuscules

Montréal = Cheltenham léger, 10 points, capitales

Librairie Beauchemin = Cheltenham léger, 10 points, capitales, et 8 points, petites capitales

[à respons. limitée] = Cheltenham léger, 8 points, minuscules

1904 = Cheltenham léger, 10 points

FAUX TITRE (*ENSO*, p. [3]; *infra*, p. 59) :

Émile Nelligan et son Œuvre = Condensé famille du Caslon noir, 14 points

PHOTO (*ENSO*, p. [4]) ; *infra*, p. 60 :

Émile Nelligan = Garamond léger condensé, 10 points, capitales, 8 points, petites capitales

PAGE DE TITRE (*ENSO*, p. [5]; *infra*, p. 61) :

Émile Nelligan = Famille du Garamond, 42 points, souligné ondulé

et son Œuvre = Garamond noir, 14 points, souligné droit

Montréal, 1903 = Garamond noir bâtard

INTITULÉ DE LA PRÉFACE (*ENSO*, p. [7]; *infra*, p. 63) :*Préface* = Garamond léger, 18 points, capitales*par* = Garamond léger, 8 points, capitales*Louis Dantin* = Garamond noir condensé, 10 points,
capitalesPRÉFACE (*ENSO*, p. [i]-xxxiv; *infra*, p. 65-109) :*Émile Nelligan* = Famille Garamond léger, 30 points

[Lettrine ornée] = Century noir, 18 points

[Texte de la préface] = Garamond léger, 8 points sur 11,
romain / italique

[Poèmes de la préface] = Garamond léger, 7 points sur 8

[Note de bas de page xxiii] = Garamond léger, 6 points

RECUEIL, partie réalisée par Dantin (*ENSO*, p. [1]-70; *infra*, p. 111-177) :[Titre des sections] (*ENSO*, p. [1], [7], [25],[41], [61]) = Garamond noir «modernisé», 10 points,
capitales[Titre des poèmes] = Garamond léger, 10 points, petites
capitales[Exception: «Mon âme», p. 4] = Garamond noir dessiné,
10 points[Texte des poèmes] = Garamond léger, 10 points sur 12,
italique / romain[Note (*ENSO*, p. 48; *infra*, p. 156)] = Garamond léger,
6 points, romain / italique[Titre courant gauche-droite] = Garamond léger, 10 points,
petites capitalesRECUEIL, partie réalisée par la Librairie Beauchemin (*ENSO*, p. 71-164; *infra*, p. 177-262) :[Premier titre courant, droite] = Garamond léger, 10 points,
capitale, petites capitales

[Autres titres courants, gauche] = Garamond léger,
10 points, petites capitales

[Titre des poèmes] = Garamond léger, 10 points, capitales

[Titre des sections] = Famille du Bodoni noir, 12 points,
capitales

[Texte des poèmes] = Garamond léger, 10 points sur 12,
romain / italique

TABLE DES MATIÈRES (ENSO, p. 163-164) :

Table des matières = Century léger, 12 points, capitales

[Titres] = Garamond léger, 6 points sur 6

COUVERTURE (plat inférieur)

[Vignette] = [cul-de-lampe]

* * *

Comme on ne connaît pas d'exemplaire d'*Émile Nelligan et son Œuvre* dont la préface et les 70 premières pages de poèmes aient été recomposées par la maison Beauchemin, il faut conclure que c'est Dantin qui aura en définitive déterminé le tirage total du livre. Celui-ci, selon l'estimation autorisée du D^r Nadeau, n'aurait pas dépassé les trois cents exemplaires. La Librairie Beauchemin l'annonce comme un «beau volume», au coût de «75 cents⁵».

«Tout indique que le livre s'est épuisé rapidement. On n'en trouve aucune mention dans le catalogue des livres canadiens disponibles à la librairie Granger Frères en 1906⁶.»

5. *Le Journal*, samedi 5 mars 1904.

6. Jacques Michon, préface à Émile Nelligan, *Poésies en version originale*, Montréal, Triptyque, 1995, p. 120.

CHRONOLOGIE¹

1865

28 novembre

Naissance, à Beauharnois, de Ferdinand Joseph Eugène Seers, futur Louis Dantin. Son trisaïeul, ancien soldat de l'armée de Wolfe resté au Canada après la Conquête, avait épousé une Canadienne, en 1763, et la famille devenue française de langue et de mœurs n'avait plus d'anglais que le nom. Son père, Louis Alexandre Seers, né en 1834, est avocat, un notable de sa localité. Sa mère, Henriette Héloïse Perrin, née en 1832, est d'origine italienne du côté maternel. Un premier Louis Joseph Eugène étant mort à neuf mois peu auparavant, Eugène sera l'aîné de six enfants, dont deux autres garçons et trois filles (*Généalogie de la famille Seers*, p. 26-27).

1874

Première communion et confirmation de l'enfant élevé *in hymnis et canticis*. Eugène n'aura jamais à fréquenter l'école primaire commune. Il aura reçu de ses parents toute son

1. La présente chronologie, fonctionnelle mais non exhaustive, se veut exacte et sans mystère. Elle expose essentiellement et avant tout le volet nelliganien de l'existence de Louis Dantin. Elle connaîtra en temps et lieu un complément dans une prochaine et différente édition de «Dantin critique», que prépare Yvette Francoli pour la Bibliothèque du Nouveau Monde.

instruction de base en catéchisme, comme en lecture, en écriture et en arithmétique. Tout jeune, envoûté par la musique de Chopin, il apprendra le piano.

1875

Décembre

Précoce, Eugène entre comme pensionnaire au Collège de Montréal pour y faire son cours classique. Il est inscrit en syntaxe, à dix ans, et se classe tout de suite parmi les meilleurs élèves.

1878

Année de la naissance, à Bruxelles, de Charlotte Beaufaux.

Août

À la fin des vacances d'été, premier amour éthéré pour une petite voisine réelle, Anna [Nadeau], qu'il mentionne dans ses souvenirs.

Septembre

Eugène est en belles-lettres.

Décembre

Pour cause de mauvaise santé, il doit interrompre ses études régulières et retourner dans sa famille.

1879

Eugène, déjà pianiste de qualité, revient toujours à la Mazurka, opus 6, en fa dièse mineur, de Chopin.

Septembre

Il entre à nouveau en belles-lettres.

24 décembre

Naissance, à Montréal, d'Émile Nelligan.

1880

Premier poème connu d'Eugène Seers: «Joies du Ciel», dix alexandrins à rimes plates (Collège de Montréal).

1881

Juin Eugène termine sa rhétorique.

Septembre Il est au Séminaire de philosophie. C'est une époque où il connaît des accès marqués de scrupules.

1882

Juin Eugène finit sa première année de philosophie.

Septembre Il ne peut reprendre ses études, probablement pour raison de santé. Il passera donc toute l'année scolaire à la maison.

Son père, bien en vue, est élu maire de Beauharnois.

1883

Après consultation de la famille et du collège, on décide qu'Eugène ira, à l'automne, finir ses études de philosophie au Séminaire sulpicien d'Issy-les-Moulineaux, en France. Ses parents lui offrent même de voyager au préalable en Europe pendant quelques semaines.

Fin juin Eugène s'embarque à New York, descend au Havre, passe quelques jours à Paris, puis se rend en Italie jusqu'à Rome où il reste deux semaines. Il remonte du côté de l'Adriatique, voit Bologne, Venise et l'Italie du Nord, Il traverse les Alpes au Mont-Cenis, va vers la Suisse, en sort à Bâle pour voir un peu de l'Alsace et rentrer en France par un détour vers Lyon avant de regagner Paris. La rencontre inopinée d'un confrère de collège, Arthur Letellier de Saint-Just, aussi curieux que lui, l'incite à visiter encore la Belgique: les Flandres avec leurs villes pittoresques, Anvers, Malines, Bruges-la-Morte...

24 juillet Le voyage prend fin tout à coup à Bruxelles, véritable chemin de Damas, où Eugène, dans un élan de ferveur mystique, entre au noviciat des Pères du Saint-Sacrement. Il n'a pas encore dix-huit ans. Sa famille approuve son acte et s'en réjouit; son père fait un don substantiel à l'insitut religieux.

1884

Eugène mène une vie de prière et de contemplation eucharistique. Ses exercices d'écriture, dans des carnets soignés, décantent un fonds de sentiments pieux et de vagues scrupules.

29 septembre Eugène prononce ses premiers vœux d'engagement religieux.

6 octobre Il part pour Rome, y faire d'abord des études de philosophie, à l'Université Grégorienne.

1887

20 août Après trois années d'un régime intellectuel typiquement scolastique, Eugène Seers reçoit un doctorat de philosophie, mais sa foi religieuse se retrouve passablement ébranlée, en contraste déjà marqué avec son mysticisme naturel.

29 septembre Il prononce néanmoins ses vœux perpétuels et reçoit ensuite le sous-diaconat, qui représente aussi un engagement décisif dans les ordres. Il devrait alors, à tout le moins, entrer dans un cycle de quatre années d'étude systématique de théologie — scolastique.

18 décembre Mais on l'appelle à Paris, pour devenir le secrétaire du père Tesnière, supérieur général de sa

congrégation, et s'occuper d'une petite revue: *Le Très Saint Sacrement*.

1888

D'abord une première fois en janvier, puis régulièrement, chaque mois à partir de juillet, Eugène fait paraître de courts articles dans sa revue.

22 décembre

Ses supérieurs le tiennent en haute estime. Il a vingt-trois ans en novembre et, moins d'un mois après, sans avoir jamais vraiment étudié la théologie, il se laisse ordonner prêtre, en l'église Saint-Sulpice à Paris.

Ses parents, toujours très vigilants et bien fiers de lui, font le voyage d'Europe pour lui rendre visite.

1889

Activité continue du nouveau prêtre au service du *Très Saint Sacrement*. Dans la durée de trois années, même après qu'il aura quitté Paris, Eugène Seers aura publié en tout une soixantaine de petits articles dans la revue: comptes rendus de congrès eucharistiques, bibliographies de livres de piété et autres sujets du genre.

Juin

Nouveau poste de confiance. On l'envoie maintenant à Bruxelles, pour qu'il soit le «socius» du maître des novices. Il est donc, à cette époque, en plein ministère sacerdotal.

Il peut avoir déjà vu, cette année-là, pour la première fois, Charlotte Beaufaux, alors âgée de onze ans, petite sœur du novice Alphonse Beaufaux.

Décembre Petite incursion dans la fiction : Eugène publie un conte édifiant intitulé «Le froment de Bethléem».

1890

Les parents d'Eugène le visitent à nouveau, à Bruxelles. Ils voudraient le voir revenir au Canada.

17 octobre Le père Seers est nommé au poste de maître des novices et devient supérieur de la maison religieuse. C'est par ailleurs le père Louis Estèvenon, considéré par les Pères du Saint Sacrement comme leur second fondateur et qu'Eugène a bien connu quand il était à Rome, qui est envoyé à Montréal comme premier supérieur de la maison qu'on va y établir.

1891

2 juillet Le père Seers sera néanmoins mandaté pour faire une visite extraordinaire au Canada, afin de décider de la construction d'une chapelle. Ses parents feront un nouveau don à la communauté.

8 septembre Le père Seers revient à Bruxelles diriger le noviciat.

1892

On note dans l'année des visites de Charlotte Beaufaux à son frère au couvent, cependant que le père Seers est, de son côté, reçu chez les Beaufaux.

1893

Les bonnes relations d'Eugène Seers avec les Beaufaux deviennent de plus en plus familières.

Le grand ami compose occasionnellement des vers de circonstance pour le retour de Marseille du fils prêtre, ou bien des acrostiches sur le petit nom de «LOTTE». Cette année-là commencent, quasiment à découvert et innocemment, les littéraires et romanesques amours d'une nouvelle Francesca da Rimini de quinze ans et d'un Paolo irrésolu de vingt-sept ans.

8 juillet

Au milieu de l'année cesse la collaboration du père Seers au *Très Saint Sacrement*. En dépit de tout, on a en lui une telle confiance qu'on le nomme supérieur à Paris et assistant général de sa congrégation. Il n'a pas encore vingt-huit ans.

1894

28 mars

Le T.R.P. Seers est à Montréal pour la visite canonique de la maison du Très Saint Sacrement. Il retournera à Paris en mai.

Été

Charlotte Beaufaux vient le rencontrer à Paris en juillet. Les mois de cet été sont ceux d'une profonde crise religieuse et sentimentale chez le prêtre désespéré.

11 septembre

Il quitte le couvent et se réfugie à Bruxelles, chez les Beaufaux qui l'accueillent et l'hébergent.

16 septembre

Le T.R.P. Joseph Audibert, supérieur général, écrit officiellement à toute la congrégation: «J'ai à vous annoncer une nouvelle aussi douloureuse qu'inattendue: le T.R.P. Eugène Seers vient de quitter notre Institut.» Avant que la lettre ne parvînt à Montréal et ne fût lue dans le chapitre de la communauté, le père Estèvenon, averti par câble de ce qui se passait, s'était embarqué pour l'Europe et se trouvait bientôt à Bruxelles. Fort de son ascendant personnel et, plus encore, de

l'appui instant des parents du fugitif, il réussit à convaincre celui-ci de se laisser ramener au Canada.

Octobre

Ils s'embarquent ensemble au Havre. Mais dans la confusion du départ, Eugène Seers déjoue la surveillance de son gardien et trouve moyen de descendre à terre, laissant le père Estèvenon mortifié rentrer seul à Montréal, le 16 octobre. Mais le bon pasteur avait tout de même eu gain de cause, puisque le père Seers s'amenait à son tour, le 31 octobre, prendre sa place et son statut dans la maison de la communauté.

1895

Au grand soulagement de ses parents, toujours à l'affût, et sous l'étroite garde du père Estèvenon, le père Seers a repris la vie de couvent. Vie en bonne partie contemplative, avec un grand nombre d'heures consacrées chaque jour — et nuit — à l'adoration du Très Saint Sacrement, mais avec aussi un minimum de ministère extérieur à accomplir. Eugène Seers apparemment joue le jeu. Dans ses loisirs, il commence cependant à apprendre les rudiments du métier de typographe, en regardant travailler un imprimeur du voisinage; il serait même allé jusqu'à se faire apprenti bénévole.

1896

5 avril

Le père Seers fait le sermon de Pâques.

16 avril

Au cours d'une soirée dans le cadre d'un bazar au profit des Pères du Très-Saint-Sacrement, il a l'occasion de voir pour la première fois Émile Nelligan, adolescent de seize ans, qui récite un poème de Pamphile LeMay, «Le retour».

26 mai Autre sermon du père Seers, sur la perpétuité du sacerdoce dans l'Église. Il en est question dans *la Semaine religieuse de Montréal* du 30 mai.

13 juin Sous le pseudonyme d'Émile Kovar, Émile Nelligan publie un poème, «Rêve fantasque», dans *le Samedi*. Huit autres suivront, jusqu'au 19 septembre, dans le même hebdomadaire.

Tout le long de l'année, le père Seers continue d'apprendre l'art de l'imprimerie.

1897

Bien que vivant toujours au couvent de Montréal, le père Seers prend progressivement quelque distance de ses confrères. Il ne fait plus censément de ministère et ne participe plus aux exercices communs. On ne le voit plus guère qu'aux repas de la communauté. Il se tourne davantage vers la littérature. L'emprise du père Estèvenon semble se relâcher quelque peu.

Le père Seers est plus proche de Nelligan, poète résolu. Un jour, ils font ensemble, poétiquement, le pèlerinage de la chapelle de la Réparation, à la Pointe-aux-Trembles.

Dans les derniers mois de l'année, le père Seers prépare le lancement du *Petit Messager du Très Saint Sacrement*, dont il sera le directeur.

1898

Janvier Le père Seers est entièrement requis par sa revue qui a commencé de paraître. En plus de la diriger, il en est le rédacteur et l'imprimeur en chef. Il y publie, durant l'année (avril, juin, juillet, août, novembre), cinq poèmes qu'il a

composés et qu'il signe d'un anagramme de son nom : «Serge Usène».

Sa relation de poésie avec Nelligan s'intensifie.

Octobre *Le Petit Messenger* fait paraître «Les déicides» de Nelligan, résultat d'un concours amical entre deux poètes en pressant devenir.

1899

Janvier-mai Le père Seers (alias, pour l'instant, Serge Usène) est de plus en plus sollicité par la poésie. Il publie dans *le Petit Messenger* cinq autres poèmes, dont un sonnet double. La stimulation poétique se poursuit entre lui et Nelligan. Serge Usène compose, dans les mois qui suivent, «L'hostie du maléfice», long poème de 680 vers, qu'il morcellera dans six numéros de sa revue, de juin à décembre.

26 mai Il assiste au triomphe de «La romance du vin», à la séance publique de l'École littéraire de Montréal, au Château Ramezay, et fait paraître, le mois suivant, dans sa revue, «Les communiantes» de Nelligan.

9 août Brutalement, c'est la catastrophe. Émile Nelligan est interné à la retraite Saint-Benoît-Labre.

Automne On sait de certitude sûre que le père Seers a été autorisé à visiter Nelligan dans son asile, mais il est impossible de dire à quelle date au juste. Ce jour-là, l'entretien des deux amis tourna comme toujours du côté de la poésie, mais chacun des deux en sortit profondément affecté. Nelligan réagit si mal qu'on dut pendant plusieurs mois lui interdire toute visite, cependant que le père Seers avait eu l'évidence de

l'irréductibilité du malheur. «La folie de Nelligan frappa Dantin comme un deuil personnel. Il résolut de faire connaître son œuvre et de sauver son nom de l'oubli. Il alla voir la mère du poète. Renfermée dans son chagrin, elle ne voulut d'abord rien entendre; mais elle finit par se rendre aux prières de Dantin. Les manuscrits lui furent confiés» (Nadeau, p. 237).

1900

Mai

Le père Seers fait la connaissance de Louvigny de Montigny et, sous le couvert d'un nouveau pseudonyme: Louis Dantin, utilisé pour la première fois en juin, mais qui restera une énigme pour à peu près tout le monde pendant plusieurs années, il commence à collaborer aux *Débats* (et, le moment venu, transitoirement à *l'Avenir*). Il donnera ainsi jusqu'en décembre plus d'une douzaine de textes (poèmes, contes, articles) sur des thèmes surtout profanes et qui n'ont, à coup sûr, pas sollicité au préalable d'*imprimatur* ni de *nihil obstat*.

Août

Au terme d'une élaboration quelque peu insolite, l'officiel directeur du *Petit Messager du Très Saint Sacrement* fait paraître le recueil collectif *Franges d'autel*, ouvrage très spécial qu'il a lui-même conçu, longuement organisé, composé typographiquement et finalement imprimé. Eugène Seers y occupe comme poète, sous les noms de Serge Usène (signant dix poèmes dont «L'hostie du maléfice», encore une fois partagé en six épisodes) et du nouvellement issu Louis Dantin (un poème), la plus large place, entouré d'Émile Nelligan (cinq poèmes), Lucien Renier (trois poèmes), Arthur de Bussièrès (trois poèmes), Albert Ferland (un poème), Amédée Gélinas (un poème), Jean-Baptiste Lagacé, qui est aussi l'illustrateur du livre (un poème), etc. (un «etc.» qui ne concerne, au bout du compte

et non sans ironie, que le vieux maître Louis Fréchette, avec un poème repêché dans *la Légende d'un peuple*).

C'est une époque où Eugène Seers prend nettement plus de libertés. Il lui arrive même de sortir incognito en habit laïc (E. Dyonnet, *les Débats*, 30 septembre et 7 octobre 1900).

Automne

Sur les entrefaites le père Estèvenon devient supérieur à New York et est remplacé à Montréal par le père Henri Leblond. À partir de cette date, Seers-Dantin semble avoir la bride lâchée (CGN, BNQ).

1901

Franges d'autel n'était en fait qu'une répétition générale pour un second ouvrage plus critique, plus précaire aussi et plus exigeant, concernant Nelligan l'absent, l'aliéné. Toute l'année, l'évasif Louis Dantin est occupé à scruter, à trier et à transcrire des poèmes, à les classer, à les constituer en un recueil cohérent, qu'il va ensuite, lui-même, composer et imprimer.

Officiellement le père Seers dirige toujours *le Petit Messager du Très Saint Sacrement*, mais c'est peu de dire qu'il vit désormais en marge de sa communauté.

1902

Année entière consacrée à Nelligan. Écriture d'un long essai qui deviendra la préface, et mise en train du recueil.

Été

Achèvement et publication dans *les Débats*, en sept tranches hebdomadaires, du 17 août au 28 septembre, de l'article tout de suite fameux

de Louis Dantin, «Émile Nelligan», que le critique recomposera aussitôt en manière de préface au recueil dont il assure aussi la fabrication matérielle.

Automne

Le père Seers fait la connaissance d'une femme nommée Clotilde Lacroix, épouse Lamarre (CGN, BNQ).

1903

Janvier ou février Dantin prépare pour la *Revue canadienne* de mars un court article, avec un échantillon de sept poèmes dont «Le vaisseau d'or», pour lancer une campagne de souscription en faveur du volume sous presse: *Émile Nelligan et son Œuvre*.

25 février

Coup du sort, Eugène Seers quitte Montréal à l'improviste et se réfugie à Boston, en compagnie de Clotilde Lacroix emmenant sa petite fille. Avant de disparaître, il a rendu à M^{me} Nelligan, mère d'Émile, outre tout le lot des papiers du poète et de ses propres transcriptions des poèmes retenus pour le recueil, le plan d'ensemble ainsi que le tirage dûment réalisé de sept grandes feuilles d'in-8°, couvrant les pages préliminaires du titre, de la préface allongée d'un post-scriptum, et du recueil lui-même jusqu'à la page 70 inclusivement (*infra*, p. 177). Ce sera à M^{me} Nelligan d'assurer la relève.

Pour subsister, Eugène Seers, muni d'une lettre de recommandation datée du 23 février et signée de ses anciens «patrons» («H. Leblond, *sup.* and A. Pelletier, *treas. of the Com. of the Bl. Sac.*»), trouvera un poste d'apprenti puis de typographe chez Caustic & Co., à Boston (CGN, BNQ).

1904

4 et 8 février À Boston, naissance et baptême de Joseph Déodat, fils d'Eugène Seers et Clotilde Lacroix (CYG, BNQ).

Fin février À Montréal, parution d'*Émile Nelligan et son Œuvre*. L'événement, qui concerne au plus vif deux êtres d'exception, le poète et le critique, se joue totalement en dehors de l'un et de l'autre, tous deux fatidiquement bannis de liesse et dépossédés d'eux-mêmes.

1909

Février Au bout de six années de désert, Eugène Seers — «Eug. Cyr» ou Louis Dantin — renoue avec Germain Beaulieu, ci-devant président de l'École littéraire de Montréal, et commence une correspondance qui se poursuivra jusque dans les années quarante. L'invitation qui lui est faite de collaborer à la revue *le Terroir* est l'occasion pour lui de revenir à son *Nelligan*. Il note à la plume, dans son précieux exemplaire, des corrections à faire au texte (préface et poèmes) d'*Émile Nelligan et son Œuvre* imprimé en 1903-1904.

Août Avec son fils de cinq ans, il fait un voyage à Montréal pour tenter une réconciliation qui lui tient ardemment à cœur avec sa famille. Pénible échec. Ostracisme opiniâtre de son père. Confirmation d'exil. La honte tenace de la famille Seers de savoir Dantin détroqué n'a d'égale que celle des parents Nelligan devant le fait de la folie de leur fils.

Octobre Ultime et consternante déconvenue, la compagnie d'Eugène Seers le laisse. Découragement extrême. L'homme est littéralement anéanti. Pour une longue dizaine d'années, Louis

Dantin n'aura plus d'autre visée que l'éducation de son enfant et leur commune subsistance.

1913

Fin février

À Montréal, mort de M^{me} Nelligan, mère d'Émile.

1917

Mort de M^{me} Héloïse Seers, mère d'Eugène.

Fanny Johnston arrive à Boston.

1918

Remariage de Louis Alexandre Seers, père d'Eugène, avec sa cousine Corinne Pelletier.

1919

Novembre

Eugène Seers est désormais employé comme typographe à la Harvard University Press.

1920

Louis Dantin renaît à l'existence littéraire. Il amorce dans *la Revue moderne* une carrière d'écrivain et de critique qu'il poursuivra, avec une relative régularité ou épisodiquement, pendant une vingtaine d'années, dans différents périodiques canadiens (*la Revue trimestrielle canadienne*, *l'Avenir du Nord*, *le Canada*, *le Soleil*, *la Tribune*, *le Jour*, *les Idées...*) ou franco-américains (*le Travailleur...*).

2 mai

En renouant avec Olivar Asselin des liens de correspondance, Dantin communique à son ami les corrections qu'il avait faites, en 1909, dans son exemplaire d'*Émile Nelligan et son*

Œuvre. Il est question, en 1920, de faire une seconde édition du livre, sans la préface. Mais le projet tourne court.

1923

Fanny Johnston est ménagère chez monsieur Seers.

1924

Mort de David Nelligan, père d'Émile.

Mort de Fanny Johnston.

1925

Mai Mort de Gertrude Nelligan-Corbeil, sœur d'Émile.

Octobre Nelligan passe de la retraite Saint-Benoît-Labre à l'asile Saint-Jean-de-Dieu.

Décembre Aux Éditions Édouard Garand, à Montréal, réédition d'*Émile Nelligan et son Œuvre* (préface et recueil), à l'initiative d'Éva Nelligan, sœur du poète. Louis Dantin est laissé d'office en dehors de l'affaire.

1927

8 février Commencement d'une correspondance avec le poète Robert Choquette.

Mort de Louis Alexandre Seers, père d'Eugène Seers, à l'âge de quatre-vingt-douze ans.

1928

Reprise, après trente-cinq ans, des relations épistolaires de Charlotte Beaufaux et d'Eugène Seers.

Parution de *Poètes de l'Amérique française* de Louis Dantin.

Octobre Dantin fait paraître un article sur «Les débuts de l'École littéraire de Montréal» (*le Canada*, 16 octobre 1928). À partir d'une information plus adéquate, c'est une sorte de rectificatif aux propos, trop sommaires là-dessus, de la préface d'*Émile Nelligan et son Œuvre*.

20 novembre Commencement d'une correspondance avec le poète Rosaire Dion-Lévesque.

31 décembre Commencement d'une correspondance avec le poète Alfred DesRochers.

1929

Mort de M^{me} Corinne Seers, belle-mère d'Eugène Seers.

1930

Parution de *la Vie en rêve*, recueil de contes de Louis Dantin.

1931

6 mars Dans un article de *l'Avenir du Nord*, intitulé «Louis Dantin et son dernier livre», Claude Bâcle (c'est-dire Claude-Henri Grignon, futur Valdombre) fait un éloge, par moments pathétique, de Dantin et de Nelligan.

1932

Parution du *Coffret de Crusoe*, recueil de poèmes de Louis Dantin.

Septembre Au soin des RR.PP. Dominicains, parution à Montréal de la troisième édition d'*Émile*

Nelligan et son Œuvre (préface et recueil ainsi que l'ajout de «Notes pour la troisième édition» du R. P. Thomas M. Lamarche, o.p.). Au plan des droits civils ou d'auteur, Dantin est à nouveau laissé pour compte.

1934

Parution de *Poètes de l'Amérique française* (2^e série) de Louis Dantin.

1935

Parution de *Gloses critiques* (2^e série) de Louis Dantin.

1938

Mars

Dans *les Pamphlets de Valdombre*, petit article provocant, intitulé «Marques d'amitié». C.-H. Grignon s'en prend rudement à Nelligan dont il conteste l'authenticité. Les vers de Nelligan «ne sont pas de lui mais d'un certain typographe, bohème, ivrogne à ses heures, poète aux heures des autres. Ce "compositeur" de génie, c'est le cas de le dire, refaisait les vers de Nelligan, qui était fou, les signait et croyait qu'ils étaient de lui.» Dantin a de quoi se sentir visé.

Mai

Récidive dans *les Pamphlets de Valdombre*. L'article, cette fois, attaque de front dans son titre même: «Louis Dantin, le vieillard cacochyme». À coups de boutades gratuites, Grignon essaie de ridiculiser Dantin et décoche encore quelques pointes à l'endroit de Nelligan.

Mai-juin

Dans *les Idées*, un article de Germain Beaulieu, «Nelligan est-il l'auteur de ses vers?», répond d'aplomb à Valdombre et met un terme à l'affaire.

1941

18 novembre À l'asile Saint-Jean-de-Dieu, mort d'Émile Nelligan, à l'âge de soixante et un ans et presque onze mois.

29 novembre Dans le journal *le Jour*, «Hommage posthume de Dantin à Nelligan». L'article reproduit textuellement les quatre premières pages de la préface d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, jusqu'à «une ébauche de génie». La longue citation est chapeautée d'un court texte de présentation qui peut être de Dantin lui-même (lequel «est aujourd'hui notre collaborateur»), intitulé: «Celui que l'on pourrait appeler "Le Rimbaud canadien"». On y souligne la coïncidence, à huit jours près dans le temps, entre la mort de Nelligan et le cinquantenaire de celle de Rimbaud, dans le destin analogue des deux poètes.

1944

Novembre Louis Dantin doit être mené dans un hospice de Boston, où il s'inscrit sous le nom à moitié fictif de *Ferdinand Seers* (CGN, BNQ).

1945

17 janvier Dans les heures de son agonie, Dantin revoit sa vie. «Mais dans son cerveau en fièvre le passé ne revient pas tout entier. Ses visions tournent autour d'un point aveugle, d'un trou noir, où il n'y a que l'oubli. C'est l'endroit où son existence a été brisée en deux, et le souvenir en est refoulé avec soin au fond de la conscience. Parfois des hallucinations le hantent. À deux reprises, il a revu Nelligan, le cher Nelligan. Il était là près de lui; il aurait pu le toucher...» (Nadeau, p. 248).

Après un coma de deux jours, Louis Dantin meurt, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, un mois et vingt jours.

Parution durant l'année de la quatrième édition d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, sous le simple titre de *Poésies*, chez Fides, dans la collection du Nénuphar dirigée par le père André Cordeau, c.s.c. La ci-devant préface de Dantin porte alors le titre «Le Poète» et n'a plus de post-scriptum. L'édition, qui comporte des «Notes et variantes», a été préparée à partir de celle de 1932. Dantin n'a jamais été consulté.

25 décembre

À Bruxelles, mort de Charlotte Beaufaux.

1951

Le roman posthume de Dantin, *les Enfances de Fanny*, partiellement autobiographique, est publié à Montréal, édité par le poète Rosaire Dion-Lévesque.

1962

Parution de *Poèmes d'outre-tombe* de Louis Dantin, avec une préface de Gabriel Nadeau.

SIGLES ET ABRÉVIATIONS

[A]	ajout
art.	article
BNQ	Bibliothèque nationale du Québec
<i>DOLQ</i>	<i>Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec</i> , t. II
<i>ECF</i>	<i>Écrits du Canada français</i> , n° 44-45.
éd.	édition
édit.	éditeur
<i>ENSO</i>	<i>Émile Nelligan et son Œuvre</i> (1904)
<i>ENSOa</i>	<i>Émile Nelligan et son Œuvre</i> , exemplaire annoté par Dantin (1909)
<i>ENSOp</i>	<i>Émile Nelligan et son Œuvre</i> , préface de Dantin
fol.	folio
GN	fonds Gabriel Nadeau (BNQ)
gr.	groupe
<i>ibid.</i>	au même endroit
<i>infra</i>	ci-après
l.	ligne
Nadeau	Gabriel Nadeau, <i>Louis Dantin. Sa vie et son œuvre</i> , Manchester, 1948
n.	note
NC	fonds Nelligan-Corbeil (BNQ)
n°/n ^{os}	numéro, numéros
<i>op. cit.</i>	ouvrage cité
p.	page
<i>PMTSS</i>	<i>le Petit Messager du Très Saint Sacrement</i>

[R]	rature
<i>sic</i>	in correction signalée
s.	suivant(e)s
<i>supra</i>	plus haut
TB	texte de base
t.	tome
v.	vers
vol.	volume
Wyczynski	Émile Nelligan, <i>Poèmes autographes</i> , Montréal, Fides, 1991
YG	fonds Yves Garon (BNQ)
< >	encadrent les précisions dans les variantes et les données bibliographiques
/	fin d'un vers, d'une ligne
//	fin d'une strophe, d'un paragraphe
>	devient
[...]	passage supprimé
[]	reconstruction d'éléments

Émile Nelligan et son Œuvre

Au verso : Photographie d'Émile Nelligan par Laprés-Lavergne, au printemps 1899. Cette image posée en frontispice face à la page de titre et tirée sur une feuille de papier glacé légèrement bleuâtre, comme celui de la couverture, a probablement été ajoutée et collée au folio par la maison Beauchemin en 1904.



EMILE NELLIGAN

Emile Nelligan

et son Œuvre



❖❖ Montréal, 1903 ❖❖

Au recto : Dantin n'a pas mis son nom (d'auteur) sur la page de titre. Il a posé en plein centre la vignette d'une tête féminine surmontée d'une étoile et coiffée d'un casque d'ailes et de liserons emmêlés aux cheveux. À droite du visage, à peine discernables entre deux fleurs et des cheveux, se trouvent trois lettres: «J B L». Ce sont les initiales de Jean-Baptiste Lagacé, dessinateur du motif, qui a fourni plus d'une fois à Dantin des illustrations pour *le Petit Messager du Très Saint Sacrement* ou pour les *Franges d'autel*. Cette figure allégorique serait celle d'une Muse (P. Wyczynski, «Émile Nelligan et son Œuvre», dans le *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, p. 407). Elle trouvera toute sa signification, quelques pages plus loin, en relation avec le bandeau du pélican, l'en-tête de la préface. La date, 1903, est antérieure d'un an à celle de la parution effective, 1904 (indiquée sur la couverture du livre), signalant à ce niveau le partage dans le temps des responsabilités éditoriales de Dantin, d'une part, et de la maison Beauchemin, de l'autre.

PRÉFACE

PAR

LOUIS DANTIN

Ci-contre : Le bandeau du haut de la page, avec le pélican qui se saigne pour ses petits, est pris par Dantin dans le matériel de clichage de l'atelier du *Petit Messenger du Très Saint Sacrement*. Il a d'ailleurs déjà été utilisé dans un numéro de la revue en septembre 1900 (p. 165). Même s'il ne porte aucune signature, on peut en attribuer le dessin à J.-B. Lagacé, comme du reste pour tous les autres bandeaux de la composition Dantin du recueil. Le motif du pélican dénote l'intention significative de Dantin, qui était imbu de la fameuse *Nuit de mai* d'Alfred de Musset. On en trouve en effet la trace chez lui dans «Le pélican», premier poème que Serge Usène publie dans le *Petit Messenger du Très Saint Sacrement*, en avril 1898 (texte ensuite intégré à *Franges d'autel* avec une note justifiant l'emprunt qu'il fait de vingt-neuf des quarante-neuf vers que comprend le poème). «Toute la première partie de cette pièce, écrit-il dans cette note, est d'Alfred de Musset. On a paru ne pas faire trop injure à la poésie du Maître en lui donnant un sens symbolique différent de celui qu'il avait voulu exprimer» (*Franges d'autel*, p. [73]). La référence explicite (dans *Émile Nelligan et son Œuvre*) au pélican de Musset qu'on peut voir dans le bandeau de cette page respecte strictement, cette fois, le sens métaphysique mais non religieux de la *Nuit de mai* : «Les plus désespérés sont les chants les plus beaux». De la Muse qu'on trouvait au centre de la page de titre, on passe donc au pélican, à l'entrée pathétique de la préface où l'on traite d'emblée de «la poésie dont on vit... et dont on meurt» (préface, *infra*, p. 66).



ÉMILE NELLIGAN

I

ÉMILE NELLIGAN est mort. Peu importe que les yeux de notre ami ne soient pas éteints, que le cœur batte encore les pulsations de la vie physique: l'âme qui nous charmait par sa mystique étrangeté, le cerveau où germait sans culture une flore de poésie puissante et rare, le cœur naïf et bon sous des dehors blasés, tout ce que Nelligan était pour nous, en somme, et tout ce que nous aimions en lui, tout cela n'est plus. La Névrose, cette divinité farouche qui donne la mort avec le génie, a tout consumé, tout emporté. Enfant gâté de ses dons, le pauvre poète est devenu sa victime. Elle l'a broyé sans merci comme Hégésippe Moreau, comme Maupassant, comme Baudelaire, comme tant d'autres auxquels Nelligan rêvait de ressembler, comme elle broiera tôt ou tard tous les rêveurs qui s'agenouillent à ses autels.

Que messieurs les poètes se rassurent pourtant; je ne les condamne pas tous indistinctement à cette fin tragique. Pour beaucoup, je le sais, la poésie n'est qu'un délassement délicat, auquel on veut bien permettre de charmer la vie, mais non de l'absorber; un frisson fugitif qui n'effleure que l'épiderme de

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 17 août 1902, p. 2; 24 août 1902, p. 2; 31 août 1902, p. 2; 7 septembre 1902, p. 2; 14 septembre 1902, p. 2; 21 septembre 1902, p. 3; 28 septembre 1902, p. 3 <On signalera dans le déroulement du texte la démarcation de chacune des étapes du long article.>; II: *ENSO*, 1904, p. [i]-xxxiv; III: *ENSOa*, 1909, p. [i]-xxxiv (TB).

l'âme; un excitant qu'on savoure à certaines heures, mais sans aller jusqu'à l'ivresse. Cette poésie à fleur de peau est sans danger: elle gîte chez maints messieurs rubiconds et ventrus qui
 25 fourniront une longue carrière. Mais pour d'autres — et ce sont peut-être les vrais, les seuls poètes, — la muse n'est pas seulement une amie, c'est une amante terriblement exigeante et jalouse; il lui faut toutes les pensées, tout l'effort, tout le sang de l'âme; c'est l'être entier qu'elle étreint et possède. Et comme
 30 elle est de nature trop éthérée pour nos tempéraments mortels, ses embrassements donnent la phisie et la fièvre. Ce n'est plus la poésie dont on s'amuse, c'est la poésie dont on vit... et dont on meurt.

Émile Nelligan a payé son tribut à cette charmeresse
 35 adorable et tyrannique. Le papillon s'est brûlé à la flamme de son rêve. Par delà la vision cherchée et entrevue, l'esprit a rencontré la grande ténèbre; dans sa route vers l'*ultima Thule*, la nef idéale a subi le vertige du gouffre. Nelligan avait-il le pressentiment de ce naufrage quand il nous décrivait ce

40 ... Vaisseau d'or dont les flancs diaphanes
 Révélaient des trésors que les marins profanes
 Dégout, Haine et Névrose, ont entre eux disputé.
 Que reste-t-il de lui dans la tempête brève ?
 Qu'est devenu mon cœur, navire déserté ?
 45 Hélas ! il a sombré dans l'abîme du rêve!...

Il est certain qu'il l'eut, ce pressentiment; et plus d'une fois, sous l'assaut de quelque songe obsédant, de quelque idée domi-
 natrice, se sentant envahir d'une fatigue étrange, il nous a dit
 sans euphémisme: «Je mourrai fou.» «Comme Baudelaire»,
 50 ajoutait-il en se redressant, et il mettait à nourrir cette sombre attente, à partager d'avance le sort de tant de névrosés sublimes, une sorte de coquetterie et de fierté. Il semblait croire qu'un

1. «Le Vaisseau d'or», v. 9-14. Au stade de l'article des *Débats*, c'est la première manifestation publique, bien qu'encore partielle, du poème déjà associé étroitement, dans le contexte du naufrage et de la folie-poésie — «celle dont on vit... et dont on meurt [...] Comme Baudelaire» —, à l'être du poète Émile Nelligan.

49 I fou.» Comme Baudelaire,» ajoutait-il II, III Baudelaire,» ajoutait-il

rayon eût manqué sans cela à son auréole de poète. Et qui sait, après tout, s'il avait tort absolument? Qui sait si l'hommage suprême à la Beauté n'est pas le silence ébloui de l'âme dans la nuit de la parole et de la pensée? Qui sait si la lyre ne doit pas se briser après avoir tenté sur ses cordes impuissantes les symphonies de l'au-delà? Ce n'est pas d'hier que la lune, l'astre tutélaire des poètes, passe pour exercer sur le cerveau des influences bizarres. Folie, poésie: ces deux lunatismes n'en feraient-ils qu'un? C'est peut-être une idée folle que j'émets là, mais c'en est une, à coup sûr, que notre ami n'eût pas désavouée².

Je viens offrir à ce cher défunt mon hommage posthume; et ce n'est pas seulement de ma part un acte d'amitié, c'est un devoir de sagesse patriotique. Notre Canada est assez pauvre en gloires littéraires pour que nous recueillions précieusement les moindres miettes de génie tombées de notre table. Et pourtant, plus que d'autres, nous sommes ingrats envers nos gloires. Grâce à cette illusion d'optique qui fait voir merveilleux tout ce qui est lointain, les talents les plus discutables trouvent chez nous des admirateurs et des disciples, pourvu que leurs écritures soient estampillées de Charpentier ou de Lemerre. Mais nous répugnons à l'idée qu'un bon garçon que nous coudoyons tous les jours, avec qui nous prenons la goutte au petit Windsor³, dont nous connaissons les faiblesses, les travers, voire les douces manies, porte en lui l'étoffe d'un Rodenbach ou d'un Rollinat. La camaraderie tue chez nous l'admiration. C'est le contraire en France, où les auteurs de tout calibre trouvent dans leurs intimes de salon ou de brasserie des *lanceurs* attirés de leurs œuvres, où la moindre plaquette provoque dans vingt journaux les notices, les entrefilets louangeurs de critiques amis. Je crois que, sans aller à aucun excès, nous pourrions en ce pays nous prôner un peu plus les uns les autres. Ce serait pour nos

2. À propos du binôme «folie-poésie», Dantin fera plus tard le commentaire suivant: «[...] j'ai exprimé presque la même idée dans ma *Préface*: mais je l'ai posée là sous forme d'interrogation, et moins comme thèse que comme théorie purement possible» (L. Dantin à G. Beaulieu, 5 mars [mai] 1938, GN, BNQ).

3. Le Petit Windsor («Little Windsor», dans le *Lovell's Montreal Directory*), au tournant du siècle, est un bistrot (Joseph Poitras, propriétaire tenancier) situé au 47, rue Saint-Jacques (St. James), dans le Vieux-Montréal.

85 débutants de lettres un encouragement précieux. Il faut bien l'avouer, toute célébrité humaine vit de réclame presque autant que de mérite. Alceste peut en gémir, mais

Le monde par ses soins ne se changera pas⁴.

90 Si donc nous voulons avoir nos grands hommes, aidons à les faire. C'est un lieu commun que la gloire est une vapeur, une fumée : encore faut-il quelqu'un pour souffler les bulles et allumer les fagots.

Je voudrais rendre à Nelligan cet humble service, absolument désintéressé puisqu'il s'adresse à un mort, et qui est, avant tout, une justice tardive. Car ce mort, très assurément, mérite de revivre. Cette vocation littéraire, l'éclosion spontanée de ce talent, la valeur de cette œuvre, tout inachevée qu'elle demeure, tiennent pour moi du prodige. J'ose dire qu'on chercherait en vain dans notre parnasse présent et passé une âme douée au point de vue poétique comme l'était celle de cet enfant de dix-neuf ans. Sans doute, tous ces beaux dons ont fleuri à peine, mais ils furent riches de couleur et de sève dans leur épanouissement hâtif. En admettant que l'homme et l'œuvre ne soient qu'une ébauche, il faut affirmer que c'est une ébauche de génie.

Je voudrais étudier les éléments divers dont se formait ce talent primesautier et inégal, rechercher ses sources d'inspiration, démêler dans cette œuvre la part de la création originale et celle de l'imitation, caractériser la langue, le tour et le rythme de cette poésie souvent déconcertante.

Mais d'abord, j'évoque en esprit l'intéressante figure du poète lui-même, et je revois ce type extraordinaire et curieux que fut Émile Nelligan.

115 Une vraie physionomie d'esthète : une tête d'Apollon rêveur et tourmenté, où la pâleur accentuait le trait net, taillé comme

4. Le propos exact de Philinte à Alceste s'énonce : « Le monde par vos soins ne se changera pas » (*le Misanthrope*, acte I, scène I, v. 103).

88 I par *nos* soins 112 I type *intéressant* et

au ciseau dans un marbre. Des yeux très noirs, très intelligents, où rutilait l'enthousiasme ; et des cheveux, oh ! des cheveux à faire rêver, dressant superbement leur broussaille d'ébène, capricieuse et massive, avec des airs de crinière et d'auréole. Et pour le dire en passant, c'était déjà une singularité que cette chevelure, à notre époque où la génération des poètes chauves remplace partout la race éteinte des poètes chevelus. Nelligan, lui, se rattachait nettement, par ce côté du moins, aux romantiques de vieille roche, et sur le seul visa de sa tête, on l'eût admis d'emblée, en 1830, parmi les claqueurs d'*Hernani*.

Dans l'attitude, une fierté, d'où la pose n'était pas absente, cambrait droit le torse élégant, solennisait le mouvement et le geste, donnait au front des rehaussements inspirés et à l'œil des éclairs apocalyptiques ; à moins que, se retrouvant simplement lui-même, le jeune dieu ne redevînt le bon enfant, un peu timide, un peu négligé dans sa tenue, un peu gauche et embarrassé de ses quatre membres.

Le caractère de Nelligan cadrerait bien avec cet extérieur à la fois sympathique et fantasque. Né d'un père irlandais, d'une mère canadienne-française, il sentait bouillir en lui le mélange de ces deux sangs généreux. C'était l'intelligence, la vivacité, la fougue endiablée d'un Gaulois de race, s'exaspérant du mysticisme rêveur et de la sombre mélancolie d'un barde celtique. Jugez quelle âme de feu et de poudre devait sortir de là ! quelle âme aussi d'élan, d'effort intérieur, de lutte, d'illusion et de souffrance !... Supposez maintenant une telle âme s'isolant, se murant en elle-même, un tel volcan fermant toutes ses issues : n'était-il pas fatal que tout sautât dans une explosion terrible ? Mais en attendant, cela formait un cas psychologique curieux et d'un intérêt inquiétant. J'ai suivi de près ce travail d'absorption intérieure, surexcitant et paralysant à la fois toutes les facultés actives, cet envahissement noir du rêve consumant jusqu'à la moelle de l'âme, et je puis dire qu'il n'est pas de spectacle plus douloureux. Dans les derniers temps, Nelligan s'enfermait des

117 I où *pétillait* l'enthousiasme 149 I douloureux. // Dans <Com-mencement de la 2^e tranche dans *les Débats*, 24 août 1902.>

150 journées entières, seul avec sa pensée en délire, et, à défaut
 d'excitations du dehors, s'ingéniant à torturer en lui-même les
 fibres du cœur les plus aiguës, ou bien à faire chanter aux êtres
 ambiants, aux murs, aux meubles, aux bibelots qui l'entou-
 raient, la chanson toujours triste de ses souvenirs. La nuit, il
 155 avait des visions, soit radieuses, soit horribles : jeunes filles qui
 étaient à la fois des séraphins, des muses et des amantes ; ou bien
 spectres enragés, chats fantômes, démons sinistres qui lui souf-
 flaient le désespoir. Chacun de ces songes prenait corps, le len-
 demain, dans des vers crayonnés d'une main fébrile, et où déjà,
 160 parmi des traits étincelants, la Dérason montrait sa griffe
 hideuse.

Or, j'ai la vision d'ombres sanguinolentes
 Et de chevaux fougueux piaffants,
 Et c'est comme des cris de gueux, hoquets d'enfants,
 165 Râles d'expirations lentes.
 D'où me viennent, dis-moi, tous ces ouragans rauques,
 Rages de fifre ou de tambour ?
 On dirait des dragons en galopade au bourg
 Avec des casques flambant glauques, etc.⁵

170 Mais avant d'en venir là, et de tout temps, Émile avait été un
 être sensitif, tout d'impression et de caprice, très attirant par sa
 belle naïveté et très déroutant par ses saillies. Un grand fond de
 tendresse s'alliait chez lui à une réserve un peu froide qui
 l'empêchait de se livrer entièrement, même à ses plus intimes.
 175 Deux ou trois sonnets à sa mère montrent qu'il avait gardé toute
 la fraîcheur du sentiment filial ; et cette mère le méritait bien,
 car il trouvait en elle, avec d'inaltérables pardons pour ses
 jeunes fredaines, un sens littéraire délicat et sûr, capable de
 vibrer à l'unisson du sien. De même, il a souvent chanté ses

5. Ces deux quatrains (traités ici en huitain), qui n'apparaissent pas dans le recueil Dantin, appartiennent à un poème peut-être détruit, en tout cas perdu. La sévérité du critique à son égard n'est motivée que par la hideur du thème, et Dantin ne le citerait pas s'il ne le trouvait pas beau. Le poème a-t-il ensuite été exclu parce que le reste n'était pas à la hauteur de ces huit vers ? Ou bien d'autres censeurs que Dantin sont-ils intervenus ?

153 I meubles, // (A suivre) <Fin de la 1^{re} tranche dans *les Débats*, 17 août 1902.>

jeunes sœurs en des strophes affectueuses et charmantes. À ses camarades en poésie, aux amis que lui faisait la recherche commune de l'Art, il montrait assez son attachement par de fréquentes et souvent interminables visites. C'était dans leur cénacle qu'il faisait lecture de ses nouvelles inspirations; et il fallait voir avec quel feu obstiné il se défendait contre l'assaut critique que ne manquait pas d'exciter chacune de ses pièces! Jamais pourtant il ne leur tint rancune de leur sévérité, et souvent il ratura en secret le mot qu'il avait soutenu devant eux avec la dernière énergie. Il se vengeait en leur dédiant, sous des titres sonores, les diverses parties de ce livre qui fut son rêve, et qui, hélas! ne fut que cela...

Comme désintéressement, comme dédain profond de tout ce qui est matériel et pratique, comme amour exclusif de l'art et de l'idée pure, il était simplement sublime. Jamais il ne put s'astreindre, cela va sans dire, à aucun travail suivi. Le collège de Montréal, et plus tard celui des Jésuites, eurent en lui un élève d'une paresse et d'une indiscipline rares. Il dut finalement laisser à mi-chemin des études où Musset et Lamartine avaient beaucoup plus de part que le *Gradus ad Parnassum*⁶.

Dès lors, gagner sa vie lui parut la dernière occupation d'un être humain. C'était sa conviction ferme que l'artiste a droit à la vie, et que les mortels vulgaires doivent se trouver très honorés de la lui garder. Aussi, toute démarche d'affaires, toute sollicitation intéressée, même la plus discrète, révoltait-elle sa fière nature. S'il eut un désir en ce monde, ce fut bien de voir publier ses vers. Or, plus d'un protecteur l'eût aidé de son influence et de ses ressources: il eût suffi pour cela d'une demande; jamais il ne consentit à la faire. «S'ils croient, disait-il, que je vais me traîner à leurs pieds! Mon livre fera son chemin tout seul...»

6. *Gradus ad Parnassum* (littéralement: degré pour monter au Parnasse) est le titre classique de plusieurs ouvrages célèbres d'enseignement systématique d'une discipline, d'une technique ou d'un art: prosodie latine (le jésuite Paul Aler, 1702), contrepoint (Johann Joseph Fux, 1725), piano (Muzio Clementi, 1817)...

210 Ce n'est pas non plus à un éditeur quelconque qu'il eût livré ses manuscrits. Quand j'en suggérais un, d'aventure, parmi nos libraires montréalais; «Peuh! faisait-il dédaigneusement, sait-il bien imprimer les vers? J'enverrai mes cahiers à Paris...⁷»

215 On voit avec quelle naïveté Nelligan croyait au règne souverain de l'art sur la vile matière. La vie, telle qu'il se la faisait, devait être une longue rêverie, une longue fusée d'enthousiasme, une mélancolie voulue et cultivée, interrompue seulement par les éclats momentanés d'une gaieté bohème.

220 La bohème! Ce mot était pour lui un idéal. Et pourtant, le dirai-je? Nelligan ne fut jamais un bohème parfaitement authentique. Il avait, certes, l'ambition de passer pour très *rosse*; on lui eût fait la pire injure en le trouvant bien élevé. Mais sa *rosserie* était trop étudiée, trop convenue, trop faite de lecture et d'imitation. Des cheveux esbrouffés⁸, une redingote en désordre et des doigts tachés d'encre, voilà surtout en quoi elle consistait. 225 Du reste, il avait trop gardé l'empreinte de son éducation de famille, il avait l'amour et le respect de trop de choses, trop de timidité aussi et de naturelle réserve, pour vivre au naturel l'être libre, gouailleur et cynique qui est un bohème de race. 230 J'entends, d'ailleurs, faire de cette impuissance un éloge; car la bohème, tout amusante qu'elle soit par le dehors, n'est pas, tant

7. Ce souci d'une édition parisienne a-t-il jamais connu quelque suite concrète? On n'a guère là-dessus que des assertions tardives, sujettes à caution et qui manquent d'assises vérifiables. Au moment de la mort de Nelligan, on rapporte d'Éva Nelligan, sœur d'Émile et dernière survivante de la famille, la réponse suivante, qui relève un peu de la légende, à la demande d'un journaliste: «Des souvenirs, des documents sur Nelligan le poète... il ne reste rien [...]. Ses derniers manuscrits, oh! il y a longtemps de cela, il les avait envoyés en France pour qu'ils fussent lus par un écrivain. Hélas le navire sombra en mer emportant les œuvres du malheureux poète» (*la Presse*, 19 novembre 1941, p. 29).

8. La connotation de fanfaronnade d'«esbrouffés» se justifie dans le contexte, mais comme il s'agit des cheveux, on peut se demander si Dantin ne pensait pas plutôt à «ébouriffés».

218 I,II,III gaieté *bohème*. // La 219 I,II,III La *bohème*! Ce 220 I,II,III un *bohème* parfaitement 225 I,II consistait. // Du 229 I,II cynique *que doit être un bohème* de III cynique [R *que doit être* A *qui est*] un *bohème* de 230 I,II,III la *bohème*, toute

s'en faut, admirable à tous points de vue. Elle étouffe, chez les Schaunards qu'elle enfante, plus de sens esthétique qu'elle n'en développe. La chope de bière et Mimi Pinson sont, en général, une pauvre école pour l'esprit⁹. Mais il était curieux de noter cette séduction du hardi, de l'aventureux, de l'imprévu, de l'impossible, sur une âme aussi naturellement solitaire et mystique que l'était celle de Nelligan. 235

9. Schaunard, l'artiste musicien folâtre, et Mimi, la petite couturière phtisique qui meurt à la fin du roman, sont deux personnages des *Scènes de la vie de bohème* (1848) d'Henri Murger et de *la Bohème* (1896) de Giacomo Puccini. Il faut penser aussi à la *Mimi Pinson* (1845), gentille et blonde grisette, d'Alfred de Musset.

233 I,II enfante, *beaucoup* plus III enfante, [R *beaucoup*] plus

II

240 J'ai tracé le profil du poète : j'en viens à esquisser la physiologie de l'œuvre. Et d'abord, quelle idée l'inspire et la domine ? Quelle philosophie s'en dégage ? Ya-t-il, dans ces deux ou trois mille vers de thèmes et d'allures si variés, un but poursuivi, une pensée maîtresse, une théorie quelconque sur l'âme, 245 sur la vie, sur la société, sur l'art ? Personne n'eût été plus embarrassé de le dire que Nelligan lui-même. En fait, l'art n'eut jamais pour lui aucun dessous ; il fit de la poésie comme le rossignol fait des trilles, sans y entendre plus de malice. Et comme la poésie est un peu partout, il y a dans cette poésie un peu de 250 tout. Il y a de la foi et du doute, de l'adoration et du blasphème, de l'amour et de la révolte, de la pitié et du mépris. C'est une mosaïque d'idées dont la marqueterie bizarre admet tous les contrastes, un corps chimique dont les atomes, violemment appariés, se heurtent et s'excluent.

255 Il est croyant jusqu'à la dévotion, et il chante la communion de Pâques avec la ferveur d'une pensionnaire :

Douceur, douceur mystique ! ô la douceur qui pleut !
Est-ce que dans nos cœurs est tombé le ciel bleu ?

260 Tout le ciel, ce dimanche, à la messe de Pâques,
Dissipant le brouillard des tristesses opaques ;
Plein d'Archanges, porteurs triomphaux d'encensoirs,
Porteurs d'urnes de paix, porteurs d'urnes d'espoirs...

Serait-ce qu'un nouvel Éden s'opère en nous,
Pendant que le *Sanctus* nous prosterne à genoux,

265 Et pendant que nos yeux, sous les lueurs rosées,
Deviennent des miroirs d'âmes séraphisées?...¹⁰

10. « Communion pascalle », poème de Nelligan antérieurement publié par Dantin dans *Franges d'autel*, mais qui ne reparait pas dans le recueil achevé par Beauchemin. La préface reproduit ici cinq des dix distiques (laissant de côté le quatrième et les quatre derniers). Ce n'est pas Dantin qui a exclu le poème, puisque, au moment où il était question de réédition, en 1920, il suggérait de le réintégrer au recueil (L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 111-112).

253 I,II contrastes, un réseau qui s'emmêle en labyrinthe, un III contrastes, [R un réseau qui s'emmêle en labyrinthe,] un

Tournez la page : Voici *la Mort de la Prière*, et le poète, oubliant soudain son *Credo*, se dit hypnotisé par Voltaire, qu'entre nous il n'a jamais lu :

Il entend lui venir, comme un divin reproche, 270
 Sur un thème qui pleure, angéliquement doux,
 Des conseils l'invitant à prier... une cloche !
 Mais Arouet est là, qui lui tient les genoux¹¹.

Il entend bien aller au ciel, en compagnie de Cécile, sa 275
 sainte bien-aimée :

Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir,
 Car la sainte m'a dit que pour encor l'ouïr,
 Il me fallait vaquer à mon salut sur terre.

Et je veux retourner au prochain récital 280
 Qu'elle me doit donner au pays planétaire
 Quand les anges m'auront sorti de l'hôpital¹².

Mais s'il se fourvoie en enfer, il prendra la chose gaiement :

Puisque le Ciel me prend en grippe,
 (N'ai-je pourtant assez souffert ?)
 Les pieds sur les chenets de fer, 285
 Devant un bock, rêvons, ma pipe.

Preste, la mort que j'anticipe
 Va me tirer de cet enfer
 Pour celui du vieux Lucifer.
 Soit ! nous fumerons chez ce type, 290

11. «La Mort de la prière», poème dont ce quatrain serait extrait, ne figure pas dans le recueil et on ne l'a pas retrouvé.

12. Tercets du sonnet «Rêve d'une nuit d'hôpital» (*infra*, p. 203).

Les pieds sur les chenets de fer¹³.

Il paraît adorer les moines et moniales, et il célèbre *le Bénédictin mourant* et *les Carmélites*¹⁴:

295 Parmi le deuil du cloître, elles vont, solennelles,
Et leurs pas font courir un frisson sur les dalles
Cependant que, du bruit funèbre des sandales,
Monte un peu la rumeur chaste qui chante en elles.

Néanmoins, voici le portrait peu flatté qu'il trace de la vie contemplative :

300 Leur visage est funèbre, et dans leurs yeux sereins
Comme les horizons vastes des cieux marins,
Flambe l'austérité des froides habitudes.

L'imposture céleste emplit leur large esprit :
Car seul l'Espoir menteur creusa les solitudes
305 De ces silencieux spectres de Jésus-Christ.

Pour comble, et pour montrer combien, au fond, tout cela lui est parfaitement égal, ce dernier tercet, à son tour, se transforme ainsi dans une rédaction postérieure :

13. « Rondel à ma pipe » (*infra*, p. 161).

14. « Le bénédictin mourant » revient plus loin dans la préface (*infra*, p. 180) et dans le recueil (*infra*, p. 209), sous le titre « La mort du moine »; « Les carmélites », dont on cite ici le premier quatrain, figurent aussi dans le recueil (*infra*, p. 214).

291 I fer. // Il aime assez les prêtres, et se recommande à leurs prières : // Prêtres, priez pour moi c'est la nuit dans la ville / Mon âme est le donjon des péchés mortels noirs. // Et pourtant, il a deux ou trois pièces fortement irrévérencieuses, dans lesquelles des abbés trop joufflus caressent des filles trop accortes : // Ohé! ohé! quel chapelet / Se dit là derrière les portes?... / Belle laitière aux hanches fortes. // II 292 I, II, III Il paraît adorer

La lumière céleste emplît leur large esprit,
 Car l'Espoir triomphant creusa les solitudes
 De ces silencieux spectres de Jésus-Christ¹⁵. 310

Espoir menteur, espoir triomphant, c'est pour cet artisan de rimes une simple question d'épithètes. Puis, comme il a l'oreille très fine, et qu'il s'entend comme pas un à la nuance, au lieu du titre primitif de la pièce : *Les Moines noirs*, évoquant une idée d'ignorance et de ténèbres, ce sera désormais : *Les Moines blancs*, où flotte une vision d'idéal et de clarté. Voilà bien, à la lettre, soutenir le blanc et le noir ; mais l'harmonie est sauve, et c'est l'essentiel. 315

Nelligan se contredit ainsi sans respect humain chaque fois qu'il aborde une thèse quelconque. Voyant tout au point de vue de l'effet, du pittoresque, il peut fixer dans ses tableaux les aspects les plus contraires des choses : ce ne sont à ses yeux que jeux d'ombre et de lumière. Il n'y a rien en lui d'un poète philosophe comme Vigny ou Sully Prudhomme, rien d'un poète moraliste ou humanitaire comme Hugo ou Coppée. Sa fantaisie est son dogme, sa morale et son esthétique, ce qui revient à n'en pas avoir du tout. S'il parle, c'est pour exprimer, non des idées dont il n'a cure, mais des émotions, des états d'âme, et parmi ces états, tout ce qu'il y a de plus irréel, de plus vague et de moins réductible aux lois de la pensée. Il a lui-même noté ce trait typique de son esprit dans des vers d'une imprécision délicate : 320 325 330

Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
 Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs ;
 Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
 D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes. 335

15. Tercets contradictoires d'un sonnet sur les moines, qui paraît dans le recueil sous le titre «Le cloître noir», probablement forgé par Dantin (*infra*, p. 204-205). Cette version définitive aura éliminé le tercet sur «l'imposture» («Les moines noirs»), en faveur de la «lumière» («Les moines blancs»).

311 I Jésus-Christ. // (*A suivre*) <Fin de la 2^e tranche dans *les Débats*, 24 août 1902.> Espoir <Commencement de la 3^e tranche dans *les Débats*, 31 août 1902.> 325 I,II,III ou *Sully-Prud'homme*, rien

340 En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs ;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.

345 Elle court à jamais les blanches prétentaines,
Au pays angélique où montent ses ardeurs ;
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines¹⁶.

350 Bien malin qui tirera de là une doctrine, et qui fera un bloc
de cette poussière d'idées. Mais aussi, comme l'idée importe
peu quand la fantaisie s'envole avec cette subtilité, cette grâce,
et se rythme en aussi délicates sonorités. Nous avons ici, c'est
clair, de la musique pure : c'est comme la transcription en notes
prosodiques d'une *Romance sans paroles* de Mendelssohn. Et tout
notre poète est là. Cette lacune énorme, l'absence d'idées,
355 devient chez lui presque du génie. L'idée absente laisse toute la
place aux effluves du sentiment et aux richesses de la ciselure. Si
l'œuvre d'art n'est pas un bas-relief où l'histoire se grave en
traits définis et fermes, c'est un camée où Benvenuto, de la fine
pointe du stylet, trace un enroulement de chimères.

360 Cette nullité d'idées, philosophiques ou autres, dispense
Nelligan de toute érudition sérieuse. En fait, sa culture histo-
rique, scientifique, artistique même, tient toute dans un lobe de
l'arrière-fond de son cerveau. Il n'a lu que les poètes, et il ne sait
de toutes choses que ce qu'il en apprend chez eux.

365 De là, des ignorances et des bévues qui font sourire. Les
notions, incomplètes, se mêlent un peu dans sa tête, aussi
prompte à saisir que peu apte à creuser et à classer.

Il aime la musique, d'une passion que je crois sincère, car
cet art est frère de son rythme et de sa mélancolie.

16. « Clair de lune intellectuel » (*infra*, p. 113).

Rien ne captive autant que ce particulier
Charme de la musique où ma langueur s'adore¹⁷.

370

Mais s'il en vient à nommer ses maîtres de choix, il placera
au même rang, sans souci d'accoler des antipodes, Liszt¹⁸,
Mozart, Chopin, Haydn, Paderewski. Je le soupçonne, au fond,
de les ignorer tous et de n'en parler que par oui-dire. Ces noms,
évidemment, n'ont pour lui rien de très précis; ils n'offrent
aucun sens d'école ou de genre différents: ils sont synonymes
de *musique*, et voilà tout.

375

De même pour la peinture. Rubens, le peintre des lour-
deurs flamandes, le joyeux compère à la verve rabelaisienne et
sanguine, est sous sa plume une espèce d'Angelico idéaliste. S'il
veut sonnetiser *Gretchen la pâle*, il dira :

380

Elle est de la beauté des profils de Rubens
Dont la majesté calme à la sienne s'incline¹⁹.

Les profils de Rubens sont d'une majesté de matrones
repues, et, en fait de pâleur, ont celle des lendemains d'orgie.
Mais passons. Nelligan avait dix-neuf ans, et n'avait jamais vu le
Louvre. Ces inexpériences trahissent la jeunesse, et rien de plus.

385

Ce qui est plus grave, et l'eût aisément détourné de sa vraie
voie, c'est que, voulant, malgré tout, «avoir des idées,» il se soit

17. Commencement du sonnet «Mazurka» (*infra*, p. 165).

18. Dantin, qui était pourtant pianiste et un familier de l'œuvre du grand
maître, écrit toujours «Litz» (comme Nelligan, du reste), graphie qu'il ne recti-
fie jamais. Cela correspond d'ailleurs à un certain usage français, à l'époque
romantique, d'appeler «le petit Litz» l'enfant prodige puis le virtuose, comme
l'atteste entre autres le quatrain satirique qui sert de légende à une caricature de
A. J. Lorentz, publiée dans *le Monde drolatique* (n° 2):

Entre tous les guerriers Litz est seul sans reproches,
Car malgré son grand sabre on sait que ce héros
N'a vaincu que des double-croches [*sic*]
Et tué que des pianos.

19. Début du sonnet «Gretchen la pâle» (*infra*, p. 157).

372 I,II,III antipodes, *Litz*, Mozart 374 I,II,III par *oui-dire*. Ces 376
I,II,III sont *synonymes* de 388 I l'eût *assurément* détourné 389 I voulant à
toute force «avoir

390 parfois contenté de celles d'autrui. Non qu'il ait plagié
 personne ; mais il a imité, au hasard de ses lectures et de ses
 réminiscences. Il a emprunté à d'autres poètes, non des formes,
 mais des sujets, des inspirations dont il n'avait que faire, au lieu
 de cultiver sa riche et puissante originalité. Il s'est cru obligé
 395 d'écrire, après Heredia, des «sonnets impassibles», et après
 Richepin, de petits *Blasphèmes*. Il a offert en libation à Rollinat
 l'*Idiot putride*. Si encore il ne s'inspirait que d'auteurs appa-
 rentés à son talent ! Mais il imite Coppée, mais il imite Veillot !
 Je lui prêtai un jour les *Couleuvres*, et je ne sais pourquoi il fut
 400 frappé d'un morceau médiocre intitulé : *Pierre Hernschem*. Ce
 dernier nom, sans doute, lui parut d'un éternuement délicat et
 le ravit par son exotisme. Le lendemain, Nelligan m'arrivait avec
 la *Mort du Moine*, un pur décalque ! Hernschem était devenu
 Wysintainer, et avait échangé la coule de saint Dominique pour
 405 le capuce de saint Benoît²⁰ : ce n'était vraiment pas la peine. Je
 refusai d'avalier cette fausse couleuvre²¹.

Il a dédié à Coppée ses *Balsamines* : il n'est que juste qu'elles
 lui retournent, car elles viennent de lui ; j'entends, par la don-
 née, par la mièvrerie sentimentale, non par le style, qui s'entrave
 410 ici d'une solennité lourde²².

20. Dantin écrit : *Saint-Dominique* et *Saint-Benoît*. Je corrige.

21. Le «Pierre Wysintainer» de Nelligan, que Dantin change en «La mort du moine» (notes Nadeau, BNQ, GN), a décidément sa source dans le «Pierre Hernschem, Dominicain» de Louis Veillot (*les Couleuvres*, p. 175). Nelligan semble y avoir allégrement puisé. On y trouve (p. 25) un autre poème, intitulé «Les moines», avec des «moines blancs» (v. 2), «noirs» (v. 4), «gris» (v. 5) et «bruns» (v. 6), qui ont pu susciter ces «Moines noirs» et «Moines blancs», dont parle aussi la préface (*supra*, p. 76-77).

22. Si les défauts («mièvrerie sentimentale», «solennité lourde») que signale ici Dantin devaient exclure le poème du recueil, c'est donc Gill qui l'aura récupéré (*infra*, p. 222). Dantin a sans doute raison de croire que Nelligan en emprunte «la donnée», si l'on s'en tient à une analogie un peu vague ; mais il n'existe aucun poème de ce titre dans toute l'œuvre de Coppée.

390 I, II Non pas qu'il ait plagié personne : j'ai cherché vainement, en feuilletant son œuvre, à le surprendre là-dessus ; — mais III Non [R pas] qu'il ait plagié personne : [R j'ai <...> là-dessus —] ; mais 395 I, II, III après *Hérédia*, des 396 I petits *Blasphèmes*. // II 403 I décalque, sans mérite aucun ! Hernschem 404 I, II, III la coule de

Il a commis souvent de ces emprunts maladroits, quoique honnêtes. Ils sont toujours reconnaissables : ils n'ont pas jailli de source, ils manquent de sincérité et sont décidément inférieurs. Nelligan n'est plus rien qui vaille quand il n'est pas pleinement lui-même.

415

Jeoudrais dans ce sac, pour les vouer au fleuve d'oubli, cinq ou six bergeries qui semblent procéder de Laprade, et la bonne moitié de ces « intérieurs » ayant la prétention de nous ouvrir, dans le moindre bahut ou la plus banale horloge, des mystères sans fond. Cette poésie du mobilier a pu inspirer de jolies pièces, mais elle est artificielle et bien usée. Nelligan ne l'a pas toujours rajeunie. Toutefois, il a dans ce genre une *Vieille Armoire* passable, un *Potiche* suffisamment égyptien, et surtout un *Éventail* de facture achevée, qui, à lui seul, ferait pardonner tous les autres :

420

425

Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Nippon,
Tout peint de grands lys d'or, ce glorieux chiffon
Survit aux bals défunts des dames de lignée.

Mais, ô deuil triomphal ! l'autruche surannée
S'effrange sous les pieds de bronze d'un griffon,
Dans le salon ancien à guipure fanée
Où fleurit le brocart des sofas de Nippon²³.

430

C'est pittoresque comme détail et impeccable comme prosodie : le plus scrupuleux des parnassiens signerait cela.

435

Je regrette que Nelligan n'ait pas au moins démarqué la part imitative de son œuvre en donnant un cachet canadien à ses ressouvenirs étrangers, ou, plus généralement, qu'il n'ait pas pris plus près de lui ses sources habituelles d'inspiration. Sa poésie y eût gagné, certes, en personnalité et en vérité. Pourquoi tous ces bibelots de Saxe, et tous ces vases étrusques, et toutes ces dentelles de Malines ? Pourquoi sa tristesse même est-elle

440

23. Deux quatrains du sonnet « Éventail » (*infra*, p. 225). « Vieille armoire » et « Potiche » figurent aussi dans le recueil (*infra*, p. 233 et 234).

445 toujours hantée du souvenir de Baudelaire, de Gérard de Nerval
et autres «poètes maudits»? S'il fallait imiter ces grands hom-
mes, c'était en chantant, à leur exemple, la nature et les âmes
qui l'entouraient, et avant tout son propre cœur. Il ne faut pas,
certes, emprisonner l'inspiration, l'endiguer dans des rives
450 toutes faites: mais on peut au moins lui demander d'être
directe, personnelle et puisée à des sources vives. Autrement elle
ne peut atteindre à la puissance d'une création. Sous ce rapport
notre jeune poète eût pu grandir, eût grandi sans doute, comme
son esprit qui par degré s'affirme et se dégage.

444 I.II.III maudits?» S'il 446 I,II cœur. *L'essai d'un art indépendant et franchement national n'a pas encore été, chez nous, sérieusement tenté. Nous avons des artistes qui font rouler les strophes avec une belle majesté, d'autres qui sertissent les syllabes en orfèvres patients et habiles; mais que n'emploient-ils leur talent à dire notre nature canadienne, la beauté typique de nos fleuves, de nos forêts, la grâce ou l'horreur de nos paysages? Je ne vois partout que des sonnets turcs ou magyars, sans compter ceux qui ne sont d'aucun pays. Il me semble que le sonnet iroquois aurait bien aussi sa saveur, et que Peribonka, Michilimakinac, seraient d'assez bons prétextes à la rime rare. Après tout, nous ne <I parlerons pas de II décrivons pas> l'Orient mieux que Loli, ni <I de> l'Inde mieux que Leconte de Lisle; mais nous jouissons <I enrhasser II enchâsser> dans des vers flambant neufs le frisson de nos glaces, le calme de nos lacs immenses, la gaieté blanche de nos foyers; et l'absence même de prédécesseurs et de modèles nous forcera d'être nous-mêmes. Et l'âme canadienne, tout en étant moins compliquée que d'autres, n'a-t-elle pas aussi ses mystères, ses amours, ses mélancolies, ses désespérances?— Je ne prêche pas ici le patriotisme; je parle au point de vue purement littéraire, et je crois qu'en négligeant les sources d'inspiration nationale, nos auteurs se ferment le chemin de l'originalité vraie et complète. <I Fin de la 3^e tranche dans les Débats, 31 août 1902, et début de la 4^e, 7 août 1902.> // Il n'y a que Pamphile Lemay, que je sache, dont la vision poétique se soit nettement restreinte aux hommes et aux choses de notre pays: malheureusement, chez lui, la forme n'est pas toujours à la hauteur de la pensée. Nelligan, lui, avait la forme, et eût pu nous donner une œuvre nationale d'une entière et vivante nouveauté. III cœur. [R L'essai <...> nouveauté. A Il ne faut pas <...> dégage.]*

III

J'ai dit assez ce que n'est pas la poésie de Nelligan : j'ai hâte de dire ce qu'elle est. Car, pour être flottante, ne croyez pas qu'elle soit vide : seulement elle est remplie de choses légères comme elle, de soupirs, de sons et de parfums. Souvent, si elle dédaigne l'idée, c'est qu'elle la dépasse, pour la retrouver dans une transcendance plus haute. C'est de plein gré qu'elle s'exfolie de la lourdeur touffue des thèses, et toute la sève monte à la fleur, qui est le sentiment, qui est le rêve. Quel sentiment et quel rêve : c'est ce que je voudrais définir.

D'abord, le poète sort rarement de lui-même. C'est un *subjectif*, et les spectacles de l'âme l'intéressent beaucoup plus que le *cosmos* extérieur. C'est un solitaire, et il ne ressent que médiocrement les mille sympathies des êtres. C'est un égoïste, en somme : il ne va pas aux choses, il les attire en lui et n'est sensible qu'au choc qu'il en reçoit. Ce n'est pas lui qui pourrait dire :

J'ai voulu tout aimer, et je suis malheureux
Car j'ai de mes tourments multiplié les causes.
D'innombrables liens, frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses²⁴.

Pourtant, quand il consent à s'extérioriser, à regarder autour de lui, il a souvent, à défaut de tendresse, l'imagination et la grâce. Par un singulier dédoublement, cette plume, trempée tout à l'heure dans l'angoisse intime, en vient à dessiner, sans un tremblement, de jolis portraits, d'une beauté calme et plastique, ou des natures mortes d'une observation presque savante. Dites-moi si ce *Petit Vitrail*²⁵ ne tamise pas

24. Louis Dantin cite ici, sans le dire, le premier quatrain du poème « Les chaînes » de Sully Prudhomme, le « poète philosophe » (*supra*, p. 77). « Les chaînes » viennent immédiatement avant « Le vase brisé », le poème fétiche des salons, dans le recueil *la Vie intérieure* (1866). Écrivant son étude sur Nelligan en 1902, Dantin savait, et son public aussi, que Sully Prudhomme avait été le premier lauréat du prix Nobel de littérature, l'année précédente.

25. « Petit vitrail », cité ici tout au long, avait été inclus dans *Franges d'autel*, en 1900. Si le poème ne se trouve pas dans le recueil de 1904, ce peut être le fait d'une exclusion de Charles Gill. Mais Dantin, en 1920, oublie d'en réclamer le retour, alors qu'il le fait pour d'autres textes (voir L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECF*, p. 110-113).

476 I,II,III trempée tout-à-l'heure dans

480 jusqu'à vous la lumière recueillie des nefs gothiques :

Jésus à barbe blonde, aux yeux de saphir tendre,
Sourit dans un vitrail ancien du défunt chœur,
Parmi le vol sacré des chérubins en chœur
Qui se penchent vers Lui pour l'aimer et l'entendre.
485 Des oiseaux de Sion aux claires ailes calmes
Sont là dans le soleil qui poudroie en délire,

Et c'est doux comme un vers de maître sur la lyre
De voir ainsi, parmi l'arabesque des palmes,
Dans ce petit vitrail où le soir va descendre,
490 Sourire en sa bonté mystique, au fond du chœur,
Le Christ à barbe d'or, aux yeux de saphir tendre.

Et ce *Placet pour des cheveux*²⁶, ne vous rappelle-t-il pas la préciosité de Rostand, en même temps que ses acrobaties rythmiques ?

495 Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau,
Pour que j'y puisse humer un peu de chant d'oiseau,
Un peu de soir d'amour né de vos yeux de perle ?

Au bosquet de mon cœur, en des trilles de merle,
500 Votre âme a fait chanter sa flûte de roseau.
Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau ?

Fleur soyeuse, aux parfums de rose, lys ou berle,
J'en vous la remettrai, secrète comme un sceau,
505 Fût-ce en Eden, au jour que nous prendrons vaisseau
Sur la mer idéale où l'ouragan se ferle.

Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle ?

26. «Placet pour des cheveux» s'intitulera simplement «Placet», dans le recueil (*infra*, p. 140).

493 I Rostand, aussi bien que

Le *Roi du Souper*, les *Roses d'hiver*, *Fantaisie blonde*, *Violon de villanelle*, sont autant de tableaux gracieux, montrant le poète en communion passagère avec le monde et la vie. Cette sympathie va même jusqu'à la pitié ; mais alors, comme par un retour instinctif, la pitié s'attendrit surtout sur le mal terrible qui déjà ronge le poète. Il y a de l'émotion humaine dans l'*Idiot aux Cloches*, et dans l'étrange complainte intitulée : *Le Fou*²⁷ : 510

Gondolar ! Gondolar ! 515
Tu n'es plus sur le chemin très tard.

On assassina l'pauvre idiot,
On l'écrasa sous un chariot,
Et puis l'chien après l'idiot.

On leur fit un grand, grand trou là. 520
Dies irae, dies illa.
À genoux devant ce trou-là !

Je l'ai dit, ces excursions sur le royaume extérieur sont rares. Presque toujours, la poésie de Nelligan s'isole, s'emprisonne, ferme les yeux, et se gémît elle-même. Car alors, ce qui est son fond essentiel, c'est une tristesse sombre et désolée. Non la tristesse qui flotte, vaporeuse et douce, sur l'âme des purs mélancoliques ; — non celle qui s'amollit, comme chez Rodenbach, de la suavité des souvenirs ; — non plus celle qui se justifie et se raisonne, comme chez les grands pessimistes ; — mais la tristesse sans objet, sans cause, et dès lors sans consolation ; lame implacable et froide enfoncée jusqu'au vif du cœur ; torture aiguë, amère, enfiévrée et desséchante, n'ayant pas même l'orgueil de la force stoïque ou le soulagement des larmes. 525 530

De l'âme où elle a son centre morbide, cette tristesse s'épand sur les êtres et les enveloppe d'un voile de deuil. Sa 535

27. «Le roi du souper», «Violon de villanelle» et «L'idiote aux cloches» sont dans le recueil (*infra*, p. 223, 181, 242-243). Par contre, on n'y trouve pas trace des «Roses d'hiver» et de «Fantaisie blonde», non plus que du poème «Le fou» cité ici.

532 I,II,III torture *aiguë*, amère

vision des choses passe toute par la raie obscure du prisme. Elle promène sur tout ce qui est vie, lumière, éclat, son éteignoir funèbre ; elle ensevelit l'univers dans son propre tombeau.

540 Envers la joie, l'amour, l'action, tout ce qui attire et invite, elle se fait défiante, presque haineuse. Elle flaire un piège dans les fleurs et les astres, et si elle leur prête ses langueurs, c'est sans en recevoir ni en attendre de pitié. Elle souffre également du réel et de l'idéal, de la nature et de l'homme, de l'esprit et de la

545 chair, de la laideur et de la beauté. La mort elle-même, cette grande libératrice, est repoussée comme une marâtre. Ainsi cette souffrance envahit tout, s'assimile tout, s'exacerbe et grandit de toutes les victimes qu'elle s'immole.

Ah ! comme Nelligan l'a vécue, cette douloureuse tristesse,

550 et comme il faut l'en plaindre ! Mais aussi, quand il s'y livre, quelle sincérité poignante elle apporte à son art ! Alors plus de labour visible, plus de ciselures d'emprunt : c'est le frisson, l'effroi primitif d'une âme déchirée et enténébrée. Le cri élégiaque jaillit des profondeurs et vient nous remuer aux fibres.

555 Ces distiques, par exemple, ne sont-ils pas de purs sanglots ?

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de vie où je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais.

560 Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Çà et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur de jours anciens, de mes robes d'enfant,
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olifant.

Et vous tombez toujours, mêlant vos agonies,
565 Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube aux sillons des chemins,
Vous pleuvez de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts vous tombez toutes, toutes²⁸.

28. «Sérénade triste», ici sans son titre, est aussi dans le recueil (*infra*, p. 253).

Le poète revêt de toutes les formes et de toutes les nuances 570
de l'ombre sa mélancolie désespérée. En tout il la retrouve et la
salue comme une connaissance familière. Il n'y a pas de façon
plus navrante de conjuguer le verbe «souffrir».

C'est le regret d'être au monde et d'avoir affronté l'ennui 575
de vivre :

Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais
Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres ?
Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.

Ah ! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes 580
Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
Alors que se penchait sur ma vie, en tremblant,
Ma mère souriante avec l'essaim des anges ?²⁹

C'est le regret de son enfance heureuse. Ah ! comme il la 585
pleure, cette enfance de bon petit garçon, insouciant et pur,
alors que la vie dérobaît ses trahisons prochaines, et que la
Poésie cruelle ne l'avait pas encore aimé !

Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
Avec nos grands albums, hélas ! que l'on n'a plus, 590
Comme on croyait déjà posséder tout le globe !

Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
Image sur image, alors combien joyeux
Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupes. 595

Je fus de ces heureux d'alors. Mais aujourd'hui,
Les pieds sur les chenets, le front terne d'ennui,
Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,

J'aperçois défilér, dans un album de flamme,
Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant 600
Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en sang !³⁰

29. «Devant mon berceau», dont Dantin cite ici les deux derniers quatrains, figure dans le recueil (*infra*, p. 120).

30. «Devant le feu» (*infra*, p. 122).

C'est l'amertume du Présent, ses soucis, ses étranges
angoisses :

605 La Détresse a jeté sur mon cœur ses noirs voiles
Et les croassements de ses corbeaux latents ;
Et je rêve toujours au vaisseau des Vingt ans,
Depuis qu'il a sombré dans la mer des étoiles.

610 Ah ! quand pourrai-je encor comme des crucifix
Étreindre entre mes doigts les chères paix anciennes,
Dont je n'entends jamais les voix musiciennes
Monter dans tout le trouble où je geins, où je vis !³¹

C'est la nostalgie de pays inconnus, où tout serait idée et
lumière, et dont le lointain désespère son désir :

615 Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre.
Ma chère, allons-nous-en, tu souffres et je souffre.

Fuyons vers le castel de nos Idéals blancs,
Oui, fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Aux plages de Thulé, vers l'île des Mensonges,
Sur la nef des vingt ans fuyons comme des songes.

620 Il est un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux ;
Nous dormirons tous deux au frais lit des roseaux.

Nous nous reposerons des intimes désastres
Dans des rythmes de flûte, à la valse des astres.

625 Fuyons vers le château de nos Idéals blancs ;
Oh ! fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Veux-tu mourir, dis-moi ? tu souffres et je souffre,
Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre³².

31. Ces deux quatrains du sonnet « Ténèbres » reviennent, transformés, dans le recueil (*infra*, p. 260).

32. « Tristesse blanche », cité au long sans son titre, revient au complet dans le recueil (*infra*, p. 254).

C'est la sensation vive du néant de tout, et de la fin déplorable de ce qu'on aime :

Voici que vient l'amour de mai : 630
 Vivez-le vite, le cœur gai,
 Larivarite et lalari.
 Ils tombent tôt les jours méchants,
 Vous cesserez aussi vos chants ;
 Dans le cercueil il faudra ça, 635
 Ça,
 Lalari
 Belles de vingt ans au cœur d'or,
 L'amour, sachez-le, tôt s'endort,
 Larivarite et lalari!³³ 640

C'est la mélancolie qui émane des choses, et qui rend leur contact cuisant et douloureux :

Pour ne pas voir choir les roses d'automne
 Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.
 Vers des soirs souffrants mon deuil s'est rué 645
 Parallèlement au mois monotone.
 Le carmin pâli de la fleur détonne
 Dans le bois dolent de roux ponctué.
 Pour ne pas voir choir les roses d'automne
 Cloître ton cœur mort en mon cœur tué. 650
 Là-bas, les cyprès ont l'aspect atone :
 À leur ombre on est vite habitué.
 Sous terre un lit frais s'ouvre situé,
 Nous y dormirons tous deux, ma mignonne,
 Pour ne pas voir choir les roses d'automne³⁴. 655

33. Dernière strophe du poème «Le mai d'amour», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 142-143).

34. Le rondel «Roses d'octobre», cité ici sans son titre, revient au complet dans le recueil (*infra*, p. 255).

640 I lalari! <Fin de la 4^e tranche dans *les Débats*, 7 septembre 1902.> //
 C'est <Commencement de la 5^e tranche dans *les Débats*, 14 septembre 1902.>

C'est la duperie de la joie elle-même, par laquelle l'âme cherche en vain à tromper sa douleur intime :

660 Pendant que tout l'azur s'étoile dans la gloire,
Et qu'un hymne s'entonne au renouveau doré,
Sur le jour expirant je n'ai donc pas pleuré,
Moi qui marche à tâtons dans ma jeunesse noire !

665 Je suis gai ! je suis gai ! Vive le soir de mai !
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre !...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre ?
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé ?

Les cloches ont chanté ; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh ! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!³⁵

670 Ainsi, toute cette poésie n'est qu'un reflet de l'universelle
souffrance, un écho du *Vanitas vanitatum* antique, mais
singulièrement aigri par l'outrance d'une sensibilité toute
moderne. Et comment donc la disais-je étrangère à toute
675 philosophie ? La souffrance n'est-elle pas le grand fait, la grande
loi humaine ? Dans la plainte âpre et désolée qui siffle entre ces
strophes, il y a tout Schopenhauer, tout Job aussi, l'auteur le plus
pessimiste qui soit au monde, et le moins lu, après Baruch.

35. «La romance du vin», dont la préface cite les trois dernières strophes, culmine en relief à la fin du recueil (*infra*, p. 261-262).

IV

Il est banal de rappeler que l'art est avant tout la splendeur
vivante de la forme. Si l'on veut que l'art soit plutôt la splendeur 680
vivante de l'idée, on n'a fait qu'énoncer autrement le même
axiome, car la splendeur vivante de l'idée n'est autre que sa
forme vide et lumineuse. En poésie, comme en peinture, le style
n'est pas seulement tout l'homme, il est presque toute l'œuvre, 685
puisqu'il n'est, après tout, que la pensée incarnée, complète,
dans la seule vie externe qu'elle puisse nous montrer. Je dois
donc, pour compléter cette étude, apprécier Nelligan à ce
point de vue, rechercher sa filiation littéraire, analyser sa langue
poétique dans ses éléments constitutifs : phrase, image, rythme
et prosodie, le juger en un mot comme styliste et comme 690
écrivain.

Ici, je suis à l'aise pour louer notre jeune poète, avec seule-
ment quelques réserves ; — car sa gloire est surtout d'avoir
fondu une pensée parfois hésitante dans un moule précieux et
rare. C'est par là surtout que son œuvre, en tenant compte des 695
circonstances, revêt un caractère prestigieux, qu'on y voit
éclater quelque chose de plus que le talent, que l'aptitude, que
l'habileté acquise : je veux dire le don, ce présent direct et pure-
ment gratuit de la mystérieuse Nature.

Car, je l'ai dit plus haut, Nelligan n'a rien appris, et la gram- 700
maire pas plus que le reste. Cela se voit, il faut l'avouer, en plus
d'une page de ses écritures. La syntaxe n'est pas son fort, et ce
fut un malheur pour lui d'être venu au monde avant la simplifi-
cation de l'orthographe. Mais ce qui étonne, c'est qu'il possède 705
avec cela un vocabulaire d'une éblouissante richesse ; c'est que
sous sa plume abondent les tournures délicates et savantes ; c'est
que cet étranger connaît toutes les finesses d'une langue dont il
ignore le rudiment. De là résulte un curieux mélange de

680-683 I,II forme. En III forme. // [A Si l'on veut <...> lumineuse.]
En 684-686 I,II l'œuvre. // Je III l'œuvre [A , puisqu'il n'est <...> montrer].
// Je 692 I avec les quelques réserves voulues ; — car 694 I,II hésitante et
impersonnelle dans III hésitante [R et impersonnelle] dans

naïvetés grammaticales et de raffinements stylesques³⁶. Les unes
 710 sont de l'écolier paresseux et peu ferré sur les participes ; les
 autres de l'artiste instinctif, que guide une science quasi infuse.

Quant à ses parentés littéraires, elles sont multiples et fort
 diverses. On s'est habitué à voir en lui un *décadent*, un tenant de
 l'école dont Rimbaud, Mallarmé, Verlaine furent les coryphées,
 715 et qui, de Rodenbach à Vielé-Griffin, a compté depuis d'illustres
 représentants. L'on ne peut nier, en effet, qu'il ait subi l'in-
 fluence de ces hardis créateurs de formules nouvelles. Il se peut
 même que le symbolisme pur ait inspiré telle ou telle pièce
 comme *La Belle morte*, d'une prosodie irrégulière et d'une
 720 étrangeté voulue :

Ah ! la belle morte ! elle repose.
 En Éden blanc un ange la pose.

Elle sommeille emmi les pervenches
 Comme en une chapelle aux dimanches.

725 Ses cheveux sont couleur de la cendre ;
 Son cercueil on vient de le descendre.

Et ses beaux yeux verts que la mort fausse
 Feront un clair de lune en sa fosse³⁷.

C'est encore un ressouvenir de Verlaine, et même du point
 730 extrême par où le *verlainisme* touche à la fumisterie, que cette fin
 du sonnet intitulé : *Les Corbeaux*.

Or, cette proie échue à ces démons des nuits,
 N'était autre que ma vie en loque, aux ennuis
 Vastes qui vont tournant sur elle ainsi toujours,

36. « Stylesque » paraît bien être un néologisme de marque dantiniennne.

37. « La belle morte » connaît quelque modification de la part de Dantin, dans le recueil de 1903-1904, mais le poème sera expressément corrigé en 1909 (*infra*, p. 144).

715 I,II,III à Vielé-Griffin, a 719 I comme *La Belle Morte*, d'une II,III
 comme *La belle Morte*, d'une

Déchirant à larges coups de bec, sans quartier, 735
 Mon âme, une charogne éparse au champ des jours,
 Que ces vieux corbeaux dévoreront en entier³⁸.

Mais il y a pourtant entre le style de Nelligan et les procédés de «l'art futur» des divergences essentielles. Dans un livre très convaincu et très ferme qu'il vient d'écrire à la défense de la 740
Poésie Nouvelle, M^r Beaunier³⁹ réduit à deux les oppositions radicales entre l'école symboliste et l'école parnassienne, sa rivale la plus en vue. Celle-ci, dit-il, s'attache à la *notation directe* des choses, par le trait net, exact et précis; celle-là exprime les choses par leurs reflets, leurs signes, leurs équivalents et leurs 745
 symboles. — L'une pousse jusqu'au scrupule la perfection de la rime et de la prosodie; elle affectionne les formes fixes, qui asservissent le poète aux lois de rythmes compliqués et difficiles. — L'autre a pour formule le *vers libre*, dégagé de toutes les règles traditionnelles, remplaçant la rime par l'assonance et 750
 gardant dans le choix et la combinaison des rythmes l'indépendance la plus entière.

Or il est aisé de voir que Nelligan, souvent symboliste par sa conception des entités poétiques, est presque toujours parnassien par leur expression. Il a le goût très vif de cette musique 755
 savante à laquelle les «jeunes» voudraient substituer la simple voix des brises et des flots. Il n'a jamais suivi le précepte capital de l'*Art poétique* de Verlaine :

Mais avant tout préfère l'impair
 Plus vague et plus soluble dans l'air, 760
 Sans rien en lui qui pèse ou qui pose⁴⁰.

38. Dantin, moins fêru de *verlainisme* que Nelligan, cite ici, dans cette veine qu'il réproouve, les tercets du sonnet «Les corbeaux», qui se retrouve dans le recueil (*infra*, p. 188).

39. André Beaunier (1869-1925) publia *la Poésie nouvelle* en 1902 (Paris, Société du Mercure de France, 403 p.), l'année même de la parution de l'étude dans *les Débats*.

40. Au moment de l'article des *Débats*, l'*Art poétique* de Verlaine est connu comme manifeste du symbolisme depuis nombre d'années. Il fut officiellement recueilli dans *Jadis et naguère* en 1885. Dantin cite ici la première strophe, de mémoire. Le texte exact devrait être: «De la musique avant toute chose, / Et pour cela préfère l'Impair, / Plus vague et plus soluble dans l'air, / Sans rien en lui qui pèse ou qui pose. »

Il rime le vieil alexandrin, avec les seules licences autorisées par la coutume, et il le rime richement, royalement même, à la façon de Banville, de Gautier, et de Heredia. Le sonnet et le
 765 rondel, ces formes classiques par excellence, ont toutes ses prédilections.

Ainsi, de ses attaches symbolistes et de son culte parnassien, naît une originalité composite, assez bien balancée toutefois, et qui embrasse et élargit l'un et l'autre genre. *Jardin d'antan* est, ce
 770 me semble, un exemple typique de cet alliage :

Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir,
 Comme après de longs ans d'absence,
 Que de s'en revenir
 Par le chemin du souvenir
 775 Fleuri de lys d'innocence,
 Au jardin de l'Enfance.

Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet
 D'où s'enfuirent les gâités franches,
 Notre jardin muet,
 780 Et la danse du menuet
 Qu'autrefois menaient sous branches
 Nos sœurs en robes blanches.

Aux soirs d'avrils anciens, jetant des cris joyeux,
 Entremêlés de ritournelles,
 785 Avec des lieds joyeux,
 Elles passaient, la gloire aux yeux,
 Sous le frisson des tonnelles
 Comme en les villanelles.

Cependant que venaient, du fond de la villa,
 Des accords de guitare ancienne,
 De la vieille villa,
 790 Et qui faisait deviner là,
 Près d'une obscure persienne,
 Quelque musicienne.

763 I par Hugo, et II par Hugo, (1) <Note au bas de la page: (1) Il faut excepter pourtant la loi de l'alternance des rimes, dont il s'affranchit volontiers, et non sans trouver dans cette audace des effets harmoniques étonnants.> et III par [R. Hugo, (1) <et la note au bas de la page: (1) Il faut <...> étonnants.> A la coutume] et 764 I,II,III de Hérédia. Le

Mais rien n'est plus amer que de penser aussi 795
 À tant de choses ruinées !
 Ah ! de penser aussi,
 Lorsque nous revenons ainsi
 Par des sentes de fleurs fanées
 À nos jeunes années..., etc. ⁴¹ 800

Quelquefois, sans doute les deux personnages ne se fondent pas assez bien. Le parnassien domine au recto, et le décadent au verso de la même page. Ainsi il y a de la distance entre la fluidité vague des vers qui précèdent, et la touche précise et fortement accentuée de ceux-ci : 805

Je remarquais toujours ce grand Jésus de plâtre
 Dressé comme un pardon au seuil du vieux couvent,
 Échafaud solennel à geste noir, devant
 Lequel je me courbais, saintement idolâtre.

Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri folâtre, 810
 Par les prés assombris, le regard bleu rêvant,
 Récitant *Éloa*, les cheveux dans le vent,
 Comme il sied à l'éphèbe esthétique et bellâtre ;
 J'aperçus, adjoignant des débris de parois,

Un gigantesque amas de lourde vieille croix 815
 Et de plâtre écroulé parmi les primevères.
 Et je restai là, morne, avec des yeux pensifs,
 Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
 Renfoncer les clous noirs des intimes Calvaires⁴².

Sans doute, avec le temps, Nelligan eût conquis pour son style une unité plus forte, et, de ses diverses tendances, plus fermement équilibrées, se fût fait un moule vraiment personnel et définitif. 820

41. Citation de cinq des six strophes de «Jardin d'antan», qui se retrouve en bonne place dans le recueil (*infra*, p. 127-128).

42. Donné ici sans son titre, «Christ en croix» figure dans la dernière partie du recueil (*infra*, p. 252).

812 I,II,III Récitant *Éloa* <en romain>, les 823 I,II,III définitif. // Quoiqu'il en

825 Quoi qu'il en soit, il était et fût resté un grand musicien de
 syllabes. On le prend souvent en défaut d'inspiration et même
 de sens, jamais en défaut d'harmonie. Il connaît la valeur exacte
 des sons et leurs plus subtiles nuances. Il tire un parti habile et
 sûr de tous les artifices de la cadence poétique. J'aime à le citer à
 ce point de vue, car c'est un maître. Abstraction faite de l'évoca-
 830 tion intime, quoi de plus neuf comme agencement musical que
 ces deux strophes :

Ah ! comme la neige a neigé !
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah ! comme la neige a neigé !
 835 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 À la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés.
 Mon âme est noire : où vis-je ? où vais-je ?
 Tous ses espoirs gisent gelés.
 840 Je suis la nouvelle Norvège
 D'où les blonds ciels s'en sont allés⁴³.

Je trouve encore un charme troublant et bizarre, pour l'âme
 autant que pour l'oreille, dans la fantaisie intitulée *Five o'clock* :

Comme Liszt se dit triste au piano voisin !
 845

43. L'édition de 1903-1904 de la préface commet une faute très grave en inversant, à la deuxième strophe, «où vis-je?» et «où vais-je?», détruisant même, du coup, tout l'effet musical que Dantin voulait souligner, entre autres, de la rime. On pourrait croire que la présente page a pu être composée par un autre typographe et que Dantin l'a simplement imprimée sans la réviser. Dans *les Débats*, la citation était correcte et rajoutait même la troisième strophe, que Dantin retranscrit de la préface. Le recueil donne l'intégralité du poème, avec son titre : «Soir d'hiver» (*infra*, p. 154).

838 II où *vais-je?* où *vis-je?* / Tous III où [R *vais-je?* où *vis-je?* A *vis-je?* où *vais-je?*] // Tous 841 I allés. // Et voici la troisième, où la musique a finalement absorbé l'image, la pensée, le bon sens, tout, mais dont l'absurdité même fait ressortir la grâce harmonique triomphante : // Pleurez, oiseaux de février, / Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses, / Mes amours de genévrier. <Fin de la 5^e tranche dans *les Débats*, 14 septembre 1902.> // Je <Commencement de la 6^e tranche dans *les Débats*, 21 septembre 1902.> 844 I,II,III Comme *Litz* se

Le givre a ciselé de fins vases fantasques,
 Bijoux d'orfèvrerie, orgueils de Cellini,
 Aux vitres du boudoir, dont l'embrouillamini
 Désespère nos yeux de ses folles bourrasques.

Comme Haydn est triste au piano voisin ! 850

Ne sors pas ! Voudrais-tu défier les bourrasques,
 Battre les trottoirs froids par l'embrouillamini
 D'hiver. Reste. J'aurai tes ors de Cellini,
 Tes chers doigts constellés de deux bagues fantasques. 855

Comme Mozart est triste au piano voisin !

Le Five O'clock expire en mol ut crescendo,
 — Ah ! qu'as-tu ? tes chers cils s'amalgament de perles.
 — C'est que je vois mourir le jeune espoir des merles 860
 Sur l'immobilité glaciale des jets d'eau.

..... sol, la, si do.

— Gretchen, verse le thé aux tasses de Yeddo⁴⁴.

Et ce novice, qui fait sonner de façon si experte le cliquetis
 des mots, excelle aussi, mérite beaucoup plus rare, à allumer au 865
 choc des pensées l'image étincelante et neuve. Comme les
 grands poètes de tous les temps, il voit les choses les plus vieilles
 sous des angles inaperçus : il y saisit des rapports très lointains,
 très indirects, qui frappent pourtant par leur simplicité et leur
 justesse. Il renouvelle l'arsenal usé de la métaphore, et du lieu 870
 commun lui-même sait faire une conception personnelle et une
 création. Ennemi-né de la banalité dans l'art, il cherche toujours
 le mot typique, le trait expressif, la comparaison imprévue, la
 sensation raffinée, le coup de pinceau qui fait éclair, la touche
 subtile qui remuera dans l'âme quelque corde non encore 875
 atteinte. Et ce louable effort réussit souvent : la fuite du
 « convenu » ne le fait pas verser dans l'inintelligible, ressource

44. « Five o'clock » (*infra*, p. 155).

des talents inférieurs ; et le poète, en frais d'images, a des ingéniosités de bon aloi et des trouvailles de génie.

880 Il a, quand il le veut, l'image épique et romanesque de Hugo :

Et depuis, je me sens muré contre le monde,
Tel un prince du Nord que son Kremlin défend⁴⁵.

885 Et je revis encore avec ce qui fut là
Quand les soirs nous jetaient de l'or par les persiennes⁴⁶.

Et parfois, tout ravis, dans nos palais de foin,
Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles⁴⁷.

Il a l'image éclatante et précise des fins ciseleurs du Parnasse :

890 Je rêve de marcher comme un conquistador,
Haussant mon labarum triomphal de victoire,
Vers des assauts de ville aux tours de bronze et d'or⁴⁸.

Ils défilent, au chant étoffé des sandales,
Le chef bas, égrenant de massifs chapelets⁴⁹.

895 Maître, quand j'entendis, de par tes doigts magiques,
Vibrer ce grand nocturne, à des bruits d'or pareil⁵⁰.

45. Début du deuxième quatrain du poème «Le regret des joujoux», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 121).

46. Troisième et quatrième vers du sonnet «Ruines», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 130).

47. Fin du sonnet «Rêve de Watteau», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 173).

48. Premier, deuxième et quatrième vers du sonnet «Châteaux en Espagne», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 148).

49. Début du sonnet «Le cloître noir», dont d'autres vers étaient cités plus haut (*supra*, p. 76) et qui figure en son intégralité dans le recueil (*infra*, p. 204-205).

50. Début du sonnet «Pour Ignace Paderewski», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 156).

Plus souvent, c'est l'image plus indécise, mais aussi plus évocatrice, dont Rodenbach surtout a joué avec une virtuosité si rare ; l'image symbolique, dont la sensation se prolonge, dont le sens se creuse et s'étend dans les lointains de l'âme, y éveillant par sa note profonde toute une gamme d'harmoniques aiguës : 900

Le soir sème l'Amour, et les Rogations
S'agenouillent avec le Songe⁵¹.

Ma voix t'appelle, ô sœur ! mais ta voix d'or m'élude,
Lucile est morte hier, et je sanglote, étant 905
Comme une cloche vaine en une solitude⁵².

Comme il est douloureux de voir un corbillard
Traîné par des chevaux funèbres, en automne,
S'en aller cahotant au chemin monotone,
Là-bas, vers quelque gris cimetière perdu 910
Qui lui-même comme un grand mort gît étendu...⁵³

Alors que dans ta lande intime tu rappelles,
Mon cœur, ces angélus d'antan, fanés, sans voix,
Tous ces oiseaux de bronze envolés des chapelles!⁵⁴

51. Deux vers dont on ne sait de quel poème ils sont tirés et qu'on ne retrouve pas dans le recueil.

52. Second tercet du sonnet «La sorella dell'amore», qui n'a pas été retenu dans le recueil. Est-ce Dantin lui-même qui l'en a écarté, ou bien ceux qui ont pris sa relève au moment de l'achèvement du livre chez Beauchemin ? Le poème a survécu sur une copie faite à la main par Éva Nelligan, sœur puînée d'Émile, après la mort de la cadette de la famille, Gertrude, dont le nom, en l'occurrence, a été substitué à celui de «Lucile», au pénultième vers. Cette transcription, faite après le 5 mai 1925, est une pièce de la collection Nelligan-Corbeil (NC, gr. VI, fol. 56; Wyczynski, p. 149).

53. Cinq vers du seul poème en rimes plates suivies que l'on connaisse de Nelligan. Il figure dans le recueil, avec son titre, «Le corbillard» (*infra*, p. 189).

54. Second tercet du sonnet «Les angéliques», qui se retrouve, avec son titre, dans le recueil (*infra*, p. 131).

915 Octobre étend son soir de blanc repos
 Comme une ombre de mère morte⁵⁵.

Ou bien, originale encore, l'image relève de l'observation pure et simple, de la réalité perçue par un œil d'artiste singulièrement attentif et pénétrant.

920 L'hiver de son pinceau givré barbouille aux vitres
 Des pastels de jardin de roses en glaçons⁵⁶.

Seuls, des camélias, dans un glauque bocal,
 Ferment languissamment leurs prunelles câlines⁵⁷.

925 De grands chevaux de pourpre erraient, sanguinolents,
 Par les célestes turfs, et je tenais, tremblants,
 Tes doigts entre mes mains comme un nid d'oiseaux blancs⁵⁸.

930 Aviez-vous songé que les vieux toits, par un soir d'hiver, res-
 semblent à une armée de vétérans, au casque à poil blanchi par
 la neige, et portant droit leurs cheminées en guise de
 mousquets? Nelligan a fait, lui, cette étonnante constatation :

Casqués de leurs shakos de riz,
 Vieux de la vieille au mousquet noir,
 Les hauts toits, dans l'hivernal soir,
 Montent la consigne à Paris⁵⁹.

55. Début d'un poème de huit distiques hétérosyllabiques (10/8), qui sera écarté du recueil. On le connaît par un manuscrit de la collection Nelligan-Corbeil (NC, gr. II, fol. 5; Wyczynski, p. 47). Dantin, qui trouvait un charme bien précis aux vers qu'il cite dans la préface, ne l'a pas retenu, mais il s'est du moins inspiré de son titre, «Virgilienne», pour forger l'intitulé de la cinquième section de son recueil.

56. Début du poème «Caprice blanc», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 139).

57. Deuxième distique du poème qui s'intitule «Les camélias» dans le recueil (*infra*, p. 227-228).

58. Le deuxième des six tercets du poème «Jardin sentimental», qui figure en partie sur la dernière page imprimée par Dantin en 1903 (*infra*, p. 177-178).

59. Premier quatrain du sonnet «Lied fantasque», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 158).

Parfois l'analogie, à force d'être inédite, est bien un peu 935
tirée, et la diction prétentieuse. Voici, par exemple, une manière
unique de mendier les faveurs d'une belle maîtresse :

Veux-tu m'astraliser la nuit?⁶⁰

Voici une façon non moins rare de prier une jeune fille de 940
ne pas regarder par la fenêtre :

Loin des vitres ! clairs yeux dont je bois les liqueurs,
Et ne vous souillez pas à contempler les plèbes!⁶¹

Voici une peinture ultra-pittoresque de trois perroquets
empaillés sur une console :

Tel un trio spectral de pailles immobiles, 945
Sur la corniche où vibre un effroi de sébiles,
Se juxtaposera leur vieille intimité⁶².

Et c'est une allusion symbolique, oh ! combien ! que cette
morale à propos d'un soulier, dernier souvenir d'une morte :

*Mon âme est un soulier percé!*⁶³ 950

Encore y a-t-il là quelque chose de trouvé, et que tout le
monde n'eût pas trouvé. Je voudrais que Nelligan n'eût jamais

60. Vers isolé dont on ne connaît pas la provenance et qu'on ne retrouve pas dans le recueil.

61. Début du sonnet «Hiver sentimental», qui figure dans le recueil (*infra*, p. 163).

62. Tercet qu'on ne retrouve pas dans le recueil et qui pouvait conclure un sonnet, depuis lors, perdu. Dans le plan intitulé «Motifs du Récital des Anges», section «Les pieds sur les chenets» (NC, gr. IV, fol. 40; Wyczynski, p. 117), se trouve un titre insolite, peut-être approprié pour coiffer ces vers : «Sonnet de Gretchen sur trois perroquets morts...»

63. Dernier vers du poème «Le soulier de la morte», qu'on retrouve dans le recueil (*infra*, p. 230-231). On ne sait pourquoi le vers a été mis en italique dans les *Débats* et la préface.

fait pis, qu'il n'eût jamais traîné par les cheveux l'image embar-
 rassée et pénible, l'image ronflante et déclamatoire. Cela lui
 955 arrive pourtant, dans ses mauvais jours. Ne baptise-t-il pas notre
 ami Gill :

Jumeau de l'idéal, ô brun enfant d'Apelle!⁶⁴

Et ne poursuit-il pas, trois vers durant, cette insipide
 métaphore :

960 Je plaque lentement les doigts de mes névroses,
 Chargés des anneaux noirs de mes dégoûts mondains
 Sur le sombre clavier de la vie et des choses⁶⁵.

Mais il n'est bon cheval qui ne bronche, ni poète qui ne
 sommeille. Ces faiblesses sont l'exception; en général l'image
 965 jaillit alerte et bien frappée, forte et juste; et, mieux que tout le
 reste, cette faculté d'imaginer en neuf consacre le talent
 poétique de Nelligan, le place peut-être hors de pair dans notre
 pléiade naissante.

64. Vers isolé d'un poème perdu. D'après ce qu'en dit Dantin, il n'est pas impossible qu'il se soit agi d'une pièce d'amusement entre amis.

65. Tercet qui n'est pas dans le recueil et pour lequel on ne connaît aucun contexte. Dantin semble ne pas beaucoup apprécier la métaphore qui le fonde. Or Marie Le Franc, qui louait par ailleurs la préface, écrira à Dantin : « Il y a une image, tout de même, que vous trouvez insipide, et qui me plaît : "les anneaux noirs de mes dégoûts" » (M. Le Franc à L. Dantin, 1^{er} juin 1922, BNQ, GN).

957 I d'Apelle, // Et 963 I ni bon poète qui ne *dérisonne*. Ces II ni bon
 poète qui ne *divague*. Ces III ni [R bon] poète qui ne [R *divague* A *sommeille*].
 Ces

V

J'ai vu un soir Nelligan en pleine gloire. C'était au Château Ramezay, à l'une des dernières séances publiques de l'École littéraire. Je ne froisserai, j'espère, aucun rival en disant que le jeune éphèbe eut les honneurs de cette soirée. Quand, l'œil flambant, le geste élargi par l'effort intime, il clama d'une voix passionnée sa *Romance du vin*, une émotion vraie étreignit la salle, et les applaudissements prirent la fureur d'une ovation. Hélas ! six mois après, le triomphateur subissait la suprême défaite, et l'École littéraire elle-même s'en allait, désorganisée et expirante. 970 975

Je ne songe jamais au héros tombé sans regretter la décadence de ce cénacle d'esprits choisis, tous rayonnant d'une belle jeunesse et d'un ardent amour de l'art, qui montra un instant tant de vitalité et fit concevoir de si hauts espoirs. Nous y voyions le signal attendu de notre réveil artistique, l'aube d'une renaissance littéraire dans notre pays, l'effort décisif pour soulever l'étendard sacré au-dessus de nos prosaïsmes vulgaires, peut-être l'avenir du parler de France sur les lèvres de nos enfants. En fait, les succès, l'influence grandissante de l'œuvre, justifiaient nos prévisions. Elle avait connu la petitesse et l'obscurité des débuts. Quatre ou cinq camarades, frais émoulus de rhétorique, en avaient jeté les bases en comité intime. Louvigny de Montigny, ce gai dilettante qui a toujours eu le tempérament d'un Mécène avec la bourse d'un Diogène, les réunissait chez lui et était par son entrain l'âme de leurs ébats. On voyait là, s'il m'en souvient, Joseph Melançon, le rêveur paisible et le rimeur délicat qui a troqué depuis le carquois d'Apollon pour les canons de la Sainte Église ; Gustave Comte, qui, dans le travail, inscrit au règlement, de l'épluchement des confrères, se formait aux finesses et aux malices de la critique d'art ; Jean Charbonneau, qui avait déjà à son actif quatre ou cinq drames en vers ; Germain Beaulieu, tourné maintenant à l'économie politique et à la philanthropie ; Paul de Martigny, un être étincelant d'esprit, devenu l'un des fondateurs des premiers *Débats* ; Albert Laberge, 980 985 990 995 1000

970 I,II,III Château Ramezay, à 978 I,II,III l'École Littéraire elle-même
1002 I,II,III la philanthropie ; Paul

1005 âme pétrie de mysticisme, condamné, hélas ! à chanter dans *la Presse* les idylles de la boxe et les épopées du football ; E.-Z. Massicotte, resté, lui, fidèle aux muses d'antan ; Henry Desjardins, qui depuis... mais les notaires m'en garderaient rancune.

1010 Plus tard, le cercle s'élargissant, le salon des de Montigny fut trop étroit. Alors, le vieux recorder, qui eut toujours pour l'art de paternelles faiblesses, prêtait à nos jeunes « escholiers » la clef du vénérable tribunal où il jugeait chaque matin les escarpes et les soulots. Le soir venu, les drames de la vie réelle faisaient place aux pacifiques assises de l'Idée ; les rimes voletaient dans la
1015 salle où avaient retenti les objurgations et les amendes ; et, sur le siège du magistrat, la Poésie trônait, en gilet et en toque, dans la personne de Charles Gill.

Car des recrues nouvelles avaient grossi la sainte phalange, et à leur tête Gill, le peintre-poète, que son talent si délicat et si
1020 ferme avait porté au rang d'honneur. Il présidait d'ailleurs, comme lui-même l'a écrit, « une école sans maître, où nul n'avait le droit d'élever la voix plus haut que son voisin », et d'où la jalousie et l'adulation étaient également exclues.

C'étaient encore Albert Ferland, un lamartiniste ému et tendre ; — Arthur de Bussière, rimeur habile épris d'exotisme et de coloris ; — Albert Lozeau, dont l'âme gardait, dans un corps
1025 anémié, un souffle si jeune et si vivace ; — Pierre Bédard, moins poète que prosateur, mais sachant loger dans sa prose une poésie discrète ; — Dumont, que des goûts sérieux poussaient vers la philosophie et l'histoire ; — Demers, un dramaturge en
1030 herbe, qui osait, après Racine, dialoguer les fureurs de Néron ; — Antonio Pelletier, d'autres peut-être, — tous avec leurs préférences littéraires, leur genre et leur style distincts, mais

1008 I rancune. Si j'en oublie, qu'ils me le pardonnent, ils étaient tous dignes de mémoire. // Plus 1017 I Gill. <Fin de la 6^e tranche dans *les Débats*, 21 septembre 1902.> // Car <Commencement de la 7^e tranche dans *les Débats*, 28 septembre 1902.> 1027 I Bédard, plutôt prosateur que poète, mais 1032 I Pelletier, H. de Trémaudan, d'autres

unis dans la poursuite désintéressée et sincère de la Beauté parlant français.

1035

Plus tard encore, l'École crut augmenter son influence en s'adjoignant d'autres écrivains plus mûris et plus connus ⁶⁶.

66. À la reprise de ses relations avec Germain Beaulieu, en 1909, au moment d'annoter son exemplaire d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, Dantin s'était aperçu qu'il n'avait pas été adéquat dans les propos qu'il avait tenus sur l'École littéraire de Montréal, au stade de l'article dans *les Débats* et de la préface. C'est un peu la raison pourquoi il a, au moins, supprimé la fin de son exposé, à défaut de faire mieux. Ce n'est qu'une vingtaine d'années plus tard qu'il voulut se reprendre, après avoir alors étudié les comptes rendus des séances de l'École (voir son article «Les débuts de l'École littéraire de Montréal», dans *le Canada*, 16 et 17 octobre 1928; repris dans *Gloses critiques* [1^{re} série], p. 179-199).

1037 I,II connus. // *Elle offrit sa présidence d'honneur à Louis Fréchette, et de fins stylistes comme Gonzalve Desaulniers vinrent s'asseoir à côté de leurs jeunes émules, qu'ils dépassaient de toute leur expérience et de tout l'acquis de leurs œuvres. Les portes du Monument National, puis celle du Château Ramesay s'ouvrirent alors à des séances publiques, qui marquèrent un glorieux apogée. Cette évolution était honorable certes; elle offrait pourtant ses périls. On le vit bien quand un avocat, qui ne touchait, lui, que de très loin à la littérature, obtint la direction de l'École. Il fut, bien inconsciemment sans doute, son mauvais génie. Je n'ai pas à faire l'histoire d'une déchéance qui dure encore: il me suffit de la déplorer, en souhaitant que l'œuvre galvanise à nouveau ce qui lui reste de vie latente, et revienne à l'entrain et aux belles audaces de ses origines. L'âme de Nelligan s'en réjouira dans les limbes obscurs où doivent vivre les âmes qui n'ont laissé ici-bas que leurs corps.* III connus. [R. Elle offrit <...> corps.]

VI

Je termine cette étude en la résumant. Émile Nelligan fut un
 1040 poète prodigieusement doué, à qui il n'a manqué que le temps
 et le travail pour devenir un grand poète. Tel qu'il est, il aura
 merveilleusement reflété tout un coin du ciel de la poésie, et
 conquis une place bien à lui dans notre anthologie canadienne.
 Il s'est dépeint lui-même tout entier, avec ses dons superbes,
 1045 avec ses impuissances fatales, avec la catastrophe enfin qui l'a
 brisé en plein essor, dans ces vers qui pourraient être son
 épitaphe :

Je sens voler en moi les oiseaux du génie,
 Mais j'ai tendu si mal mon piège qu'ils ont pris
 1050 Dans l'azur cérébral leurs vols blancs, bruns et gris,
 Et que mon cœur brisé râle son agonie⁶⁷.

Nous qui survivons à son infortune, ne pourrions-nous
 recueillir quelques-uns de ces pauvres oiseaux perdus ? L'œuvre
 de Nelligan est inédite, ou dispersée dans les pages de journaux
 1055 lointains ; il serait digne d'un ami des lettres de la sauver de
 l'oubli définitif. Un choix intelligent de ces poésies formerait un
 livre assez court, mais d'une valeur et d'un intérêt puissants. Les
 muses nationales béniront l'homme de cœur et de goût qui fera
 ce livre⁶⁸.

1060 LOUIS DANTIN
 Montréal, août 1902.

67. Ce quatrain est le seul vestige d'un poème qui ne s'est pas retrouvé dans le recueil.

68. Dans son exemplaire annoté d'*Émile Nelligan et son Œuvre*, en 1909, Dantin ajoute la note suivante : « Les œuvres de Nelligan ont, depuis, paru en un volume, dont on souhaiterait pourtant la réédition. »

1042 I,II,III merveilleusement reflété tout 1060 I Louis Dantin <Fin de la 7^e et dernière tranche dans *les Débats*, 28 septembre 1902.>

POST-SCRIPTUM

Les circonstances et le vœu des amis de Nelligan veulent que j'essaie d'être cet homme.

On l'a reconnu volontiers, les lignes qui précèdent reflètent exactement le caractère et l'œuvre de notre jeune poète. Je n'y ajouterai que quelques mots. 1065

D'abord, je tiens à dire que l'édition présente n'est qu'un extrait des volumineux cahiers laissés par Émile Nelligan. Elle n'est pas « toute la lyre », et laisse ample matière à glaner aux chercheurs de miettes posthumes. Mais je crois y avoir réuni tout ce qui vraiment mérite de vivre, tout ce qui peut servir la gloire de nos lettres et celle de notre malheureux ami. 1070

Je le déclare ici, pour justifier cette sélection, l'inspiration d'Émile Nelligan était fort inégale, et son sens critique assez peu mûri. On trouve pêle-mêle, dans ses cahiers, des pièces de valeur fort diverse, de simples ébauches à côté de morceaux finis, des strophes alertes et françaises à côté d'autres où l'incorrection le dispute à l'obscurité. Fallait-il, dans ce volume, vider au hasard toute la corbeille ? C'eût été, à coup sûr, rendre à l'auteur comme aux lecteurs un piètre service. 1075 1080

Je sais bien que tout choix est périlleux, qu'on risque d'y glisser des idées, des goûts personnels, qui masquent et empêchent d'éclater la pleine personnalité d'une œuvre. Mais, sachant ce péril, j'ai tâché de mettre en ce choix le plus du poète et le moins de l'éditeur que j'ai pu. Je n'ai élagué aucune pièce portant l'empreinte du talent, même sous ses formes les plus scabreuses : je n'ai rogné que sur le banal, l'imprécis, le faux, le médiocre : et d'aucuns jugeront même que je n'ai pas toujours eu la sévérité qui eût été justice. 1085 1090

Sans doute, dans ce qui reste on trouverait encore des perles. Tel sonnet que j'ai négligé s'ouvre sur un délicieux quatrain, et de tel autre on redirait :

La chute en est jolie, etc.⁶⁹

1095 Mais l'ensemble m'a paru inférieur, et, pas plus qu'un
potage, un sonnet manqué ne se rachète par des circonstances
atténuantes.

Si quelqu'un, malgré tout, regrettait les «œuvres
complètes», je lui demanderais ce que les vers suivants, par
1100 exemple, peuvent bien ajouter à une réputation d'artiste :

Refoulons la sente
Presque renaissante
À notre ombre passante.

1105 Confabulons là
Avec tout cela
Qui fut de la villa.

Parmi les voix tues
Des vieilles statues
Çà et là abattues.

1110 Dans le parc défunt
Où rôde un parfum
De soir blanc en soir brun, etc.⁷⁰

Il est évident qu'en donnant l'oubli à de telles strophes, on
leur octroie ce qu'elles méritent. Ces remarques justifient, ce me
1115 semble, la composition de ce volume, et elles expliquent aussi
certaines critiques de ma préface, qui, à en juger par les seuls
vers publiés ici, pourraient paraître peu méritées.

Je dois, pour finir, des excuses à une institution que j'ai
cru morte, et qui vit. L'École littéraire s'est émue du permis

69. Philinte (à propos du sonnet d'Oronte) : «La chute en est jolie, amoureuse, admirable» (*le Misanthrope*, acte I, scène 2, v. 333).

70. Ces tercets ne se trouvent pas dans le recueil, et on ne sait de quel poème ils sont tirés.

d'enterrer que je lui décernais prématurément. Elle a protesté, 1120
comme c'était son droit. «Je proteste, donc je suis.» J'ai la joie
de reconnaître que cette œuvre, chère à Nelligan, lui a survécu,
et qu'elle poursuit, avec la même sincérité que jadis, son travail
de culture et d'affinement intellectuel parmi notre jeunesse. Les
regrets que j'exprimais à son sujet n'ont donc qu'à se changer 1125
en félicitations, et si j'ai laissé subsister plus haut mes apprécia-
tions premières, c'est pour me donner le franc plaisir de les
rétracter ici.

L. D.

Page laissée blanche

L'ÂME DU POÈTE¹

1. «Vous désirez savoir si les sous-titres du volume sont de Nelligan ou de moi: ils sont tous de Nelligan, à l'exception du premier: *l'Âme du Poète*, où j'ai réuni quelques morceaux jetant un jour plus intime sur sa personnalité» (L. Dantin à O. Asselin, 13 mai 1920, *ECF*, p. 123). Cette section comprend trois pièces.

Ci-contre : Ce bandeau décoratif, comme tous ceux qu'utilise Dantin, est pris dans le matériel de clichage du *Petit Messager du Très Saint Sacrement*. On trouve celui-ci, par exemple, dans le numéro de septembre 1900 (p. 265) de la revue.



CLAIR DE LUNE INTELLECTUEL

*Ma pensée est couleur de lumières lointaines
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.
Elle a l'éclat parfois des subtiles verdeurs
D'un golfe où le soleil abaisse ses antennes.*

5

*En un jardin sonore, au soupir des fontaines,
Elle a vécu dans les soirs doux, dans les odeurs;
Ma pensée est couleur de lumières lointaines,
Du fond de quelque crypte aux vagues profondeurs.*

*Elle court à jamais les blanches prétentaines,
Au pays angélique où montent ses ardeurs,
Et, loin de la matière et des brutes laideurs,
Elle rêve l'essor aux célestes Athènes.*

10

Ma pensée est couleur de lunes d'or lointaines¹.

1. De la façon dont il cite intégralement ce rondel dans *les Débats* et dans la préface, Dantin souligne le caractère léger, soluble, de l'esprit de Nelligan. Mais ensuite, en plaçant le poème, avec son titre suggestif, en position initiale du recueil, dans une section qu'il forme lui-même pour éclairer la personnalité du poète, Dantin lui confère et lui reconnaît une valeur, une portée en quelque sorte génératrice, dans l'exemplaire mise en œuvre des correspondances baudelairiennes.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 24 juin 1900, p. 2 <en italique>; II: *les Débats*, 31 août 1902, p. 2; III: *ENSOp*, 1904, p.x-xi; IV: *ENSO*, 1904, p.[3] <en italique> (TB).

3 I,II,III profondeurs; / Elle 11 I,II,III ardeurs; / Et 13 IV Athènes,
<corrigé d'après I,II,III> // Ma

MON ÂME

Mon âme a la candeur d'une chose étoilée,
 D'une neige de février...
 Ah! retournons au seuil de l'Enfance en allée,
 5 Viens-t'en prier...

Ma chère, joins tes doigts et pleure et rêve et prie,
 Comme tu faisais autrefois
 Lorsqu'en ma chambre, aux soirs, vers la Vierge fleurie
 Montait ta voix.

10 Ah! la fatalité d'être une âme candide
 En ce monde menteur, flétri, blasé, pervers,
 D'avoir une âme ainsi qu'une neige aux hivers
 Que jamais ne souilla la volupté sordide!

15 D'avoir l'âme pareille à de la mousseline
 Que manie une sœur novice de couvent,
 Ou comme un luth empli des musiques du vent
 Qui chante et qui frémit le soir sur la colline!

20 D'avoir une âme douce et mystiquement tendre,
 Et cependant, toujours, de tous les maux souffrir,
 Dans le regret de vivre et l'effroi de mourir,
 Et d'espérer, de croire... et de toujours attendre!

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 279-280; II: *ENSO*, 1904, p. 4-5 (TB).

4 I l'Enfance *en-allée*, / Viens-t'en 5 I,II Viens-t-en <corrigé d'après l'usage> 20 I et dans l'effroi

LE VAISSEAU D'OR

Ce fut un grand Vaisseau taillé dans l'or massif:
 Ses mâts touchaient l'azur, sur des mers inconnues;
 La Cyprine d'amour, cheveux épars, chairs nues,
 S'étalait à sa proue, au soleil excessif.

5

Mais il vint une nuit frapper le grand écueil
 Dans l'Océan trompeur où chantait la Sirène,
 Et le naufrage horrible inclina sa carène
 Aux profondeurs du Gouffre, immuable cercueil.

Ce fut un Vaisseau d'or, dont les flancs diaphanes
 Révélaient des trésors que les marins profanes,
 Dégout, Haine et Névrose, entre eux ont disputés.

10

Que reste-t-il de lui dans la tempête brève?
 Qu'est devenu mon cœur, navire déserté?
 Hélas! Il a sombré dans l'abîme du Rêve!...

15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 17 août 1902 <l. 10-15, sans les trois premiers mots de la ligne 10, les deux tercets traités comme un sizain>; II: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 273; III: *ENSOp*, 1904, p. ii <l. 10-15, sans les trois premiers mots de la ligne 10, les deux tercets traités comme un sizain>; IV: *ENSO*, 1904, p. 6 (TB).

9 IV Au profondeurs 10 I,III ... Vaisseau d'or dont 11 I,III profanes /
 Dégout 12 I,III Névrose, ont entre eux disputé. // Que 12 II,IV ont disputé.
 // Que 15 I,III Hélas! il a sombré dans l'abîme du rêve... II Hélas! il a
 sombré dans l'abîme du rêve!

Page laissée blanche

LE JARDIN DE L'ENFANCE¹

1. Dans le projet de recueil «Motifs du Récital des Anges» (NC, gr. IV, fol. 39; Wyczynski, p. 115), une section s'intitule «VILLA D'ENFANCE». La présente section créée par Dantin réunit quatorze poèmes, dont quatre seulement correspondent ou sont analogues à ceux de l'autre groupement: «Devant mon berceau», «Le regret des joujoux», «Le talisman» et «La ruine».

Page laissée blanche



CLAVIER D'ANTAN

*Clavier vibrant de remembrance,
J'évoque un peu des jours anciens,
Et l'Éden d'or de mon enfance*

*Se dresse avec les printemps siens,
Souriant de vierge espérance
Et de rêves musiciens...*

5

*Vous êtes morte tristement,
Ma muse des choses dorées,
Et c'est de vous qu'est mon tourment;*

10

*Et c'est pour vous que sont pleurées
Au luth âpre de votre amant
Tant de musiques éplorées.*

DEVANT MON BERCEAU

- En la grand' chambre ancienne aux rideaux de guipure
 Où la moire est flétrie et le brocart fané,
 Parmi le mobilier de deuil où je suis né
 5 Et dont se scelle en moi l'ombre nacrée et pure;
- Avec l'obsession d'un sanglot étouffant,
 Combien ma souvenance eut d'amertume en elle,
 Lorsque, remémorant la douceur maternelle,
 Hier, j'étais penché sur ma couche d'enfant.
- 10 Quand je n'étais qu'au seuil de ce monde mauvais,
 Berceau, que n'as-tu fait pour moi tes draps funèbres?
 Ma vie est un blason sur des murs de ténèbres,
 Et mes pas sont fautifs où maintenant je vais.
- 15 Ah! que n'a-t-on tiré mon linceul de tes langes,
 Et mon petit cercueil de ton bois frêle et blanc,
 Alors que se penchait sur ma vie, en tremblant,
 Ma mère souriante avec l'essaim des anges!

TEXTE ET VARIANTES : I: *les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 318 <les strophes 1 et 2 sont interverties>; II: périodique non identifié ni daté <les strophes 1 et 2 sont interverties>; III: *les Débats*, 7 septembre 1902 <l. 10-17>; IV: *ENSOp*, 1904, p. xviii <l. 10-17>; V: *ENSO*, 1904, p. 10; VI: *ENSOa*, 1909, p. 10 (TB).

1 I *Devant mon berceau* // Avec 2 I <l. 6> guipure, / Où 3 V et la brocart VI et [R la A le] brocart 5 I <l. 9> pure... / Quand 8 II <l. 4> Lorsque, *me rappelant*, la 9 I <l. 5>, II <l. 5> j'étais *courbé* sur ma couche d'enfant, // En 10 III,IV mauvais / Berceau 11 V n'as-tu *fais* pour VI n'as-tu [R *fais* A *fait*] pour 14 III,IV langes / Et 15 I bois *frêle* et 16 I,II tremblant / Ma 17 I,II souriante, avec l'essaim des anges. 17 III,IV anges?

LE REGRET DES JOUJOUX

Toujours je garde en moi la tristesse profonde
 Qu'y grava l'amitié d'une adorable enfant,
 Pour qui la mort sonna le fatal olifant,
 Parce qu'elle était belle et gracieuse et blonde. 5

Or¹, depuis, je me sens muré contre le monde,
 Tel un prince du Nord que son Kremlin défend,
 Et, navré du regret dont je suis étouffant,
 L'Amour comme à sept ans ne verse plus son onde.

Où donc a fui le jour des joujoux enfantins, 10
 Lorsque Lucile et moi nous jouions aux pantins
 Et courions tous les deux dans nos robes fripées?

La petite est montée au fond des cieux latents,
 Et j'ai perdu l'orgueil d'habiller ses poupées...
 Ah! de franchir sitôt le portail des vingt ans! 15

1. *Les Débats* (21 septembre 1902) et la préface (1903) donnent «Et» en début de vers. *La Revue canadienne* (mars 1903) et le recueil (1904) remplacent «Et» par «Or». La correction paraît bien être de Dantin: c'est lui qui a remis le texte à *la Revue canadienne* en janvier ou février 1903 (pour paraître en mars). Pour se retrouver dans la chronologie des textes et des corrections, on doit supposer que Dantin avait composé typographiquement la préface avant janvier 1903 et le poème du recueil, après avoir établi le texte de la revue. Lui-même s'éclipsera le 25 février 1903, alors que préface et recueil ne sortiront ensemble dans un même volume qu'en février 1904.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 6-7>; II: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 382; III: *ENSOp*, 1904, p. xxvi <I. 6-7>; IV: *ENSO*, 1904, p. 11 (TB).

5 IV *Parcequ'elle était* 6 I,III *Et depuis, je* II Or *depuis que je* 6 IV
 depuis je 7 I,III défend. / Et 9 II L'Amour, comme à sept ans, ne

DEVANT LE FEU

Par les hivers anciens, quand nous portions la robe,
 Tout petits, frais, rosés, tapageurs et joufflus,
 Avec nos grands albums, hélas! que l'on n'a plus
 Comme on croyait déjà posséder tout le globe!

Assis en rond, le soir, au coin du feu, par groupes,
 Image sur image, ainsi combien joyeux
 Nous feuilletions, voyant, la gloire dans les yeux,
 Passer de beaux dragons qui chevauchaient en troupes!

Je fus de ces heureux d'alors, mais aujourd'hui,
 Les pieds sur les chenets¹, le front terne d'ennui,
 Moi qui me sens toujours l'amertume dans l'âme,

J'aperçois défiler, dans un album de flamme,
 Ma jeunesse qui va, comme un soldat passant,
 Au champ noir de la vie, arme au poing, toute en sang!

1. L'hémistiche «Les pieds sur les chenets», qui revient comme partie d'octosyllabe dans «Rondel à ma pipe», figure aussi comme titre de section dans les projets de recueil «Le Récital des Anges» et «Motifs du Récital des Anges» (NC, gr. III, fol. 13, et gr. IV, fol. 40; Wyczynski, p. 64 et 117). Dantin l'a lui aussi retenu pour l'intitulé de la quatrième section du présent recueil.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 7 septembre 1902, p. 2; II: *ENSO*, 1904, p. xviii-xxix; III: *ENSO*, 1904, p. 12 (TB).

9 I,II troupes. // Je 12 I l'âme // J'aperçois 14 I,II passant / Au

PREMIERS REMORDS

Au temps où je portais des habits de velours
 Éparses sur mon col roulaient mes boucles brunes.
 J'avais de grands yeux purs comme le clair des lunes;
 Dès l'aube je partais, sac au dos, les pas lourds. 5

Mais en route aussitôt je tramais des détours,
 Et, narguant les pions de mes jeunes rancunes,
 Je montais à l'assaut des pommes et des prunes
 Dans les vergers bordant les murailles des cours.

Étant ainsi resté loin des autres élèves, 10
 Loin des bancs, tout un mois, à vivre au gré des rêves,
 Un soir, à la maison craintif comme j'entraîs,

Devant le crucifix où sa lèvre se colle
 Ma mère était en pleurs!... Ô mes ardents regrets!
 Depuis, je fus toujours le premier à l'école. 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 311 <titre: *Bohême Blanche*>; II: *ENSO*, 1904, p. 13 (TB).

1 I *Bohême Blanche* // Au 7 I Et *comblant* les 9 I Aux vergers qui *bor-*
daient les 10 I Étant *enfin* resté 12 I soir, à la *villa*, craintif 13 I colle, /
 Ma 14-15 I mère *ayant pleuré*, je lui *dis* mes regrets, / Et *depuis* fus toujours

MA MÈRE

Quelquefois sur ma tête elle met ses mains pures,
Blanches, ainsi que des frissons blancs de guipures.

5 Elle me baise au front, me parle tendrement,
D'une voix au son d'or mélancoliquement.

Elle a les yeux couleur de ma vague chimère,
Ô toute poésie, ô toute extase, ô Mère!

À l'autel de ses pieds je l'honore en pleurant,
Je suis toujours petit pour elle, quoique grand.

DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE

Ma mère, que je l'aime en ce portrait ancien,
 Peint aux jours glorieux qu'elle était jeune fille,
 Le front couleur de lys et le regard qui brille
 Comme un éblouissant miroir vénitien !

5

Ma mère que voici n'est plus du tout la même;
 Les rides ont creusé le beau marbre frontal;
 Elle a perdu l'éclat du temps sentimental
 Où son hymen chanta comme un rose poème.

Aujourd'hui je compare, et j'en suis triste aussi,
 Ce front nimbé de joie et ce front de souci,
 Soleil d'or, brouillard dense au couchant des années.

10

Mais, mystère de cœur qui ne peut s'éclairer !
 Comment puis-je sourire à ces lèvres fanées ?
 Au portrait qui sourit, comment puis-je pleurer ?

15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 316; II: *ENSO*, 1904. p. 15 (TB).

6 I plus *autant* la même, / Les 7 I Les *soucies* ont *passé* sur le 7 I frontal; / Il a 9 I son *printemps* *chantait* comme 10 I Aujourd'hui, je 11 I front *chargé* de 12 I années; // Mais 14 I fanées; / Au

LE TALISMAN

- 5 Pour la lutte qui s'ouvre au seuil des mauvais jours
 Ma mère m'a fait don d'un petit portrait d'elle,
 Un gage auquel je suis resté depuis fidèle
 Et qu'à mon cou suspend un cordon de velours.
- «Sur l'autel de ton cœur (puisque la mort m'appelle)
 Enfant, je veillerai, m'a-t-elle dit, toujours.
 Que ceci chasse au loin les funestes amours,
 Comme un lampion d'or, gardien d'une chapelle.»
- 10 Ah! sois tranquille en les ténèbres du cercueil!
 Ce talisman sacré de ma jeunesse en deuil
 Préservera ton fils des bras de la Luxure,
- 15 Tant j'aurais peur de voir un jour, sur ton portrait,
 Couler de tes yeux doux les pleurs d'une blessure,
 Mère! dont je mourrais, plein d'éternel regret.

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 11 mars 1899, p. 14; II: *le Spectateur* (Hull), 23 mars 1899, p. 2; III: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 314; IV: *ENSO*, 1904, p. 16 (TB).

2 I,II jours, / Ma 3 I,II d'elle; / Un 6-8 I,II cœur, puisque la Mort m'appelle, / Enfant, m'a-t-elle dit, je veillerai, toujours: / Que IV Enfant je 7 III toujours: / Que 8-10 I,II Je veux qu'il luise en toi, gardien de tes amours / Quelque lampion d'or comme en une chapelle // Ah! 9 III d'or gardien 10 I,II,III cercueil: / Ce 12 I,II la Luxure: // Tant III la luxure: // Tant 13 I,II,III jour sur ton portrait / Couler 15 I Mère!.... et dont II Mère... dont

LE JARDIN D'ANTAN

Rien n'est plus doux aussi que de s'en revenir
 Comme après de longs ans d'absence,
 Que de s'en revenir
 Par le chemin du souvenir 5
 Fleuri de lys d'innocence,
 Au jardin de l'Enfance¹.

Au jardin clos, scellé, dans le jardin muet
 D'où s'enfuirent les gaietés franches,
 Notre jardin muet 10
 Et la danse du menuet
 Qu'autrefois menaient sous branches
 Nos sœurs en robes blanches.

Aux soirs d'Avrils anciens, jetant des cris joyeux
 Entremêlés de ritournelles,
 Avec des lieds joyeux 15
 Elles passaient, la gloire aux yeux,
 Sous le frisson des tonnelles,
 Comme en les villanelles.

1. Avec un simple changement d'article («Au» > «Le»), Dantin a trouvé dans ce vers l'intitulé de sa deuxième section.

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2 <les cinq premières strophes>; II : *ENSO*, 1904, p.xxiii-xxiv <les cinq premières strophes>; III : *ENSO*, 1904, p. 17-18 (TB).

2 I,II revenir, / Comme 6 I,II d'innocence / Au 10 I,II muet, / Et
 14 I,II soirs d'avrils anciens 15 I ritournelles / Avec 16 I,II joyeux, /
 Elles 18 I,II tonnelles / Comme

20 Cependant que venaient, du fond de la villa,
 Des accords de guitare ancienne,
 De la vieille villa,
 Et qui faisaient deviner là
25 Près d'une obscure persienne,
 Quelque musicienne.

 Mais rien n'est plus amer que de penser aussi
 À tant de choses ruinées!
 Ah! de penser aussi
 Lorsque nous revenons ainsi
30 Par des sentes de fleurs fanées,
 À nos jeunes années.

 Lorsque nous nous sentons névrosés et vieillis,
 Froissés, maltraités et sans armes,
 Moroses et vieillis,
35 Et que, surnageant aux oublis,
 S'éternise avec ses charmes
 Notre jeunesse en larmes!

23 I,II là, / Près 27 I ruinées, / Ah 30 I,II fanées / À 31 I,II années...,
etc. <fin de la citation>

LA FUITE DE L'ENFANCE

Par les jardins anciens foulant la paix des cistes,
Nous revenons errer, comme deux spectres tristes,
Au seuil immaculé de la Villa d'antan.

Gagnons les bords fanés du Passé. Dans les râles 5
De sa joie il expire. Et vois comme pourtant
Il se dresse sublime en ses robes spectrales.

Ici sondons nos cœurs pavés de désespoirs.
Sous les arbres cambrant leurs massifs torses noirs
Nous avons les Regrets pour mystérieux hôtes. 10

Et bien loin, par les soirs révolus et latents,
Suivons là-bas, devers les idéales côtes,
La fuite de l'Enfance au vaisseau des Vingt ans.

RUINES

- 5 Quelquefois je suis plein de grandes voix anciennes,
Et je revis un peu l'enfance en la villa;
Je me retrouve encore avec ce qui fut là
Quand le soir nous jetait de l'or par les persiennes.
- Et dans mon âme alors soudain je vois groupées
Mes sœurs à cheveux blonds jouant près des vieux feux;
Autour d'elles le chat rôde, le dos frileux,
Les regardant vêtir, étonné, leurs poupées.
- 10 Ah! la sérénité des jours à jamais beaux
Dont sont morts à jamais les radieux flambeaux,
Qui ne brilleront plus qu'en flammes chimériques:
- 15 Puisque tout est défunt, enclos dans le cercueil,
Puisque, sous les outils des noirs maçons du Deuil,
S'écroulent nos bonheurs comme des murs de brique!

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 4-5>; II : *ENSO*, 1904, p. xxvi <I. 4-5>; III : *ENSO*, 1904, p. 20 (TB).

3 I,II villa; / *Et je revis encore* 5 I,II Quand les soirs nous jetaient de

LES ANGÉLIQUES

Des soirs, j'errais en lande hors du hameau natal,
Perdu parmi l'orgueil serein des grands monts roses,
Et les Anges, à flots de longs timbres moroses,
Ébranlaient les bourdons, au vent occidental. 5

Comme un berger-poète au cœur sentimental,
J'aspirais leur prière en l'arôme des roses,
Pendant qu'aux ors mourants, mes troupeaux de névroses
Vagabondaient le long des forêts de santal.

Ainsi, de par la vie où j'erre solitaire, 10
J'ai gardé dans mon âme un coin de vieille terre,
Paysage ébloui des soirs que je revois;

Alors que dans ta lande intime, tu rappelles,
Mon cœur, ces angélus d'antan, fanés, sans voix:
Tous ces oiseaux de bronze envolés des chapelles! 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <le second tercet>; II: *ENSO*, 1904, p. xxvii <le second tercet>; III: *ENSO*, 1904, p. 21 (TB).

14 I,II ces *angelus* d'antan, fanés, sans voix, // Tous III ces *angelus* d'antan 15 I chapelles.

DANS L'ALLÉE

5 Toi-même, éblouissant comme un soleil ancien
 Les Regrets des solitudes roses,
 Contemple le dégât du Parc magicien
 Où s'effeuillent, au pas du Soir musicien,
 Des morts de camélias, de roses.

10 Revisitons le Faune à la flûte fragile
 Près des bassins au vaste soupir,
 Et le banc où, le soir, comme un jeune Virgile,
 Je venais célébrant sur mon théorbe agile
 Ta prunelle au reflet de saphir.

15 La Nuit embrasse en paix morte les boulingrins,
 Tissant nos douleurs aux ombres brunes,
 Tissant tous nos ennuis, tissant tous nos chagrins,
 Mon cœur, si peu quiet qu'on dirait que tu crains
 Des fantômes d'anciennes lunes!

20 Foulons mystérieux la grande allée oblique;
 Là, peut-être à nos appels amis
 Les Bonheurs dresseront leur front mélancolique,
 Du tombeau de l'Enfance où pleure leur relique,
 Au recul de nos ans endormis.

LE BERCEAU DE LA MUSE¹

De mon berceau d'enfant j'ai fait l'autre berceau
Où ma Muse s'endort dans des trilles d'oiseau,
Ma Muse en robe blanche, ô ma toute maîtresse!

Oyez nos baisers d'or aux grands soirs familiers...
Mais chut! j'entends déjà la mégère Détresse
À notre seuil faisant craquer ses noirs souliers!

5

1. L'agencement des rimes dans les deux strophes se fait à la façon des tercets d'un sonnet. En ne retenant que ces derniers et en laissant de côté les éventuels quatrains «jugés sans aucune valeur», Dantin dérogerait-il ici à la règle qu'il disait suivre «de n'imprimer que des morceaux présentables dans leur ensemble»? (L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, BNQ, GN).

Page laissée blanche

AMOURS D'ÉLITE¹

1. L'intitulé de section «Amours d'élite» ne se trouve pas parmi les projets nelliganiens de recueil que nous connaissons. S'il ne l'a pas lui-même inventé, Dantin a dû le tirer de documents aujourd'hui perdus. Cette troisième section du recueil présente douze poèmes.

Page laissée blanche



RÊVE D'ARTISTE¹

*Parfois j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre,
D'une sœur angélique au sourire discret:
Sœur qui m'enseignera doucement le secret
De prier comme il faut, d'espérer et d'attendre.*

5

*J'ai ce désir très pur d'une sœur éternelle,
D'une sœur d'amitié dans le règne de l'Art,
Qui me saura veillant à ma lampe très tard
Et qui me couvrira des cieux de sa prune;*

1. Dans *la Patrie* du 23 septembre 1899, le poème porte, sous le titre, une dédicace: «À M^{lle} R.B...». Il s'agit de Robertine Barry (1863-1910), journaliste née, comme Émile Nelligan, d'un père irlandais et d'une mère canadienne-française et qui, en littérature, signait du pseudonyme de «Françoise». Elle fondera, du reste, *le Journal de Françoise*, en 1902, où elle republiera «Rêve d'artiste», en mars 1904, juste après la parution du recueil Dantin. Amie de la mère de Nelligan, Robertine Barry se disait la «sœur d'amitié» du poète, de seize ans son cadet, qu'elle a aussi guidé et à qui elle a inspiré plusieurs autres pièces, dont seule «Beauté cruelle», outre «Rêve d'artiste», aura été recueillie par Dantin.

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 23 septembre 1899, p. 6 <dédicace: «A M^{lle} R.B...»>; à la fin du texte: «ÉMILE NELLIGAN»>; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 319; III: *ENSO*, 1904, p. [27] <en italique>; IV: *ENSOa*, 1909, p. [27] <en italique> (TB).

2 I Parfois, j'ai le désir d'une sœur bonne et tendre. / D'une 5 I
d'attendre // J'ai 6 I,II J'ai le désir très pur d'une amie éternelle 7 I de
l'art; / Qui

- 10 *Qui me prendra les mains quelquefois dans les siennes*
Et me chuchotera d'immaculés conseils²,
Avec le charme ailé des voix musiciennes,
- Et pour qui je ferai, si j'aborde à la gloire,*
Fleurir³ tout un jardin de lys et de soleils
15 *Dans l'azur d'un poème offert à sa mémoire⁴.*

2. La formule «immaculés conseils», d'un accent tout nelliganien, passe pour être l'une des retouches faites par Dantin au texte original de Nelligan.

3. «Fleurer», graphie du texte de 1904, est une coquille de l'imprimeur Dantin, qui a même oublié de l'éliminer, en 1909, alors qu'il corrigeait le même poème en remplaçant par une virgule le point à la fin du onzième vers (l. 12), après «musiciennes».

4. L'établissement définitif, harmonieux et bien équilibré, du dernier vers est de Dantin. Le texte donné par Robertine Barry à *la Patrie* en septembre 1899 portait: «Dans l'azur des beaux vers d'un livre à sa mémoire.» *Les Soirées du Château de Ramezay*, en 1900, dans un texte censément établi par Charles Gill, disloquaient un peu le vers: «Dans l'azur des beaux vers: un livre à sa mémoire». Dantin «composa» donc sa version, en 1903, qu'adoptèrent ensuite toutes les publications, y compris *le Journal de Française*, en 1904.

11 I,II chuchotera *maint fraternel conseil* / Avec 12 I musiciennes /
 Et III, IV musiciennes. / Et 13 I je *saurai*, si j'aborde à la gloire /
 Fleurir 14 I,II Fleurir *un immortel jardin plein de soleil* / Dans 14
 III,IV gloire / *Fleurir* tout 15 I l'azur *des beaux vers d'un livre à* II l'azur *des*
beaux vers: un livre à

CAPRICE BLANC

L'hiver, de son pinceau givré, barbouille aux vitres
Des pastels de jardins de roses en glaçons.
Le froid pique de vif et relègue aux maisons
Milady, canaris et les jockos bélîtres.

5

Mais la petite Miss en berline s'en va,
Dans son vitichoura blanc, une ombre de fourrures,
Bravant l'intempérie et les âcres froidures,
Et plus d'un, à la voir cheminer, la rêva.

Ses deux chevaux sont blancs et sa voiture aussi,
Menés de front par un cockney, flegme sur siège.
Leurs sabots font des trous ronds et creux dans la neige;
Tout le ciel s'enfarine en un soir obscurci.

10

Elle a passé, tournant sa prunelle câline
Vers moi. Pour compléter alors l'immaculé
De ce décor en blanc, bouquet dissimulé,
Je lui jetai mon cœur au fond de sa berline.

15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 2-3>; II: *ENSOp*, 1904, p. xxvii <I. 2-3>; III: *ENSO*, 1904, p. 28 (TB).

2 I,II L'hiver de son pinceau givré barbouille 3 II de jardin de

PLACET¹

5 Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau,
Pour que j'y puisse humer un peu de chant d'oiseau,
Un peu de soir d'amour né de vos yeux de perle?

Au bosquet de mon cœur, en des trilles de merle,
Votre âme a fait chanter sa flûte de roseau.
Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle
Des lames des cheveux aux lames du ciseau?

10 Fleur soyeuse aux parfums de rose, lis ou berle²,
Je vous la remettrai, secrète comme un sceau,
Fût-ce en Éden, au jour que nous prendrons vaisseau
Sur la mer idéale où l'ouragan se ferle³.

Reine, acquiescez-vous qu'une boucle déferle?

1. Le titre original de Nelligan, cité par Dantin dans *les Débats* et la préface, était «Placet pour des cheveux». Le mot «placet», repris directement au latin par le français, signifie «il plaît, il est jugé bon». Il désigne un écrit adressé à un haut personnage pour demander justice, se faire accorder une grâce, une faveur. C'est un archaïsme de la langue de la procédure judiciaire. Il fut utilisé en poésie par Voiture au XVII^e siècle dans le sens de «requête», «demande», et mis à la mode au XIX^e siècle par Banville et Mallarmé.

2. La berle, appelée vulgairement «ache d'eau», est une plante aquatique servant à l'époque de la Nouvelle-France comme remède antiscorbutique.

3. «Se ferle» vient de l'anglais «*to furl*» et se dit littéralement d'une voile qui se serre étroitement contre une vergue.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 7 septembre 1902; II: *ENSO*, 1904, p. xvi; III: *ENSO*, 1904, p. 29 (TB).

1 I,II Placet pour des cheveux // Reine 9 I lames des ciseaux 10 I,II soyeuse, aux parfums de rose, lys ou

LE ROBIN DES BOIS

Pendant que nous lisions Werther au fond des bois,
Hier s'en vint chanter un robin dans les branches;
Et j'ai saisi vos mains, j'ai saisi vos mains blanches,
Et je vous ai parlé d'amour comme autrefois. 5

Mais vous êtes restée insensible à ma voix,
Muette au jeune aveu des affections franches;
Quand soudain, vous levant, courant dans les pervenches,
Émue, et m'appelant, vous m'avez crié: «Vois!»

Voici qu'était tombé du frissonnant feuillage 10
L'oiseau sentimental, frappé dans son jeune âge,
Et qui mourait sitôt, pauvre ami du printemps.

Et vous, vous le pleuriez, regrettant sa romance,
Pendant que je songeais, fixant l'azur immense:
Le Robin et l'Amour sont morts en même temps! 15

LE MAI D'AMOUR

Voici que verdit le printemps
Où l'heure au cœur sonne vingt ans,

Larivarite et la la ri.

5 Voici que j'ai touché l'époque
Où l'on est las d'habits en loque,
Au gentil sieur il faudra ça

Ça

La la ri

10 Jeunes filles de bel humour,
Donnez-nous le mai de l'amour,
Larivarite et la la ri.

Soyez blonde ou brune ou châtaine,
Ayez les yeux couleur lointaine

15 Larivarite et la la ri

Des astres bleus, des perles roses,
Mais surtout, pas de voix moroses,
Belles de liesse, il faudra ça

Ça

20 La la ri

Il faudra battre un cœur de joie
Tout plein de gaîté qui rougeoie,
Larivarite et la la ri.

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 7 septembre 1902, p. 2 <l. 35-45>; II : *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 1 <Le poème est publié *in extenso*, outre l'article de Dantin dans le même numéro du journal.>; III : *ENSOp*, 1904, p. xix <l. 35-45>; IV : *ENSO*, 1904, p. 31-32 (TB).

4 II ri / Voici 10 II humour / Donnez-nous 22 II de *gaieté* qui rougeoie / Larivarite

Moi, j'ai rêvé de celle-là	
Au cœur triste dans le gala,	25
Larivarite et la la ri,	
Comme l'oiseau d'automne au bois	
Ou le rythme du vieux hautbois,	
Un cœur triste, il me faudra ça	
Ça	30
La la ri	
Triste comme une main d'adieu	
Et pur comme les yeux de Dieu,	
Larivarite et la la ri.	
Voici que vient l'amour de mai,	35
Vivez-le vite, le cœur gai,	
Larivarite et la la ri.	
Ils tombent tôt les jours méchants,	
Vous cesserez aussi vos chants;	
Dans le cercueil il faudra ça	40
Ça	
La la ri	
Belles de vingt ans au cœur d'or,	
L'amour, sachez-le, tôt s'endort,	
Larivarite et la la ri.	45

25 II gala / Larivarite 33 II Dieu / Larivarite 35 II,III mai: / Vivez-
le 37 I,III et *lalari*. / Ils 41-43 I Ça, / *Lalari* / Belles III Ça / *Lalari* /
Belles 43 II d'or / L'amour 44 II s'endort / Larivarite 45 I,III et
lalari!

LA BELLE MORTE

Ah ! la belle morte, elle repose...
En Éden blanc un ange la pose.

Elle sommeille emmi les pervenches,
Comme en une chapelle aux dimanches.

Ses cheveux sont couleur de la cendre,
Son cercueil, on vient de le descendre.

Et ses beaux yeux verts que la mort fausse
Feron un clair de lune en sa fosse¹.

1. Dantin, qui cite intégralement cette courte pièce dans *les Débats* et la préface, y reconnaît l'exemple « d'une prosodie irrégulière et d'une étrangeté voulue », et la manifestation d'un « symbolisme pur » (*supra*, p. 92).

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2; II: *ENSO*, 1904, p. xxii; III: *ENSO*, 1904, p. 33; IV: *ENSOa*, 1909, p. 33 (TB).

2 I,II morte / elle repose. / En 3 III blanc son ange IV blanc [R son A un] ange 4 I,II pervenches / Comme 5 III dimanches. / Les cheveux IV dimanches. / [R Les A Ses] cheveux 6 I,II cendre; / Son 7 I,II cercueil on

THÈME SENTIMENTAL

Je t'ai vue un soir me sourire
Dans la planète des Bergers;
Tu descendais à pas légers
Du seuil d'un château de porphyre.

5

Et ton œil de diamant rare
Éblouissait le règne astral.
Femme, depuis, par mont ou val,
Femme, beau marbre de Carrare,

Ta voix me hante en sons chargés
De mystère et fait mon martyre,
Car toujours je te vois sourire
Dans la planète des Bergers.

10

AMOUR IMMACULÉ

5 Je sais en une église un vitrail merveilleux
 Où quelque artiste illustre, inspiré des archanges,
 A peint d'une façon mystique, en robe à franges,
 Le front nimbé d'un astre, une Sainte aux yeux bleus.

Le soir, l'esprit hanté de rêves nébuleux
 Et du céleste écho de récitals étranges,
 Je m'en viens la prier sous les lueurs oranges
 De la lune qui luit entre ses blonds cheveux.

10 Telle sur le vitrail de mon cœur je t'ai peinte,
 Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde sainte,
 Toi, la seule que j'aime et toujours aimerai;

Mais tu restes muette, impassible, et, trop fière,
 Tu te plais à me voir, sombre et désespéré,
 15 Errer dans mon amour comme en un cimetière!

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 16 septembre 1899, p. 14 <titre: «Les Saintes au Vitrail»>; à la fin du texte: «ÉMILE NELLIGAN»>; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 313; III: *l'Avenir*, 6 janvier 1901, p. 1 <à la fin du texte: «Émile Nelligan.»>; IV: *ENSO*, 1904, p. 35 (TB).

1 I *Les Saintes au Vitrail* // Je 2 I merveilleux, / Où 3 I des Archanges,
 / A 4 I mystique en 5 I astre une 5 bleus / Au soir 7 III étranges
 / Je 8 I oranges. / De 10-15 I Telle, sur le vitrail de mon cœur je t'ai
 peinte / Ma romanesque aimée, ô pâle et blonde Sainte / Et vierge et pour jamais
 seule que j'aimerai. // Toi qui restes muette, impassible et qui fière, // Peut-être me
 verra, sombre et désespéré / Errer 12-14 II,III toujours j'aimerai. // Toi qui
 restes, impassible, et qui fière, / Peut-être me verras, sombre 15 I,III cimetière.

LE MISSEL DE LA MORTE

Ce missel d'ivoire
Que tu m'as donné,
C'est au lys fané
Qu'est sa page noire. 5

Ô legs émané
De pure mémoire,
Quand tu m'as donné
Ce missel d'ivoire!

Tout l'antan de gloire 10
En lui, suranné,
Survit interné.
Quel lacrymatoire,

Ce missel d'ivoire!

CHÂTEAUX EN ESPAGNE

5 Je rêve de marcher comme un conquistador,
Haussant mon labarum¹ triomphal de victoire,
Plein de fierté farouche et de valeur notoire,
Vers des assauts de ville aux tours de bronze et d'or.

Comme un royal oiseau, vautour, aigle ou condor,
Je rêve de planer au divin territoire,
De brûler au soleil mes deux ailes de gloire
À vouloir dérober le céleste Trésor.

10 Je ne suis hospodar², ni grand oiseau de proie;
À peine si je puis dans mon cœur qui guerroye
Soutenir le combat des vieux Anges impurs;

15 Et mes rêves altiers fondent comme des cierges
Devant cette Ilion éternelle aux cent murs,
La ville de l'Amour imprenable des Vierges!

1. L'étendard sur lequel Constantin avait placé une croix avec le monogramme de Jésus-Christ et cette inscription: «*In hoc signo vinces*» («*Sous ce signe tu vaincras*»).

2. Mot d'origine slave désignant un seigneur ou un prince vassal, à l'époque de l'Empire ottoman.

TEXTE: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <le 1^{er} quatrain sans le 3^e vers>; II: *ENSO*, 1904, p. xxvi <le 1^{er} quatrain sans le 3^e vers>; III: *ENSO*, 1904, p. 37 (TB).

CHAPELLE DE LA MORTE

La chapelle ancienne est fermée,
Et je refoule à pas discrets
Les dalles sonnantes les regrets
De toute une ère parfumée. 5

Et je t'évoque, ô bien-aimée!
Épris de mystiques attraits:
La chapelle assume les traits
De ton âme qu'elle a humée.

Ton corps fleurit dans l'autel seul, 10
Et la nef triste est le linceul
De gloire qui te vêt entière;

Et dans le vitrail, tes grands yeux
M'illuminent ce cimetière
De doux cierges mystérieux. 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Vrais Débats*, 14 octobre 1900, p. 1 <à la fin du
texte: «Émile Nelligan» >; II: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 281; III: *ENSO*,
1904, p. 38 (TB).

6 II ô bien-aimé! / Épris 7 I Épris des mystiques 10 II seul / Et
12 I entière. // Et II entière, // Et 13 I vitrail tes

BEAUTÉ CRUELLE¹

5 Certe, il ne faut avoir qu'un amour en ce monde,
 Un amour, rien qu'un seul, tout fantasque soit-il;
 Et moi qui le recherche ainsi, noble et subtil,
 Voici qu'il m'est à l'âme une entaille profonde.

 Elle est hautaine et belle, et moi timide et laid :
 Je ne puis l'approcher qu'en des vapeurs de rêve.
 Malheureux ! Plus je vais, et plus elle s'élève
 Et dédaigne mon cœur pour un œil qui lui plaît.

10 Voyez comme, pourtant, notre sort est étrange !
 Si nous eussions tous deux fait de figure échange,
 Comme elle m'eût aimé d'un amour sans pareil !

 Et je l'eusse suivie en vrai fou de Tolède,
 Aux pays de la brume, aux landes du soleil,
 15 Si le Ciel m'eût fait beau, et qu'il l'eût faite laide !

1. Autre sonnet, comme «Rêve d'artiste», qui se rattache à un «cycle» : *Françoise* (Robertine Barry).

TEXTE ET VARIANTES : I : *ENSO*, 1902, p. 39; II : *ENSOa*, 1909, p. 39 (TB).

4 I subtil, / *Voilà* qu'il II subtil, / [R *Voilà* A *Voici*] qu'il

LES PIEDS SUR LES CHENETS¹

1. L'intitulé est incontestablement nelliganien. On le trouve textuellement dans le vers refrain du «Rondel à ma pipe» (*infra*, p. 161): «Les pieds sur les chenets de fer». Il figure également comme titre de section dans les projets connus de recueil, «Le Récital des Anges» (1898) et «Motifs du Récital des Anges» (1899), où il coiffe neuf titres de poèmes (NC, gr. III, fol. 13 verso en haut, p. 64; gr. IV, fol. 40; Wyczynski, p. 117). En l'utilisant comme titre de sa quatrième section, Dantín ou bien suit un plan aujourd'hui perdu et dont on ignore le contenu, ou bien l'emprunte aux projets de 1898 ou de 1899, et il meuble la section de quinze poèmes dont il fait lui-même le choix.

Ci-contre : Le bandeau du pélican reprend ici le motif de celui qui coiffait le commencement de la préface (*supra*, p. 65). Dans ce contexte nouveau, il perd à coup sûr une bonne part de sa fonctionnalité et de sa signification.



RÊVES ENCLOS

*Enfermons-nous mélancoliques
Dans le frisson tiède des chambres,
Où les pots de fleurs des septembres
Parfument comme des reliques.*

5

*Tes cheveux rappellent les ambres
Du chef des vierges catholiques
Aux vieux tableaux des basiliques,
Sur les ors charnels de tes membres.*

*Ton clair rire d'émail éclate
Sur le vif écrin écarlate
Où s'incrusta l'ennui de vivre.*

10

*Ah ! puisses-tu vers l'espoir calme
Faire surgir comme une palme
Mon cœur cristallisé de givre !*

15

SOIR D'HIVER

Ah! comme la neige a neigé!
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah! comme la neige a neigé!
 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 À la douleur que j'ai, que j'ai!

Tous les étangs gisent gelés,
 Mon âme est noire : où vis-je? où vais-je?¹
 Tous ses espoirs gisent gelés:
 Je suis la nouvelle Norvège
 D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
 Au sinistre frisson des choses,
 Pleurez, oiseaux de février,
 Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
 Aux branches du genévrier².

Ah! comme la neige a neigé!
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah! comme la neige a neigé!
 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 À tout l'ennui que j'ai, que j'ai!...

1. En 1909, Dantin corrige la préface en rétablissant l'ordre d'«où vis-je? où vais-je?» (son erreur de composition), mais il laisse «Norwège», deux vers plus loin, dans la transcription du poème.

2. Dantin cite les deux premières strophes du poème pour montrer Nelligan comme «un grand musicien de syllabes» (*supra*, p. 96). Au stade des *Débats* (1902), Dantin citait en outre la troisième strophe («Pleurez, oiseaux de février [...]») «où, disait-il, la musique a finalement absorbé l'image, la pensée, le bon sens, tout, mais dont l'absurdité même fait ressortir la grâce harmonique triomphante».

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2 <l. 2-16>; II : *ENSO*, 1904, p. xxv <l. 2-11>; III : *ENSO*, 1904, p. 44-45; IV : *ENSO*, 1909, p. 44-45 (TB).

7 I,II gelés / Mon 8 II où *vais-je?* où *vis-je?* / Tous IV où [R *vais-je?* où *vis-je?* A *vis-je?* où *vais-je?*] / Tous 9 I,II gelés. / Je 10 III,IV nouvelle Norwège / D'où 13 I choses; / Pleurez 15 I roses / *Mes amours de genévrier*.

FIVE O'CLOCK

Comme Liszt se dit triste au piano voisin !

Le givre a ciselé de fins vases fantasques,
 Bijoux d'orfèvrerie, orgueils de Cellini,
 Aux vitres du boudoir dont l'embrouillamini
 Désespère nos yeux de ses folles bourrasques.

5

Comme Haydn est triste au piano voisin !

Ne sors pas ! Voudrais-tu défier les bourrasques,
 Battre les trottoirs froids par l'embrouillamini
 D'hiver ? Reste. J'aurai tes ors de Cellini,
 Tes chers doigts constellés de leurs¹ bagues fantasques.

10

Comme Mozart est triste au piano voisin !

Le Five o'clock expire en mol ut crescendo.
 — Ah ! qu'as-tu ? tes chers cils s'amalgament de perles.
 — C'est que je vois mourir le jeune espoir des merles
 Sur l'immobilité glaciale des jets d'eau.

15

... sol, la, si do.

20

— Gretchen, verse le thé aux tasses de Yeddo².

1. «Leurs» est une heureuse correction de Dantin. D'après les citations des *Débats* et de la préface, Nelligan avait écrit : «Tes doigts constellés de *deux* bagues fantasques». Dantin a dû trouver que c'était insuffisant pour une constellation.

2. Edo, ou plutôt Yedo, centre juridique et administratif depuis le XVII^e siècle, deviendra, en 1868, Tokyo, capitale de l'est du Japon, par opposition à Kyoto, l'ancienne capitale impériale.

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 ; II : *ENSOp*, 1904, p. xxv ; III : *ENSO*, 1904, p. 46-47 (TB).

2 I,II,III Comme *Litz* se 6 I,II boudoir, dont 12 I,II D'hiver. Reste 13 I,II de *deux* bagues 16 I Five O'clock II Five O'clock expire en mol ut crescendo, / — Ah !

POUR IGNACE PADEREWSKI

Maître, quand j'entendis, de par tes doigts magiques,
 Vibrer ce grand Nocturne, à des bruits d'or pareil;
 Quand j'entendis, en un sonore et pur éveil,
 Monter sa voix, parfum des astrales musiques ;

5

Je crus que, revivant ses rythmes séraphiques
 Sous l'éclat merveilleux de quelque bleu soleil,
 En toi, ressuscité du funèbre sommeil,
 Passait le grand vol blanc du Cygne des phtisiques¹.

Car tu sus ranimer son puissant piano,
 Et ton âme à la sienne en un mystique anneau
 S'enchaîne étrangement par des causes secrètes.

10

Sois fier, Paderewski, du prestige divin
 Que le ciel te donna, pour que chez les poètes
 Tu fisses frissonner l'âme du grand Chopin !

15

1. À cet endroit du poème, c'est Dantin qui a cru opportun d'appeler la note suivante au bas de la page: «Chopin, mort de phtisie à 38 ans. (*Note de l'Édit.*)»

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 2-3>; II: *ENSOp*, 1904, p. xxvi <I. 2-3>; III: *ENSO*, 1904, p. 48 (TB).

3 I,II pareil. / Quand 9 III des *phtisiques.* // Car

GRETCHEN LA PÂLE

Elle est de la beauté des profils de Rubens
 Dont la majesté calme à la sienne s'incline¹.
 Sa voix a le son d'or de mainte mandoline
 Aux balcons de Venise avec des chants lambins. 5

Ses cheveux, en des flots lumineux d'eaux de bains,
 Déferlent sur sa chair vierge de manteline;
 Son pas, soupir lacté de fraîche mousseline,
 Simule un vespéral marcher de chérubins.

Elle est comme de l'or d'une blondeur étrange. 10
 Vient-elle de l'Éden? de l'Èrèbe? Est-ce un ange
 Que ce mystérieux chef-d'œuvre du limon?

La voilà se dressant, torse, comme un jeune arbre.
 Souple Anadyomène... Ah! gare à ce démon!
 C'est le Paros qui tue avec ses bras de marbre! 15

1. En 1902 et quand il compose la préface, Louis Dantin est encore officiellement le révérend père Seers. Son commentaire des deux premiers vers du poème lui est peut-être alors dicté par cette circonstance (voir *supra*, p. 79). En fait, Louis Dantin doit admirer le sonnet parnassien et érotique de son jeune compère poète et saura le dépasser en audace, en composant notamment à son propre compte des «Poèmes pour Aphrodite» et autres hymnes et chansons (voir *Poèmes d'outre-tombe*, Cahier Louis Dantin, n° 1, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, 1962) et autres pièces de vers (GN, BNQ).

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 31 août 1902, p. 2 <les deux premiers vers>; II : *ENSO*, 1904, p. xii <les deux premiers vers>; III : *ENSO*, 1904, p. 49 (TB).

1 I,II *Gretchen la pâle* // Elle 2 I Rubens, / Dont

LIED FANTASQUE

Casqués de leurs shakos de riz,
Vieux de la vieille au mousquet noir,
Les hauts toits, dans l'hivernal soir,
Montent la consigne à Paris.

Les spectres sur le promenoir
S'ébattent en défilés gris.
Restons en intime pourpris¹,
Comme cela, sans dire ou voir...

Pose immobile la guitare,
Gretchen, ne distrais le bizarre
Rêveur sous l'ivresse qui plie.

Je voudrais cueillir une à une
Dans tes prunelles clair-de-lune
Les roses de ta Westphalie.

1. «Pourpris» est un participe passé substantivé, dérivé du verbe «pourprendre» («prendre dans son pourtour»), aujourd'hui vieilli, et qui veut dire «habitat», «enclos», «enceinte (à l'intérieur)».

TEXTE : I : *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <les quatre premiers vers>; II : *ENSO*, 1904, p. xxvii <les quatre premiers vers>; III : *ENSO*, 1904, p. 50 (TB).

LE SALON

La poussière s'étend sur tout le mobilier,
Les miroirs de Venise ont défleuri leur charme;
Il y rôde comme un très vieux parfum de Parme,
La funèbre douceur d'un sachet familial. 5

Plus jamais ne résonne à travers le silence
Le chant du piano dans des rythmes berceurs,
Mendelssohn et Mozart, mariant leurs douceurs,
Ne s'entendent qu'en rêve aux soirs de somnolence.

Mais le poète, errant sous son massif ennui, 10
Ouvrant chaque fenêtre aux clartés de la nuit,
Et se crispant les mains, hagard et solitaire,

Imagine soudain, hanté par des remords,
Un grand bal solennel tournant dans le mystère,
Où ses yeux ont cru voir danser les parents morts. 15

LE VIOLON BRISÉ

Aux soupirs de l'archet béni,
Il s'est brisé, plein de tristesse,
Le soir que vous jouiez, comtesse,
Un thème de Paganini.

5

Comme tout choit avec prestesse !
J'avais un amour infini,
Ce soir que vous jouiez, comtesse,
Un thème de Paganini.

L'instrument dort sous l'étroitesse
De son étui de bois verni,
Depuis le soir où, blonde hôtesse,
Vous jouâtes Paganini.

10

Mon cœur repose avec tristesse
Au trou de notre amour fini.
Il s'est brisé le soir, comtesse,
Que vous jouiez Paganini.

15

RONDEL À MA PIPE

Les pieds sur les chenets de fer
Devant un bock, ma bonne pipe,
Selon notre amical principe
Rêvons à deux, ce soir d'hiver.

5

Puisque le ciel me prend en grippe
(N'ai-je pourtant assez souffert?)
Les pieds sur les chenets de fer
Devant un bock rêvons, ma pipe.

Preste, la mort que j'anticipe
Va me tirer de cet enfer
Pour celui du vieux Lucifer;
Soit! nous fumerons chez ce type

10

Les pieds sur les chenets de fer.

TEXTE ET VARIANTES : I : *les Débats*, 24 août 1902, p. 2 <l. 6-14>; II : *ENSO**p*, 1904, p. ix <l. 6-14>; III : *ENSO*, 1904, p. 53; IV : *ENSO**a*, 1909, p. 53 (TB).

6 I,II le *Ciel* me 8 I,II fer, / Devant 12 I,II Lucifer. / Soit 14 III sur
des chenets IV sur [R des A les] chenets

CHOPIN

Fais, au blanc frisson de tes doigts,
Gémir encore, ô ma maîtresse!
Cette marche dont la caresse
Jadis extasia les rois. 5

Sous les lustres aux prismes froids,
Donne à ce cœur sa morne ivresse,
Aux soirs de funèbre paresse
Coulés dans ton boudoir hongrois.

Que ton piano vibre et pleure, 10
Et que j'oublie avec toi l'heure
Dans un Éden; on ne sait où...

Oh! fais un peu que je comprenne
Cette âme aux sons noirs qui m'entraîne
Et m'a rendu malade et fou! 15

HIVER SENTIMENTAL

Loin des vitres! clairs yeux dont je bois les liqueurs,
Et ne vous souillez pas à contempler les plèbes.
Des gels norvégiens métallisent les glèbes,
Que le froid des hivers nous réchauffe les cœurs! 5

Tels des guerriers pleurant les ruines de Thèbes,
Ma mie, ainsi toujours courtisons nos rancœurs,
Et, dédaignant la vie aux chants sophistiqués,
Laissons le bon Trépas nous conduire aux Érèbes.

Tu nous visiteras comme un spectre de givre; 10
Nous ne serons pas vieux, mais déjà las de vivre,
Mort! que ne nous prends-tu par telle après-midi,

Languides au divan, bercés par sa guitare,
Dont les motifs rêveurs, en un rythme assourdi,
Scandent nos ennuis lourds sur la valse tartare! 15

TEXTE ET VARIANTE: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 2-3>; II: *ENSO*, 1904, p. xxviii <I. 2-3>; III: *ENSO*, 1904, p. 55 (TB).

3 I,II plèbes! / Des

VIOLON D'ADIEU

- 5 Vous jouiez Mendelssohn ce soir-là; les flammèches
Valsaient dans l'âtre clair, cependant qu'au salon
Un abat-jour mêlait en ondulent long
Ses rêves de lumière au châtain de vos mèches.
- Et tristes, comme un bruit frissonnant de fleurs sèches
Éparses dans le vent vespéral du vallon,
Les notes sanglotaient sur votre violon
Et chaque coup d'archet trouait mon cœur de brèches.
- 10 Or, devant qu'il se fût fait tard, je vous quittai,
Mais jusqu'à l'aube errant, seul, morose, attristé,
Contant ma jeune peine au lunaire mystère,
- 15 Je sentais remonter comme d'amers parfums
Ces musiques d'adieu qui scellaient sous la terre
Et mon rêve d'amour et mes espoirs défunts.

MAZURKA

Rien ne captive autant que ce particulier
 Charme de la musique où ma langueur s'adore,
 Quand je poursuis, aux soirs, le reflet que mordore
 Maint lustre au tapis vert du salon familial.

5

Que j'aime entendre alors, plein de deuil singulier,
 Monter du piano, comme d'une mandore,
 Le rythme somnolent où ma névrose odore
 Son spasme funéraire et cherche à s'oublier!

Gouffre intellectuel, ouvre-toi, large et sombre,
 Malgré que toute joie en ta tristesse sombre,
 J'y peux trouver encor comme un reste d'oubli,

10

Si mon âme se perd dans les gammes étranges
 De ce motif en deuil que Chopin a poli
 Sur un rythme inquiet appris des noirs Archanges¹.

15

1. La mazurka, une danse gaie et rapide, naturellement endiablée, n'est guère faite pour exprimer des thèmes langoureux, funéraires ou métaphysiques, comme ceux qu'explicite le poème. Si Nelligan fonde sur le «ouï-dire» son information musicale (voir *supra*, p. 79), on peut tenir Dantin pour l'une de ses sources, puisqu'il est, lui, un vrai musicien et que sa pièce préférée est depuis l'enfance la Mazurka, opus 6, en fa dièse mineur de Chopin, qu'un jour il tentera même de transposer en vers (voir Nadeau, p. 155-158, et Louis Dantin, *Poèmes d'outre-tombe*, p. 100-102).

TEXTE ET VARIANTE : I: *les Débats*, 31 août 1902, p. 2 <I. 2-3>; II: *ENSO*, 1904, p. xi <I. 2-3>; III: *ENSO*, 1904, p. 57 (TB).

3 I,II s'adore. / Quand

FRISSON D'HIVER

Les becs de gaz sont presque clos:
 Chauffe mon cœur dont les sanglots
 S'épanchent dans ton cœur par flots,
 Gretchen!

5

Comme il te dit de mornes choses,
 Ce clavecin de mes névroses¹,
 Rythmant le deuil hâtif des roses,
 Gretchen!

Prends-moi le front, prends-moi les mains,
 Toi, mon trésor de rêves maints
 Sur les juvéniles chemins,
 Gretchen!

10

Quand le givre qui s'éternise
 Hivernalement s'harmonise
 Aux vieilles glaces de Venise,
 Gretchen!

15

Et que nos deux gros chats persans
 Montrent des yeux reconnaissants
 Près de l'âtre aux feux bruissants,
 Gretchen!

20

1. L'image du «clavecin de mes névroses» est reprise, développée par Nelligan, dans un tercet que Dantin cite dans *les Débats* et dans sa préface (*supra*, p. 102), mais qui ne reparait pas dans la composition du recueil. Dantin qualifie d'ailleurs l'image d'«insipide métaphore», ce que conteste Marie Le Franc, dans une lettre à Dantin du 1^{er} juin 1922 (BNQ, GN).

Et qu'au frisson de la veillée,
S'élance en tendresse affolée
Vers toi mon âme inconsolée,
Gretchen!

25

Chauffe mon cœur, dont les sanglots
S'épanchent dans ton cœur par flots.
Les becs de gaz sont presque clos...
Gretchen!

SOIRS D'OCTOBRE

— Oui, je souffre, ces soirs, démons mornes, chers Saints.

— On est ainsi toujours au soupçon des Toussaints.

— Mon âme se fait dune à funèbres hantises.

5 — Ah ! donne-moi ton front, que je calme tes crises.

— Que veux-tu ? je suis tel, je suis tel dans ces villes,
Boulevardier funèbre échappé des balcons,
Et dont le rêve élude, ainsi que des faucons,
L'affluence des sots aux atmosphères viles.

10 — Que veux-tu ? je suis tel... Laisse-moi reposer
Dans la langueur, dans la fatigue et le baiser,
Chère, bien-aimée âme où vont les espoirs sobres...

15 — Écoute ! ô ce grand soir, empourpré de colères,
Qui, galopant, vainqueur des batailles solaires,
Arbore l'Étendard triomphal des Octobres !

VIRGILIENNES¹

1. «Virgilienne», au singulier, est le titre d'un poème dont les deux premiers vers ont été reproduits dans *les Débats* et dans la préface (*supra*, p. 99) : «Octobre étend son soir de blanc repos / Comme une ombre de mère morte.» Mais le poème ne reparait ni intégralement ni en partie dans le recueil lui-même. En revanche, Dantin récupère l'intitulé, au pluriel, pour la cinquième section où il recueille neuf pièces.

Ci-contre : Le bandeau de cette page reprend, renversé, celui de la section «L'âme du poète» (*supra*, p. 113).



AUTOMNE

*Comme la lande est riche aux heures empourprées,
Quand les cadrans du ciel ont sonné les vesprées!*

*Quels longs effeuillements d'angélus par les chênes!
Quels suaves appels des chapelles prochaines!*

5

*Là-bas, groupes meuglants de grands bœufs aux yeux glauques
Vont menés par des gars aux bruyants soliloques.*

*La poussière déferle en avalanches grises
Pleines du chaud relent des vignes et des brises.*

*Un silence a plu dans les solitudes proches :
Des Sylphes ont cueilli le parfum mort des cloches.*

10

*Quelle mélancolie! Octobre, octobre en voie!
Watteau! que je vous aime, Autran¹, ô Millevoye²!*

1. Joseph Autran (1813-1877), poète marseillais en vogue à l'époque romantique, auteur entre autres d'*Épîtres rustiques* (1861).

2. Charles-Hubert Millevoye (1782-1816), poète préromantique, chantre de l'automne et des feuilles mortes, dans ses *Élégies* (1811).

NUIT D'ÉTÉ

5 Le violon, d'un chant très profond de tristesse,
Remplit la douce nuit, se mêle au son des cors;
Les Sylphes vont pleurant comme une âme en détresse
Et les cœurs des grands ifs ont des plaintes de morts.

Le souffle du Veillant anime chaque feuille,
Le rameau se balance en un rythme câlin,
Les oiseaux sont rêveurs, et sous l'œil opalin
De la lune d'été, ma douleur se recueille.

10 Au concert susurré que font sous la ramure
Les grillons, ces lutins en quête de sabbat,
Soudain a résonné toute, en mon cœur qui bat,

15 La grande majesté de la Nuit qui murmure
Dans les cieux alanguis un ramage lointain,
Prolongé jusqu'à l'aube humide du Matin.

TEXTE ET VARIANTES : I : *le Samedi*, 18 juillet 1896, p. 1 <sous le pseudonyme «Émile Kovar»>; II : *ENSO*, 1904, p. 64 (TB).

3 I cors, / Les 4 I Les sylphes vont pleurant comme une âme en détresse,
/ Et 5 I des arbres ont 6-8 I feuille; / Aux amers souvenirs les bois ouvrent
leur sein; / Les 8 I rêveurs; et 9-10 I d'été ma Douleur se recueille... // Len-
tement, au concert que 11-13 I Les lutins endiablés comme ce Faust ancien, / Le
luth dans tout mon cœur éveille en parmassien // La 13 I la nuit
qui 15 I l'aube, et mourant au Matin

RÊVE DE WATTEAU¹

Quand les pastours, aux soirs des crépuscules roux
 Menant leurs grands boucs noirs aux râles d'or des flûtes,
 Vers le hameau natal, de par delà les buttes,
 S'en revenaient, le long des champs piqués de houx: 5

Bohèmes écoliers, âmes vierges de luttes,
 Pleines de blanc naguère et de jours sans courroux,
 En rupture d'étude, aux bois jonchés de brous
 Nous allions, gouailleurs, prêtant l'oreille aux chutes

Des ruisseaux, dans le val que longeait en jappant 10
 Le petit chien berger des calmes fils de Pan
 Dont le pipeau qui pleure appelle, tout au loin.

Puis, las, nous nous couchions, frissonnant jusqu'aux moelles,
 Et parfois, radieux, dans nos palais de foin
 Nous déjeunions d'aurore et nous soupions d'étoiles... 15

1. C'est sans doute Dantin qui a supprimé l'article «un» du titre. Le rêve acquiert alors un caractère plus vague, en quelque sorte permanent. Watteau (1684-1721), évoqué par Nelligan dans un autre poème, «Automne» (*supra*, p. 172), est le peintre de sujets rustiques et de fêtes galantes.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 307; II: *les Débats*, 21 septembre 1902, <l. 14-15>; III: *ENSOp*, 1904, p. xxvi <l. 14-15>; IV: *ENSO*, 1904, p. 65 (TB).

1 I *Un rêve de Watteau* / Quand 2 I pastours, *le soir* des crépuscules roux, / Menant 4 I buttes / S'en 5 IV houx: // Bohèmes écoliers 6 I luttes / Pleines 7 I de *candeur blanche* et 9 I,IV aux *chûtes* // Des 10 I ruisseaux dans 12-14 I appelle tout au loin... // Puis las, nous nous couchions *frissonnants* jusqu'aux moelles / *Cependant que parfois* dans 13 II,IV couchions, *frissonnants* <corrigé d'après l'usage> jusqu'aux 14 II,III parfois, *tout ravis*, dans 15 II,III Nous *déjeunions* d'aurore 15 I d'étoiles!

TARENTELE D'AUTOMNE

Vois-tu près des cohortes bovines
Choir les feuilles dans les ravines,
Dans les ravines ?

5 Vois-tu sur le coteau des années
Choir mes illusions fanées,
Toutes fanées ?

 Avec quelles rageuses prestesses
Court la bise de nos tristesses,
10 De mes tristesses !

Vois-tu, près des cohortes bovines,
Choir les feuilles dans les ravines
Dans les ravines ?

 Ma sérénade d'octobre enfle une
Funéraire voix à la lune,
15 Au clair de lune.

Avec quelles rageuses prestesses
Court la bise de nos tristesses,
De mes tristesses !

20 Le doguet bondit dans la vallée.
Allons-nous-en par cette allée,
La morne allée !

 Ma sérénade d'octobre enfle une
Funéraire voix à la lune,
25 Au clair de lune.

TEXTE ET VARIANTE : ENSO, 1904, p. 66-67 (TB).

5 le *côteau* des

On dirait que chaque arbre divorce
Avec sa feuille et son écorce,
Sa vieille écorce.

Ah ! vois sur la pente des années
Choir mes illusions fanées,
Toutes fanées !

PRESQUE BERGER

Les Brises ont brui comme des litanies
Et la flûte s'exile en molles aphonies.

5

Les grands bœufs sont rentrés. Ils meuglent dans l'étable
Et la soupe qui fume a réjoui la table¹.

Fais ta prière, ô Pan ! Allons au lit, mioche,
Que les bras travailleurs se calment de la pioche.

Le clair de lune ondoie aux horizons de soie :
Ô sommeil ! donnez-moi votre baiser de joie.

10

Tout est fermé. C'est nuit. Silence... Le chien jappe.
Je me couche. Pourtant le Songe à mon cœur frappe.

Oui, c'est délicieux, cela, d'être ainsi libre
Et de vivre en berger presque... Un souvenir vibre

15

En moi... Là-bas, au temps de l'enfance, ma vie
Coulait ainsi, loin des sentiers, blanche et ravie !

1. La strophe, avec les variantes aux deux vers, se retrouve dans un autre poème, «Petit hameau», que Dantin a peut-être connu et qu'il aura écarté : «Les bœufs sont vite entrés. Ils meuglent dans l'étable, / Et la soupe qui fume a réjoui ma table» (NC, gr. II, fol. 2; Wyczynski, p. 41).

JARDIN SENTIMENTAL

Là, nous nous attardions aux nocturnes tombées,
 Cependant qu'alentour un vol de scarabées
 Nous éblouissait d'or sous les lueurs plombées.

De grands chevaux de pourpre erraient, sanguinolents, 5
 Par les célestes turfs, et je tenais, tremblants,
 Tes doigts entre mes mains, comme un nid d'oiseaux blancs.

Or, tous deux, souriant à l'étoile du soir,
 Nous sentions se lever des lumières d'espoir
 En notre âme fermée ainsi qu'un donjon noir¹. 10

Le vieux perron croulant parmi l'effroi des lierres,
 Nous parlait des autans qui chantaient dans les pierres
 De la vieille demeure aux grilles familières.

Puis l'Angélus, devers les chapelles prochaines,
 Tintait d'une voix grêle, et, sans rompre les chaînes, 15
 Nous allions dans la Nuit qui priait sous les chênes.

1. La composition typographique et l'impression du recueil sont interrompues chez Dantin à ce point précis. La suite sera l'œuvre de la Librairie Beauchemin, qui poursuivra dans l'ordre, avec la page 71, la numérotation des pages.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 15 juillet 1900, p. 1; II: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <1. 5-7>; III: *ENSOp*, 1904, p. xxvii <1. 5-7>; IV: *ENSO*, 1904, p. 70-71 (TB).

4 I plombées, // De 5 II sanguinolents / Par 7 II,III mains comme
 11 I perron *croûlant*, parmi 14 I,IV Puis *l'Angelus*, devers

Foulant les touffes d'herbe où le cri-cri se perd,
Invisibles², au loin, dans un grand vaisseau vert,
Nous rêvions de monter aux astres de Vesper³.

2. La correction «Invicibles» > «Invisibles» (texte d'*Émile Nelligan et son Œuvre* en 1904, non modifié en 1909) semble bien être encore le fait de Dantin, même si la composition typographique ne relève plus de lui, mais de la Librairie Beauchemin.

3. Au bas de cette page (p. 71 dans l'édition originale), on lit un petit chiffre 1, signalant le commencement d'une nouvelle feuille d'in-octavo (un cahier de seize pages). C'est en fait le huitième cahier du volume, mais l'imprimeur Dantin n'a pas signalé les siens, de 1 à 7; Beauchemin enchaîne donc en commençant ici la numérotation des cahiers.

LES PETITS OISEAUX

Puisque Rusbrock ¹ m'enseigne À moi, dont le cœur saigne Sur tout ce qui se baigne Dans le malheur,	5
À vous aimer, j'élève Ma pensée à ce rêve: De vous faire une grève Avec mon cœur.	
Là donc, oiseaux sauvages, Contre tous les ravages, Vous aurez vos rivages Et vos abris:	10
Colombes, hirondelles, Entre mes mains fidèles, Oiseaux aux clairs coups d'ailes Ô colibris!	15
Sûrs vous pourrez y vivre Sans peur des soirs de givre, Où sous l'astre de cuivre, Morne flambeau!	20
Souventes fois, cortège Qu'un vent trop dur assiège, Vous trouvez sous la neige Votre tombeau.	25

1. Le bienheureux Jan Rusbrock (nom écrit aussi Ruysbroek), théologien et écrivain brabançon, dont la doctrine mystique veut promouvoir la progression de l'âme vers Dieu.

TEXTE ET VARIANTES : I : *la Patrie*, 26 avril 1902, p. 22; II : *ENSO*, 1904, p. 72-73; III : *ENSOa*, 1909, p. 72-73 (TB).

1 I *Les Petits Oiseaux* // Puisque 2 I Puisque *Rusbroock* m'enseigne
7 I rêve, / De 8 II De *nous* faire 11 I ravages / Vous 13 I abris; /
Colombes 18 I vivre, / Sans

Protégés sans relâche,
Ainsi contre un plomb lâche,
Quand je clorai ma tâche,
Membres raidis;
Vous, par l'immense voûte
Me guiderez sans doute,
Connaissant mieux la route
Du Paradis!

30

VIOLON DE VILLANELLE

Sous¹ le clair de lune au frais du vallon,
 Beaux gars à chefs bruns, belles à chef blond,
 Au son du hautbois ou du violon
 Dansez la villanelle.

5

La lande est noyée en des parfums bons.
 Attisez la joie au feu des charbons;
 Allez-y gaiement, allez-y par bonds,
 Dansez la villanelle.

Sur un banc de chêne ils sont là, les vieux,
 Vous suivant avec des pleurs dans les yeux,
 Lorsqu'en les frôlant vous passez joyeux...
 Dansez la villanelle.

10

Allez-y gaiement! que l'orbe d'argent
 Croise sur vos fronts son reflet changeant;
 Bien avant dans la nuit, à la Saint-Jean
 Dansez la villanelle!

15

1. Bien qu'ayant corrigé, plus bas sur cette page, «croisse» > «croise», Dantin, en 1909, omet de rectifier la coquille «Sons» > «Sous». On peut croire que l'une et l'autre fautes sont le fait, en 1904, des typographes de chez Beauchemin.

TEXTE ET VARIANTES : I : ENSO, 1904, p. 74; II : ENSOa, 1909, p. 74 (TB).

2 I,II *Sous* le 15 I d'argent / *Croisse* sur II d'argent / [R *Croisse* A *Croise*] sur

BERGÈRE

5 Vous que j'aimai sous les grands houx,
Aux soirs de bohème champêtre,
Bergère, à la mode champêtre,
De ces soirs vous souvenez-vous?
Vous étiez l'astre à ma fenêtre
Et l'étoile d'or dans les houx.

10 Aux soirs de bohème champêtre
Vous que j'aimai sous les grands houx,
Bergère, à la mode champêtre,
Où donc maintenant êtes-vous?
— Vous êtes l'ombre à ma fenêtre
Et la tristesse dans les houx.

TEXTE ET VARIANTES : ENSO, 1904, p. 75.

3 de *bohème* champêtre 8 I de *bohème* champêtre

EAUX-FORTES FUNÉRAIRES¹

1. Le document nelliganien où Dantin a pris l'intitulé de sa sixième section n'a pas été retrouvé. Celle-ci réunit neuf poèmes.

Ci-contre : Le bandeau de cette page contraste grandement avec ceux des sections imprimées au *Petit Messager du Très Saint Sacrement*. On peut se demander ce que viennent faire ici ces cinq petits enfants, nus et sans sexe. La différence entre les deux moitiés du livre est ici très accusée. La maison Beauchemin, à l'époque, devait être assez dépourvue de matériel de clichage.



LES VIEILLES RUES¹

*Que vous disent les vieilles rues
Des vieilles cités ?...
Parmi les poussières accrues
De leurs vétustés,
Rêvant de choses disparues,
Que vous disent les vieilles rues ?*

5

*Alors que vous y marchez tard
Pour leur rendre hommage:
— « De plus d'une âme de vieillard
Nous sommes l'image, »
Disent-elles dans le brouillard,
Alors que vous y marchez tard.*

10

*« Comme d'anciens passants nocturnes
« Qui longent nos murs,
« En eux ayant les noires urnes
« De leurs ans² impurs,
« S'en vont les Remords taciturnes
« Comme d'anciens passants nocturnes. »*

15

1. On peut supposer que si Dantin avait pu poursuivre son travail de typographie, le présent poème aurait été en italique dans le recueil original, comme toutes les pièces liminaires de section. Beauchemin le donne en romain.

2. Dantin corrige «airs» > «ans». La correction était-elle vraiment nécessaire? L'euphonie ne semble guère y gagner.

TEXTE ET VARIANTES: I: ENSO, 1904, p. 79-80 <en romain>; II: ENSOa, 1909, p. 79-80 <en romain> (TB).

17 I leurs *airs* impurs II leurs [R *airs* A *ans*] impurs

20 *Voilà ce que dans les cités*
 Maintes vieilles rues
 Disent parmi les vétustés
 Des choses accrues
25 *Parmi vos gloires disparues,*
 Ô mornes et mortes cités !

SOIRS D'AUTOMNE

Voici que la tulipe et voilà que les roses,
 Sous le geste massif des bronzes et des marbres,
 Dans le Parc où l'Amour folâtre sous les arbres,
 Chantent dans les longs soirs monotones et roses. 5

Dans les soirs a chanté la gaîté des parterres
 Où danse un clair de lune en des poses obliques,
 Et de grands souffles vont, lourds et mélancoliques,
 Troubler le rêve blanc des oiseaux solitaires.

Voici que la tulipe et voilà que les roses 10
 Et les lys cristallins, pourprés de crépuscule,
 Rayonnent tristement au soleil qui recule,
 Emportant la douleur des bêtes et des choses.

Et mon amour meurtri, comme une chair qui saigne,
 Repose sa blessure et calme ses névroses. 15
 Et voici que les lys, la tulipe et les roses
 Pleurent les souvenirs où mon âme se baigne¹.

1. On ne sait quelle a pu être la part de Dantin dans la refonte radicale du poème depuis la version de 1897.

TEXTE ET VARIANTES : I : *l'Alliance nationale*, septembre 1897, p. 1 < sous le titre : « Rythmes du soir » >; II : *ENSO*, 1904, p. 81; III : *ENSOa*, 1909, p. 81 (TB).

1 I RYTHMES DU SOIR // Voici 2-6 I Voici que *le dahlia, la tulipe* et les roses / *Parmi les lourds bassins, les bronzes et les marbres* / *Des grands parcs* où l'Amour folâtre sous les arbres / Chantent dans les soirs *bleus*; monotones et roses // Chantent dans les soirs *bleus* la gaîté des parterres, / Où 3 II Sous les geste III Sous [R les A le] geste 7-12 I lune aux pieds d'argent obliques, / Où le vent de scherzos quasi mélancoliques / Trouble le rêve lent des oiseaux solitaires, // Voici que *le dahlia, la tulipe* et les roses, / Et le lys cristallin épris du crépuscule, / Blémissent tristement 13-15 I choses; // Voici que *le Dahlia*, comme un amour qui saigne, / Attend d'un clair matin les baisers frais et roses, / Et 16 I que le lys 17 I souvenirs dont mon

LES CORBEAUX¹

- J'ai cru voir sur mon cœur un essaim de corbeaux
 En pleine lande intime avec des vols funèbres,
 De grands corbeaux venus de montagnes célèbres
 Et qui passaient au clair de lune et de flambeaux.
- 5 Lugubrement, comme en cercle sur des tombeaux
 Et flairant un régal de carcasses de zèbres,
 Ils planaient au frisson glacé de mes vertèbres,
 Agitant à leurs becs une chair en lambeaux.
- 10 Or, cette proie échue à ces démons des nuits
 N'était autre que ma Vie en loque, aux ennuis
 Vastes qui vont tournant sur elle ainsi toujours
- 15 Déchirant à larges coups de bec, sans quartier,
 Mon âme, une charogne éparsée au champ des jours,
 Que ces vieux corbeaux dévoreront en entier.

1. L'attachement personnel de Dantin à une esthétique étroitement parnassienne peut lui avoir dicté sa réaction au style supposément symboliste des deux tercets, qu'il cite dans *les Débats* et dans la préface (*supra*, p. 92).

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2 <les deux tercets>; II: *ENSO*, 1904, p. xxii <les deux tercets>; III: *ENSO*, 1904, p. 82; IV: *ENSO*, 1909, p. 82 (TB).

8 III de *nos ténèbres*, / Agitant IV de [R *nos ténèbres* A *mes vertèbres*], / Agitant 12 I,II toujours, // Déchirant 14 III charogne *épaisse* au IV charogne [R *épaisse* A *éparse*] au

LE CORBILLARD

Par des temps de brouillard, de vent froid et de pluie,
 Quand l'azur a vêtu comme un manteau de suie,
 Fête des anges noirs! dans l'après-midi, tard,
 Comme il est douloureux de voir un corbillard, 5
 Traîné par des chevaux funèbres, en automne,
 S'en aller cahotant au chemin monotone,
 Là-bas vers quelque gris cimetière perdu,
 Qui lui-même, comme un grand mort gît étendu!
 L'on salue, et l'on est pensif au son des cloches 10
 Élégiaquement dénonçant les approches
 D'un après-midi tel aux rêves du trépas.
 Alors nous croyons voir, ralentissant le pas,
 À travers des jardins rouillés de feuilles mortes,
 Pendant que le vent tord des crêpes à nos portes, 15
 Sortir de nos maisons, comme des cœurs en deuil,
 Notre propre cadavre enclos dans le cercueil.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <l. 5-9>; II: *ENSO*, 1904, p. xxvii <l. 5-9>; III: *ENSO*, 1904, p. 83; IV: *ENSOa*, 1909, p. 83 (TB).

5 I,II corbillard / Traîné 8 I,II perdu / Qui 9 I étendu. / L'on II
 étendu... / L'on 13 III ralentissant *nos* pas IV ralentissant [R *nos* A *le*]
 pas

LE PERROQUET

Aux jours de sa vieille détresse
Elle avait, la pauvre négresse,
Gardé cet oiseau d'allégresse.

5 Ils habitaient, au coin hideux,
Un de ces réduits hasardeux,
Au faubourg lointain, tous les deux.

Lui, comme jadis à la foire,
Il jacassait les jours de gloire
Perché sur son épaule noire.

10 La vieille écoutait follement,
Croyant que par l'oiseau charmant
Causait l'âme de son amant.

15 Car le poète chimérique,
Avec une verve ironique
À la crédule enfant d'Afrique

Avait conté qu'il s'en irait,
À son trépas, vivre en secret
Chez l'âme de son perroquet.

20 C'est pourquoi la vieille au front chauve,
À l'heure où la clarté se sauve,
Interrogeait l'oiseau, l'œil fauve.

25 Mais lui riait, criant toujours,
Du matin au soir tous les jours:
«Ha! Ha! Ha! Gula, mes amours!»

TEXTE ET VARIANTES : I: *ENSO*, 1904, p. 84-86; II: *ENSOa*, 1909, p. 84-86 (TB).

6 I hasardeux, / *Un* faubourg II hasardeux, / [R *Un* A *Au*] faubourg

Elle en mourut dans un cri rauque,
Croyant que sous le soliloque
Inconscient du bavard glauque,

L'amant défunt voulait, moqueur,
Railler l'amour de son vieux cœur.
Elle en mourut dans la rancœur.

30

L'oiseau pleura ses funérailles,
Puis se fit un nid de pierrailles
En des ruines de murailles.

Mais il devint comme hanté;
Et quand la nuit avait chanté
Au clair du ciel diamanté,

35

On eût dit, à voir sa détresse,
Qu'en lui pleurait, dans sa tendresse,
L'âme de la pauvre négresse.

40

BANQUET MACABRE

5 À la santé du rire! Et j'élève ma coupe,
Et je bois follement comme un rapin joyeux.
Ô le rire! Ha! ha! ha! qui met la flamme aux yeux,
Ce vaisseau d'or qui glisse avec l'amour en poupe!

Vogue pour la gaieté de Riquet-à-la-Houpe¹!
En bons bossus joufflus gouaillons pour le mieux.
Que les bruits du cristal éveillent nos aïeux
Du grand sommeil de pierre où s'entasse leur groupe.

10 Ils nous viennent, claquant leurs vieux os: les voilà!
Qu'on les assoie en ronde au souper de gala.
À la santé du rire et des pères squelettes!

15 Versez le vin funèbre aux verres par longs flots,
Et buvons à la Mort dans leurs crânes, poètes,
Pour étouffer en nous la rage des sanglots!

1. Riquet-à-la-Houpe est le nom d'un personnage de Perrault. D'une laideur repoussante, il avait cependant l'âme grande et salvatrice.

CONFESSION NOCTURNE

Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville,
 Mon âme est le donjon des péchés mortels noirs¹,
 Il pleut une tristesse horrible aux promenoirs
 Et personne ne vient de la plèbe servile.

5

Tout est calme et tout dort. La solitaire Ville
 S'aggrave de l'horreur vaste des vieux manoirs.
 Prêtre, je suis hanté, c'est la nuit dans la ville;
 Mon âme est le donjon des péchés mortels noirs.

En le parc hivernal, sous la bise incivile,
 Lucifer rôde et va raillant mes désespoirs
 Très fous!... Le suicide aiguise ses coups!...
 Pour se pendre, il fait bon sous cet arbre tranquille...

10

.....
 Prêtre, priez pour moi, c'est la nuit dans la ville!...

15

1. Dantin qui, dans *les Débats*, avait cité les deux premiers vers de ce rondel ne les reproduit plus dans la préface. En outre, dans son exemplaire annoté d'*Émile Nelligan et son Œuvre* (1909), il renonce à sa correction de 1904: «mortels péchés noirs», et revient à la version des *Débats*: «péchés mortels noirs».

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 24 août 1902, p. 2 <1. 2-3>; II: *ENSO*, 1904, p. 88; III: *ENSOa*, 1909, p. 88 (TB).

3 II des *mortels péchés* noirs III des [R *mortels péchés* A *péchés mortels*]
 noirs 9 II des *mortels péchés* noirs III des [R *mortels péchés* A *péchés mortels*]
 noirs 11 II,III désespoirs. / Très

LE TOMBEAU DE LA NÉGRESSE

5 Alors que nous eut fuis le grand vent des hivers,
 Aux derniers ciels pâlis de mars, nous la menâmes
 Dans le hallier funèbre aux odeurs de cinnames,
 Où germaient les soupçons de nouveaux plants rouverts.

De hauts rameaux étaient criblés d'oiseaux divers
 Et de tristes soupirs gonflaient leurs jeunes âmes.
 Au limon moite et brut où nous la retournâmes,
 Que l'Africaine dorme en paix dans les mois verts!

10 Le sol pieusement recouvrira ses planches;
 Et le bon bengali, dans son château de branches,
 Pleurera sur maint thème un peu de ses vingt ans.

15 Peut-être, revenus en un lointain printemps,
 Verrons-nous, de son cœur, dans les buissons latents,
 Éclore un grand lys noir entre des roses blanches.

TEXTE ET VARIANTES : I : *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 278; II : *ENSO*, 1904, p. 89; III : *ENSOa*, 1909, p. 89 (TB).

1 I <Le titre est raccourci: LA NÉGRESSE.> 2 II Alors *qu'il* nous *eût* fuis III Alors [R *qu'il* A *que*] nous *eût* fuis I,II,III eut *fui* le <corrigé d'après l'usage> 7 I âmes; / Au 8 I Au limon *moite* ou nous la retournâmes / Que 10 I planches, / Et 11 I bon *Bengali*, dans 13 II Peut-être, *revenues* en III Peut-être, [R *revenues* A *revenus*] en 15 I grand *lis* noir

LE CERCUEIL

Au jour où mon aïeul fut pris de léthargie,
Par mégarde on avait apporté son cercueil;
Déjà l'étui des morts s'ouvrait pour son accueil,
Quand son âme soudain ralluma sa bougie. 5

Et nos âmes, depuis cet horrible moment,
Gardaient de ce cercueil de grandes terreurs sourdes;
Nous croyions voir l'aïeul au fond des fosses lourdes,
Hagard, et se mangeant dans l'ombre éperdument.

Aussi quand l'un mourait, père ou frère atterré 10
Refusait sa dépouille à la boîte interdite,
Et ce cercueil, au fond d'une chambre maudite,
Solitaire et muet, plein d'ombre, est demeuré.

Il me fut défendu pendant longtemps de voir 15
Ou de porter les mains à l'objet qui me hante...
Mais depuis, sombre errant de la forêt méchante
Où chaque homme est un tronc marquant mon souci noir,

J'ai grandi dans le goût bizarre du tombeau,
Plein du dédain de l'homme et des bruits de la terre,
Tel un grand cygne noir qui s'éprend de mystère, 20
Et vit à la clarté du lunaire flambeau.

Et j'ai voulu revoir, cette nuit, le cercueil
Qui me troubla jusqu'en ma plus ancienne année;
Assaillant d'une clé sa porte surannée
J'ai pénétré sans peur en la chambre de deuil. 25

Et là, longtemps je suis resté, le regard fou,
Longtemps, devant l'horreur macabre de la boîte;
Et j'ai senti glisser sur ma figure moite
Le frisson familial d'une bête à son trou.

30

Et je me suis penché pour l'ouvrir, sans remord
Baisant son front de chêne ainsi qu'un front de frère ;
Et, mordu d'un désir joyeux et funéraire,
Espérant que le ciel m'y ferait tomber mort.

PETITE CHAPELLE¹

1. Ce titre de «Petite chapelle» coiffe déjà une section du recueil projeté en 1898, «Récital des Anges», avec l'expresse dédicace: «À Serge Usène», anagramme d'Eugène Seers, alias Louis Dantin, et se retrouve également, avec la même dédicace, au milieu d'un autre feuillet (NC, gr. III, fol. 12 verso; Wyczynski, p. 64). Dans le projet «Motifs du Récital des Anges», en 1899, ce titre apparaît à nouveau au-dessus d'une énumération de titres avec beaucoup de ratures et de surcharges (NC, gr. IV, fol. 39; Wyczynski, p. 115). Dantin le retient comme intitulé de sa septième section regroupant quatorze pièces.

Ci-contre : Un second bandeau Beauchemin d'un autre style, décoration arbitraire dénuée de stricte signification.



CHAPELLE DANS LES BOIS¹

*Nous étions là deux enfants blêmes
Devant les grands autels à franges²,
Où Sainte Marie et ses anges
Riaient parmi les chrysanthèmes.*

5

*Le soir poudrait dans la nef vide;
Et son rayon à flèche jaune,
Dans sa rigidité d'icône
Effleurait le grand Saint livide.*

*Nous étions là deux enfants tristes
Buvant³ la paix du sanctuaire,
Sous la veilleuse mortuaire
Aux vagues reflets d'améthystes.*

10

1. À propos de la chapelle de la Réparation de la Pointe-aux-Trembles, où Nelligan avait fait un pèlerinage en sa compagnie, à l'automne 1897, Dantin écrivait: «C'était une simple chapelle en bois [...] sur la lisière d'un bosquet d'érables» (*Petit Messenger du Très Saint Sacrement*, septembre 1900, p. 286-287).

2. Dantin a pris ici le titre du recueil *Franges d'autel*, publié en 1900 (GN, BNQ).

3. La modification «Devant» > «Buvant» doit être une amélioration apportée au poème par Dantin, plutôt qu'une heureuse erreur de lecture des typographes de chez Beauchemin.

TEXTE ET VARIANTES: I: NC, fol. [13] <titre: «En Petite Chapelle»>; II: ENSO, 1904, p. 95-96 <en romain> (TB).

1 I *En Petite Chapelle* // Nous 3-5 I *franges / De marbre où la Vierge et ses Anges / Riaient* 5 I *chrysanthèmes* // Le 6 I *vide / Et* 7 I *jaune / Dans* 11 I *Devant la paix du sanctuaire / Sous* 13 II *reflets d'améthyste. // Nos*

15

*Nos voix en extase à cette heure
Montaient en rogations blanches,
Comme un angélus des dimanches,
Dans le lointain qui prie et pleure...*

20

*Puis nous partions... Je me rappelle!
Les bois dormaient au clair de lune,
Dans la nuit tiède où tintait une
Voix de la petite chapelle...*

14-19 I Nos voix d'extasiés dans l'heure / Mêlant leurs rogations blanches /
Semblaient un bourdon des Dimanches / D'angélique timbre qui pleure... / Quand
nous partions... il m'en rappelle / Les 16 II un angelus des 19 I lune /
Dans 20 I où chantait une

SAINTE CÉCILE

La belle Sainte au fond des cieux
Mène l'orchestre archangélique,
Dans la lointaine basilique
Dont la splendeur hante mes yeux.

5

Depuis que la Vierge biblique
Lui légua ce poste pieux,
La belle Sainte au fond des cieux
Mène l'orchestre archangélique.

Loin du monde diabolique
Puissé-je, un soir mystérieux,
Oùir dans les divins milieux
Ton clavecin mélancolique,

10

Ma belle Sainte, au fond des cieux¹.

1. Le typographe Dantin aurait détaché le dernier vers, selon sa façon de composer un rondel dans la première partie du recueil. Beauchemin ne le fait pas.

TEXTE ET VARIANTES : I: *la Patrie*, 8 avril 1899, p. 14 <titre: «L'Organiste des Anges»>; sous le titre, entre parenthèses: «Pour le Coin de Fanchette»>; à la fin du texte: «ÉMILE NELLIGAN»>; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 309; III: *ENSO*, 1904, p. 97 (TB).

1 I L'ORGANISTE DES ANGES // Sainte Cécile au II Sainte Cécile // La belle Sainte, au fond des cieux, / Mène 3 I,II archangélique / En la 7 I pieux / La 8 II Sainte, au fond des cieux, / Mène 8 III,IV cieux, / Mène 9-10 I archangélique // Et loin du II archangélique, // Et loin du 10-13 I,II diabolique / Qui fait mon front tant soucieux / Combien je rêve à ces milieux 11 III Puissé-je un 12-14 I milieux / Que célèbre mélancolique / Son orgue d'or au II milieux / Que célèbre, mélancolique, / Son orgue d'or au fond des cieux !....

BILLET CÉLESTE

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges,
 Un soir je m'en allai chez la Sainte adorée,
 Où se donnait, dans la salle de l'Empyrée,
 Pour la fête du Ciel, le récital des anges.

Et nul garde pour lors ne veillant à l'entrée,
 Je vins, le corps vêtu d'une tunique à franges,
 Le soir où l'on chantait chez la Sainte adorée,
 Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges.

Des dames défilaient dans des robes oranges;
 Les célestes laquais portaient haute livrée,
 Et, ma demande étant par Cécile agréée,
 Je l'écoutai jouer aux divines phalanges,

Plein de spleen nostalgique et de rêves étranges!¹

1. La correction des versions précédentes, par un retour inchangé du vers initial en fin de rondel, semble bien être le fait de Dantin, qui aurait aussi, comme typographe, mis à part, en relief, le dernier vers (cc que n'ont pas fait les typographes de chez Beauchemin).

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, 1900, p. 320 <titre: «Le Récital des Anges»>; II: *le Monde illustré*, 21 avril 1900 <titre: «LE RECITAL DES ANGES»>; III: *ENSO*, 1904, p. 98 (TB).

1 I *Le Récital des Anges* // Plein II *LE RECITAL DES ANGES* // Plein 3 I Un soir, je m'en allai chez la Sainte adorée / Où II Un soir, je m'en allai chez la sainte adorée / Où 4 I,II de l'empyrée / Pour 5 I,II du ciel, le 6 I Et nul ne s'opposant à cette libre entrée II Et nul ne s'opposant à cette libre entree, / Je 8 I soir où je m'en fus chez II soir où je m'en fus chez la sainte adorée, 10 I,II défilaient sous des clartés oranges: / Les 11 I,II livrée; / Et 12 I,II Et ma 12-14 I,II agréée, / J'écoutai le concert qu'aux divines phalanges / Elle donnait, là-haut, dans des rythmes étranges...

RÊVE D'UNE NUIT D'HÔPITAL

Cécile était en blanc, comme aux tableaux illustres
Où la Sainte se voit, un nimbe autour du chef.
Ils étaient au fauteuil Dieu, Marie et Joseph;
Et j'entendis cela debout près des balustres.

5

Soudain au flamboiement mystique des grands lustres,
Éclata l'harmonie étrange au rythme bref,
Que la harpe brodait de sons en relief...
Musiques de la terre, ah! taisez vos voix rustres!...

Je ne veux plus pécher, je ne veux plus jouir,
Car la sainte m'a dit que pour encor l'ouïr,
Il me fallait vaquer à mon salut sur terre.

10

Et je veux retourner au prochain récital
Qu'elle me doit donner au pays planétaire,
Quand les anges m'auront sorti de l'hôpital.

15

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 18 août 1901, p. 1 <titre: «Sainte Cécile»; en exergue: «Rêve d'une nuit d'hôpital»; à la fin du texte: «Émile Nelligan»>; II: *les Débats*, 24 août 1902, p. 2 <l. 10-15>; III: *ENSOp*, 1904, p. ix <l. 10-15>; IV: *ENSO*, 1904, p. 99; V: *ENSOa*, 1909, p. 99 (TB).

1 I SAINTE CECILE // Cécile 3 I Où la sainte se voit, un nimbe autour du chef / Ils 4 I étaient, au fauteuil, Dieu, Marie et Joseph, / Et 5 I debout, près 6 I au flamboiement mystique 7-9 I étrange, au rythme bref, / Où cent harpes brodaient leurs sons en relief, / Musiques 8 IV de ses sons V de [R ses] sons 9 I rustres! // Je 11 I,II,III l'ouïr, / Il 12 I terre; // Et

LE CLOÎTRE NOIR¹

Ils défilent au chant étoffé des sandales,
 Le chef bas, égrenant de massifs chapelets,
 Et le soir qui s'en vient, du sang de ses reflets
 Mordore la splendeur funéraire des dalles.

5

1. D'après ce que dit Dantin, qui en fut en bonne partie le témoin sinon l'acteur, voici de façon schématique le cheminement du sonnet depuis l'origine, en 1897, jusqu'à la correction d'une ultime coquille, en 1909. Sous le titre « Moines en défilade », *le Monde illustré* en publie une première mouture qui fixe déjà le style et ce que j'appellerais l'esprit du poème, mais qui laisse un texte ouvert à tous les remaniements; en fait, seuls le troisième (l. 4) et le tout dernier vers (l. 15) resteront, tout au long de la recherche, à peu près intacts. Nelligan disparu de la scène littéraire, Dantin, en août-septembre 1902, puis dans la préface imprimée en 1903, révélera des intitulés différents, toujours provisoires, du poème et, tout ensemble, un état achevé des deux vers du début et de tout le premier tercet, mais deux versions opposées du tercet final, l'une sombre et infâme, l'autre claire et triomphante, laquelle finalement subsistera sous un titre encore à tout le moins pessimiste, au stade définitif du recueil. Si l'on en croit Dantin, qui a peut-être lui-même forgé le titre final, tous ces exercices de langage correspondraient moins à des fluctuations idéologiques du croyant en mal de religion qu'à la pure fantaisie du jeune et candide poète en veine d'harmonie.

TEXTES ET VARIANTES: I: *le Monde illustré*, 10 juillet 1897, p. 164 <première version, en italique, sous le titre « Moines en défilade », avec à la fin: « Juin 1897 », et la signature: « EMIL NELLIGAN »>; II: *les Débats*, 24 août 1902, p. 2 <le premier tercet et deux versions du second>; 31 août 1902 <sous les titres « Les moines noirs », « Les moines blancs »>; 21 septembre 1902, p. 3 <l. 2-3>; III: *ENSOp*, 1904, p. ix-x <le premier tercet et deux versions du second, ainsi que l. 2-3>; p. xxvi <les titres: « Les moines noirs », « Les moines blancs »>; IV: *ENSO*, 1904, p. 100; V: *ENSOa*, 1909, p. 100 (TB).

1 I MOINES EN DEFILADE // Ils II, III Les Moines noirs, Les Moines blancs 2-4
 I Ils défilent le long des corridors antiques, / Tête basse, égrenant d'énormes chapelets;
 / Et 2 IV chant étouffé des V chant [R étouffé A étoffé] des 4-15 I reflets /
 Empourpre la splendeur des dalles monastiques. // L'heure a versé déjà ses flammes exta-
 tiques / Au fond de leurs grands cœurs où bouillent les secrets / De leur dégoût humain,
 de leurs mornes regrets / Et du frisson dompté des chairs cénobitiques. // Ils marchent
 dans la nuit et rien ne les émeut, / Pas même l'effrayante, horrible ombre de feu / Qui les
 suit sur le mur jusqu'au seuil des chapelles, // Pas même les appels de l'inférieur esprit, /
 Suprême Tentateur des passions rebelles / De ces silencieux Spectres de

Ils s'effacent soudain, comme en de noirs dédales,
 Au fond des corridors pleins de pourpres relais
 Oû de grands anges peints aux vitraux verdelets
 Interdisent l'entrée aux terrestres scandales.

Leur visage est funèbre, et dans leurs yeux sereins 10
 Comme les horizons vastes des cieux marins,
 Flambe l'austérité des froides habitudes.

La lumière céleste emplit leur large esprit,
 Car l'Espoir triomphant creusa les solitudes
 De ces silencieux spectres de Jésus-Christ. 15

12-14 II,III habitudes. // *L'impature* céleste emplit leur large esprit: / Car
seul l'Espoir *menteur* creusa

LES COMMUNIANTES

Calmes, elles s'en vont, défilant aux allées
De la chapelle en fleurs, et je les suis des yeux,
Religieusement joignant mes doigts pieux,
Plein de l'ardent regret des ferveurs en allées.

Voici qu'elles se sont toutes agenouillées
Au mystique repas qui leur descend des cieux,
Devant l'autel piqué de flamboiements joyeux
Et d'une floraison de fleurs immaculées.

Leur séraphique ardeur fut si lente à finir
Que tout à l'heure encore, à les voir revenir
De l'agape céleste au divin réfectoire,

Je crus qu'elles allaient vraiment prendre l'essor,
Comme si, se glissant sous leurs voiles de gloire,
Un ange leur avait posé des ailes d'or.

TEXTE ET VARIANTES: I: *La Patrie*, 29 avril 1899, p.14 <dédicace sous le titre: «A LOUIS FRECHETTE» et, à la fin du texte: «EMILE NELLIGAN.»>; II: *PMTSS*, juin 1899, p. 168 <le poème en italique et, après le texte: «EMILE NELLIGAN.»>; III: *Franges d'autel*, septembre 1900, p. [40] <le poème en italique et, après le texte: «EMILE NELLIGAN.»>; IV: *le Monde illustré*, 17 novembre 1900, p. 451 <après le texte, à gauche: «Franges d'autel», à droite: «EMILE NELLIGAN.»>; V: *ENSO*, 1904, p. 101 (TB).

1 I,II,III *Les Communiantes* // Calmes 2 I vont défilant 3 I fleurs et 3 IV yeux. / Religieusement 5 II,III,IV ferveurs *en-allées*. // Voici 11 II,III Que tout-à-l'heure encore 11 I encore à 12 I revenir / Du déjeuner céleste au divin Réfectoire, // Je 13-15 I allaient *prendre vraiment* l'essor: / Comme se glissant sous leurs voiles de gloire / Un 13 II, III, IV l'essor / Comme 15 I Un Ange leur 15 II,III,IV d'or...

LES DÉICIDES¹

I

Ils étaient là, les Juifs, les tueurs de prophètes,
Quand le sanglant Messie expirait sur la croix;
Ils étaient là, railleurs et bourreaux à la fois; 5
Et Sion à son crime entremêlait des fêtes.

Or, voici que soudain, sous le vent des tempêtes,
Se déchira le voile arraché des parois.
Les Maudits prirent fuite: on eût dit que le poids 10
De leur forfait divin s'écroulait sur leurs têtes.

Depuis, de par la terre, en hordes de damnés,
Comme des chiens errants, ils s'en vont, condamnés
Au remords éternel de leur race flétrie.

Trouvant partout, le long de leur âpre chemin,
Le mépris pour pitié, les ghettos pour patrie, 15
Pour aumône l'affront lorsqu'ils tendront la main.

1. Dantin a lui-même décrit son rôle dans la genèse du poème: «Cette pièce, "Les Déicides" [de Nelligan], qui figure dans ses œuvres, c'est à ma suggestion qu'il la composa; bien plus, en compétition avec moi. Je la lui demandai pour mon *Messenger* en lui traçant le sujet; mais je m'essayai, en attendant, à la faire moi-même, décidé à choisir la meilleure des deux. Quand je les comparai, la mienne me parut si pâle que je la jetai d'emblée au panier. Pas tout à fait d'emblée, car je consultai d'abord J.-B. Lagacé, qui fut pleinement de mon avis» (L. Dantin à G. Beaulieu, 30 avril 1938, GN, BNQ).

TEXTE ET VARIANTES : I: *PMTSS*, octobre 1898, p. 307-307 <sonnet double avec illustration d'encadrement de Jean-Baptiste Lagacé et signature en italique: «Emile Nelligan.» au bas du second sonnet>; II: *Franges d'autel*, 1900, p. [70-71] <même présentation que dans *PMTSS*>; III: *ENSO*, 1904, p. 102-103 (TB).

1 I,II *Les Déicides* // Ils 4 I,II croix: / Ils 5 I,II fois, / Et 13 I,II flétrie... // Trouvant 16 I,II main...

II

20 D'autres sont là, pareils à ces immondes hordes,
Écrasant le Sauveur sous des monts de défis,
Alors qu'Il tend vers eux, du haut des crucifix,
Ses deux grands bras de bronze en sublimes exordes.

25 Écumant du venin des haineuses discordes
Et crachant un blasphème au Pain que tu leur fis,
Ils passent. Or, ceux-là, mon Dieu, qu'on dit tes fils,
Te hachent à grands coups de symboliques cordes.

Aussi, de par l'horreur des infinis exils,
Lamentables troupeaux, ces sacrilèges vils
S'en iront, fous de honte, aux nuits blasphématoires,

30 Alors que sur leur front, mystérieux croissant,
Luira, comme un blason de leurs tortures noires,
Le stigmate éternel de quelque hostie en sang.

LA MORT DU MOINE¹

Voici venir les tristes frères
Vers la cellule où tu te meurs.
Ton esprit est plein de clameurs
Et de musiques funéraires.

5

Apportez-lui le Viatique.
Saint Bénédict, aidez sa mort!
Bien que faible, faites-le fort
Sous votre sainte égide antique.

Ainsi soit-il au cœur de Dieu!
Clément, dis un riant adieu
Aux liens impurs de cette terre.

10

1. Dans *les Débats* (24 août 1902) et dans la préface (*supra*, p. 76), Dantin mentionne le titre «Bénédictin mourant». Il raconte par ailleurs (*les Débats*, 31 août 1902, et préface, *supra*, p. 80) comment il avait prêté à son jeune ami le recueil de Louis Veuillot, *les Couleuvres*. Là-dessus Nelligan, «frappé d'un morceau médiocre intitulé Pierre Herschem» et jugeant «ce dernier nom, sans doute, d'un éternuement délicat» ainsi que d'un ravissant «exotisme», s'était tout de suite mis en train. Le lendemain Dantin recevait, dit-il, «*La Mort du moine*», un pur décalque sans mérite aucun. Herschem était devenu Wysintainer, et avait échangé la coulle [*sic*] de Saint-Dominique pour le capuce de Saint-Benoît: ce n'était vraiment pas la peine. Je refusai d'avaler cette fausse couleuvre», déclare Dantin. Or, quoi qu'il en dise, le refus de Dantin n'est tout de même pas allé jusqu'à exclure le poème de son recueil.

Dans les notes qu'il a laissées dans un dossier à la BNQ, le docteur Gabriel Nadeau a accumulé un nombre important de renseignements sur cette question. D'abord le poème de Nelligan parallèle au «Pierre Herschem» de Veuillot portait bien le titre de «Pierre Wysintainer». Le nom venait certainement de Louis Wisintainer (ainsi orthographié), colporteur d'images religieuses, venu du Tyrol à Montréal en 1887 et devenu ensuite le fondateur d'une industrie très florissante. Dantin aurait éliminé le nom du titre, par respect du notable Wisintainer. Il aurait alors forgé le nouveau titre sur le modèle du «Moine mourant», qui figure deux fois dans la section «Choses mystiques» du projet «Motifs du Récital des Anges», de 1899 (NC, gr. IV, fol. 39; Wyczynski, p. 115).

Et pars, rentre dans ton Espoir.
Que les bronzes du monastère
Sonnent ton âme au ciel ce soir!

DIPTYQUE

- En une très vieille chapelle
Je sais un diptyque flamand
Où Jésus, près de sa maman,
Creuse le sable avec sa pelle. 5
- Non peint par Rubens ou Memling,
Mais digne de leurs galeries;
La Vierge, en blanches draperies,
Au rouet blanc file son lin.
- La pelle verdelette peinte 10
Scintille aux mains grêles de Dieu;
Le soleil brûle un rouge adieu
Là-bas, devers Sion la sainte.
- Le jeune enfant devant la hutte
Du charpentier de Nazareth 15
Entasse un amas qu'on dirait
Être l'assise d'une butte.
- Jésus en jouant s'est sali;
Ses doigts sont tachetés de boue,
Et le travail sur chaque joue, 20
A mis comme un rayon pâli.
- Quelle est cette tâche sévère
Que Jésus si précoce apprit?
Posait-il donc en son esprit
Les bases d'un futur Calvaire? 25

CHAPELLE RUINÉE

Et je retourne encor frileux, au jet des bruines,
 Par les délabrements du parc d'octobre. Au bout
 De l'allée où se voit ce grand Jésus debout,
 Se massent des soupçons de chapelle en ruines.

5

Je refoule, parmi viornes, vipérines,
 Rêveur, le sol d'antan où gîte le hibou;
 L'Érable sous le vent se tord comme un bambou,
 Et je sens se briser mon cœur dans ma poitrine.

10

Cloches des âges morts sonnante à timbres noirs
 Et les tristesses d'or, les mornes désespoirs,
 Portés par un parfum que le rêve rappelle,

Ah! comme, les genoux figés au vieux portail,
 Je pleure ces débris de petite chapelle.....
 Au mur croulant, fleuri d'un reste de vitrail!

15

TEXTE ET VARIANTES: I: ENSO, 1904, p. 107; II: ENSOa, 1909, p. 107 (TB).

12 I un *parjure* que II un [R *parjure* A *parfum*] que

LA RÉPONSE DU CRUCIFIX

En expirant sur l'arbre affreux du Golgotha,
De quel regret ton âme, ô Christ, fut-elle pleine?
Était-ce de laisser Marie et Madeleine
Et les autres, au roc où la Croix se planta? 5

Quand le funèbre chœur sans Toi se lamenta,
Et que les clous crispaient tes mains; quand, par la plaine,
Ton âme eut dispersé la fleur de son haleine,
Devançant ton essor vers le céleste État;

Quel fut ce grand soupir de tristesse infinie 10
Qui s'exhala de Toi lorsque, l'œuvre finie,
Tu t'apprêtais enfin à regagner le But?

Me dévoileras-tu cet intime mystère?
— Ce fut de ne pouvoir, jeune homme, le fiel bu,
Serrer contre mon cœur mes bourreaux sur la Terre! 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *PMTSS*, avril 1900, p. 107 <avec une illustration de Jean-Baptiste Lagacé>; II: *Franges d'autel*, 1900, p. [48] <en italique>; III: *les Débats*, 9 septembre 1900, p. 8; IV: *le Monde illustré*, 15 décembre 1900, p. 506 <«EMILE NKLLIGAN»[sic] et «Franges d'autel» à la fin du texte>; V: *ENSO*, 1904, p. 108 (TB).

1 I,II *La Réponse du Crucifix* // En 5 I autres au roc où la *croix* se
7 I,II,III,IV quand par la plaine / Ton 8 V âme *eût* dispersé 9 I céleste
état, // Quel II,III,IV État. // Quel 11 II,III,IV de Toi, lorsque 15
I,II,III,IV la *terre*.

LES CARMÉLITES

5 Parmi l'ombre du cloître elles vont solennelles,
 Et leurs pas font courir un frisson sur les dalles,
 Cependant que du bruit funèbre des sandales
 Monte un peu la rumeur chaste qui chante en elles.

Au séraphique éclat des austères prunelles
 Répondent les flambeaux en des gammes modales;
 Parmi le froid du cloître elles vont solennelles,
 Et leurs pas font des chants de velours sur les dalles.

10 Une des leurs retourne aux landes éternelles
 Trouver enfin l'oubli du monde et des scandales
 Vers sa couche de mort, au fond de leurs dédales;
 C'est pourquoi, cette nuit, les nonnes fraternelles
 Dans leur cloître longtemps ont marché solennelles.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 24 août 1902, p. 2 <l. 2-5>; II: *ENSO*, 1904, p. ix <l. 2-5>; III: *ENSO*, 1904, p. 109 (TB).

2 I,II Parmi *le deuil* du cloître, elles vont, solennelles 3 I II dalles /
 Cependant 4 I,II sandales, / Monte 13-14 III fraternelles / Dans <Le der-
 nier vers du rondel n'est pas détaché.>

NOTRE-DAME-DES-NEIGES

Sainte Notre-Dame, en beau manteau d'or,
 De sa lande fleurie
 Descend chaque soir, quand son Jésus dort
 En sa Ville-Marie. 5
 Sous l'astral flambeau que portent ses anges,
 La belle Vierge va
 Triomphalement, aux accords étranges
 De céleste biva¹.

 Sainte Notre-Dame a là-haut son trône 10
 Sur notre Mont-Royal;
 Et de là, son œil subjugué le Faune
 De l'abîme infernal.
 Car elle a dicté: «Qu'un ange protège
 De son arme de feu 15
 Ma ville d'argent au collier de neige»,
 La Dame du Ciel bleu!

 Sainte Notre-Dame, ô tôt nous délivre
 De tout joug pour le tien;
 Chasse l'étranger! Au pays de givre 20
 Sois-nous force et soutien.
 Ce placet fleuri de choses dorées,
 Puisses-tu de tes yeux,
 Bénigne, le lire aux roses vesprées,
 Quand tu nous viens des Cieux! 25

1. La biva, ou biwa, est un luth japonais à quatre cordes dont on joue avec un plectre.

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 280-281; II: *ENSO*, 1904, p. 110-111 (TB).

1 I,II NOTRE-DAME DES NEIGES // Sainte 9 I céleste viva. //
 Sainte 11 I Mont-Royal, / Et 14 I un Ange protège 16 I,III neige,» /
 La 17 I du ciel bleu. // Sainte 19 I tien» / Chasse 20-21 I givre, / Sois-
 nous flamme et 23 I Puisses-tu, de

30

Sainte Notre-Dame a pleuré longtemps
Parmi ses petits anges;
Tellement, dit-on, qu'en les cieux latents
Se font des bruits étranges.
Et que notre Vierge entraînant l'Éden,
Ô floraison chérie!
Va tôt refleurir en même jardin
Sa France et sa Ville-Marie...

PRIÈRE DU SOIR

Lorsque tout bruit était muet dans la maison,
 Et que mes sœurs dormaient dans des poses lassées
 Aux fauteuils anciens d'aïeules trépassées,
 Et que rien ne troublait le tacite frisson, 5

Ma mère descendait à pas doux de sa chambre;
 Et, s'asseyant devant le clavier noir et blanc,
 Ses doigts faisaient surgir de l'ivoire tremblant
 La musique mêlée aux lunes de septembre.

Moi, j'écoutais, cœur dans la peine et les regrets, 10
 Laissant errer mes yeux vagues sur le Bruxelles,
 Ou, dispersant mon rêve en noires étincelles,
 Les levant pour scruter l'énigme des portraits.

Et cependant que tout allait en somnolence
 Et que montaient les sons mélancoliquement, 15
 Au milieu du tic-tac du vieux Saxe allemand,
 Seuls bruits intermittents qui coupaient le silence,

La nuit s'appropriait peu à peu les rideaux
 Avec des frissons noirs à toutes les croisées,
 Par ces soirs, et malgré les bûches embrasées, 20
 Comme nous nous sentions soudain du froid au dos!

L'horloge chuchotant minuit au deuil des lampes,
 Mes sœurs se réveillaient pour regagner leur lit,
 Yeux mi-clos, chevelure éparse, front pâli,
 Sous l'assoupissement qui leur frôlait les tempes; 25

Mais au salon empli de lunaires reflets,
Avant de remonter pour le calme nocturne,
C'était comme une attente inerte et taciturne,
Puis, brusque, un cliquetis d'argent de chapelets...

30

Et pendant que de Liszt les sonates étranges
Lentement achevaient de s'endormir en nous,
La famille faisait la prière à genoux
Sous le lointain écho du clavecin des anges.

28 I taciturne / *Pris* brusque II taciturne / [R *Pris* A *Puis*] brusque
30 I,II de *Litz* les

PASTELS ET PORCELAINES¹

1. Le document nelliganien où Dantin a pris l'intitulé de sa huitième section n'a pas été retrouvé. Celle-ci regroupe douze pièces.

Ci-contre: Troisième bandeau Beauchemin, nouveau style décoratif.



FANTAISIE CRÉOLE

*Or, la pourpre vêt la véranda rose
Au motif câlin d'une mandoline,
En des sangs de soir, aux encens de roses,
Or, la pourpre vêt la véranda rose.*

5

*Parmi les eaux d'or des vases d'Égypte,
Se fanent en bleu, sous les zéphirs tristes,
Des plants odorants qui trouvent leur crypte
Parmi les eaux d'or des vases d'Égypte.*

*La musique embaume et l'oiseau s'en grise;
Les cieux ont mené leurs valsestrales;
La Tendresse passe aux bras de la brise;
La musique embaume, et l'âme s'en grise.*

10

*Et la pourpre vêt la véranda rose,
Et dans l'Éden de sa Louisiane,
Parmi le silence, aux encens de rose,
La créole dort en un hamac rose.*

15

LES BALSAMINES¹

5 En un fauteuil sculpté de son salon ducal,
 La noble Viennoise, en gaze violette,
 De ses doigts ivoirins pieusement feuillette
 Le vélin s'élimant d'un missel monacal.

Et sa mémoire évoque, en rêve musical,
 Ce pauvre guitariste aux yeux où se reflète
 Le pur amour de l'art, qui, près de sa tablette,
 Venait causer, humant des fleurs dans un bocal.

10 La lampe au soir vacille et le vieux Saxe sonne;
 Son livre d'heure épars, Madame qui frissonne
 Regagne le grand lit d'argent digne des rois.

15 Des pleurs mouillent ses cils... Au fier blason des portes
 Quand l'aube eut reflambé, sur le tapis hongrois
 Le missel révélait des balsamines mortes...

1. Sans en citer alors le texte, dans *les Débats* (31 août 1902) et dans la préface (*supra*, p. 80), Dantin commente ainsi le poème: «[Nelligan] a dédié à Coppée ses *Balsamines*: il n'est que juste qu'elles lui retournent, car elles viennent de lui; j'entends, par la donnée, par la mièvrerie sentimentale, non par le style, qui s'entrave ici d'une solennité lourde.» Le manuscrit dont Dantin s'est servi, et qui porte effectivement une dédicace à François Coppée, a été donné par M^{me} Nelligan, durant l'hiver 1906-1907, au poète Guy Delahaye, qui l'a communiqué à Luc Lacourcière (voir Émile Nelligan, *Poésies complètes 1896-1899*, p. 299). On ne trouve aucune pièce intitulée «Les balsamines» dans l'œuvre de Coppée.

LE ROI DU SOUPER¹

Grave en habit luisant, un vieux nègre courbé,
 Va, vient de tous côtés à pas vifs d'estafette :
 Le paon truffé qui fume enroule une bouffette
 Du clair plateau d'argent jusqu'au plafond bombé. 5

Le triomphal service au buffet dérobé,
 Flambe. Toute la salle en lueur d'or s'est faite ;
 À la table massive ils sont là pour la fête,
 Tous, depuis le grand-oncle au plus petit bébé.

Soudain, la joie éclate et trille, franche et belle : 10
 Le dernier-né se pose, en robe mirabelle
 Sur la nappe de Chine où fleurit maint détail.

On applaudit. Sambo pâmé s'en tient les hanches,
 Cependant que, voilant son chef sous l'éventail,
 Grand'mère essuie un peu ses deux paupières blanches. 15

1. D'après les rectifications que Dantin y a apportées en 1909, cette page est celle où le texte a été le plus malmené par l'éditeur Beauchemin.

TEXTE ET VARIANTES: I: ENSO, 1904, p. 119; II: ENSOa, 1909, p. 119 (TB).

2 I un *grand* nègre II un [R *grand* A *vieux*] nègre 4 I fume *envole* une II fume [R *envole* A *enroule*] une 10 I et *brille*, franche II et [R *brille* A *trille*], franche 11-12 I *dernier-né*, *bambin qui souvent se rebelle*, / *Se pose sur la nappe* où II *dernier-né*, [R *bambin qui souvent se rebelle* A *se pose en robe mirabelle* / *Sur la nappe de Chine*] où

PAYSAGE FAUVE

- 5 Les arbres comme autant de vieillards rachitiques,
 Flanqués vers l'horizon sur les escarpements,
 Ainsi que des damnés sous le fouet des tourments,
 Tordent de désespoir leurs torses fantastiques.
- C'est l'Hiver; c'est la Mort; sur les neiges arctiques,
 Vers le bûcher qui flambe aux lointains campements,
 Les chasseurs vont frileux sous leurs lourds vêtements,
 Et galopent, fouettant leurs chevaux athlétiques.
- 10 La bise hurle; il grêle; il fait nuit, tout est sombre;
 Et voici que soudain se dessine dans l'ombre
 Un farouche troupeau de grands loups affamés;
- 15 Ils bondissent, essaims de fauves multitudes,
 Et la brutale horreur de leurs yeux enflammés,
 Allume de points d'or les blanches solitudes.

TEXTE ET VARIANTES: I: *le Monde illustré*, 21 août 1897, p. 260 <titre: «PAYSAGE»; après le texte, à gauche: «Montréal, août 1897», à droite: «EMIL NELLIGAN»>; II: *ENSO*, 1904, p. 120; III: *ENSOa*, 1909, p. 120 (TB).

1 I PAYSAGE // Les 4-5 I, II <inversion des l. 4-5> III <rétablissement des l. 4-5> 5 I désespoir leur torse fantastique // Ainsi 8-11 I vont fouettant leurs chevaux athlétiques / Et galopent, frileux, sous leurs lourds vêtements. // La bise hurle; il grêle; il fait nuit, tout est sombre / Et 14 I enflammés / Allume

ÉVENTAIL¹

Dans le salon ancien à guipure fanée
 Où fleurit le brocart des sofas de Nippon,
 Tout peint de grands lys d'or, ce glorieux chiffon
 Survit aux bals défunts des dames de lignée. 5

Mais, ô deuil triomphal ! l'autruche surannée
 S'effrange sous les pieds de bronze d'un griffon,
 Dans le salon ancien à guipure fanée
 Où fleurit le brocart des sofas de Nippon.

Parfois, quand l'heure vibre en sa ronde effrénée, 10
 L'éventail tout à coup revit un vieux frisson,
 Tellement qu'on croirait qu'il évente, au soupçon
 Des doigts mystérieux d'une morte émanée,

Dans le salon ancien à guipure fanée.

1. Dans *les Débats* (31 août 1902) et la préface (*supra*, p. 81), Dantin trouvait ce rondel «de facture achevée [...] C'est pittoresque comme détail et impeccable comme prosodie: le plus scrupuleux des parnassiens signerait cela.»

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 31 août 1902, p. 2 <l. 2-9>; II: *ENSO*, [1904], p. xiii <l. 2-9>; III: *ENSO*, [1904], p. 121; IV: *ENSOa*, [1909], p. 121 (TB).

1 I,II *Eventail* // Dans 3 I Nippon / Tout 12 III évente au IV évente [A ,] au 13 III émanée / Dans IV émanée [A ,] / Dans <Le dernier vers n'est pas détaché.>

L'ANTIQUAIRE

5 Entre ses doigts osseux roulant une ample bague,
L'antiquaire, vieux Juif d'Alger ou de Maroc,
Orfèvre, bijoutier, damasquineur d'estoc,
Au fond de la boutique erre, pause et divague.

Puis, des lampes de fer que frôle l'ombre vague
S'approchant tout fiévreux, le moderne Shylock
Reculé, horrifié. Rigide comme un bloc
Il semble au cœur souffrir de balafres de dague.

10 Malheur! Ce vieil artiste a trop tard constaté
Que l'anneau Louis XIV à fou prix acheté
N'est qu'un bibelot vil où rit l'infâme fraude.

15 C'est pourquoi, sous le flot des lustres miroitants,
L'horrible et fauve jet de son œil filtre et rôde
Dans la morne pourpreur des rubis éclatants.

LES CAMÉLIAS

Dans le boudoir tendu de choses de Malines
Tout est désert ce soir, Emmeline est au bal.

Seuls, des Camélias, en un glauque bocal
Ferment languissamment leurs prunelles câlines.

5

Sur des onyx épars, des bijoux et des bagues
Croisent leurs maints reflets dans des boîtes d'argent.

Tout pleure cette Absente avec des plaintes vagues.
Le perroquet digère un long spleen enrageant¹.

Le Saxe tinte. Il est aube. Sur l'escalier
Chante un pas satiné dans le frisson des gazes.

10

1. Afin de maintenir la disposition embrassée et l'alternance régulière des rimes, comme dans le reste du poème (et comme généralement chez Nelligan), il faudrait inverser les lignes 8 et 9 (v. 7-8). La chose est d'autant plus facile à faire que chacun des deux vers est un énoncé complet et que l'ordre de leur succession n'est pas imposé par les nécessités du sens. Mais aucune des versions connues ne satisfait à un tel choix, même pas la première, qui repose probablement sur un papier Nelligan. Les éditeurs des *Soirées du Château de Ramezay*, qui ont par ailleurs retouché le texte, n'ont pas modifié ce détail, ni Beauchemin, ni finalement Dantin qui avait pourtant, dans cette même section («Pastels et porcelaines»), recommandé une opération semblable, aux lignes 4-5 (v. 3-4) du poème «Paysage fauve».

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 16 décembre 1899, p. 14 <titre: «LES CAMELIAS ROSES»>; après le poème: «Émile Nelligan»>; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 310; III: *les Débats*, 21 septembre 1902, p. 3 <I. 4-5>; IV: *ENSO*, 1904, p. xxvii <I. 4-5>; V: *ENSO*, 1904, p. 123-124 (TB).

1 I LES CAMELIAS ROSES // Dans II *Les Camélias* // Dans
2 I,II Malines, / Tout 3 I soir *Emilynne* est II soir, la marquise est
4-6 I Seuls, de beaux plants de fleurs en un glauque bocal / Vont clore peu à peu
leurs prunelles calines. // Sur II Seuls, de beaux résédas, en un glauque bocal /
Vont clore peu à peu leurs <pas de division strophique entre I. 5-6> III Seuls, des
camélias dans un IV Seuls, des *camélias*, dans un glauque bocal, /
Ferment 5 III câlines // Sur 6 I épars des 7 I leurs reflets maints
dans 8 I cette absente avec des plaintes vagues / Le II cette absente;
avec 10 I Le Saxe tinte... II II Le saxe tinte... Il est aube;...sur l'escalier

Tout s'éveille alourdi des nocturnes extases.
La maîtresse s'annonce au doux bruit du soulier².

15

Sa main effeuille, lente, un frais bouquet de roses;
Ses regards sont voilés d'une aurore de pleurs.

Au bal elle a connu les premières douleurs,
Et sa jeunesse songe au vide affreux des choses,

Devant la sèche mort des Camélias roses.

2. Avant Dantin, les membres de l'École littéraire de Montréal ont remanié pour leurs *Soirées du Château de Ramezay* le texte nelliganien, celui du moins qui avait paru dans *la Patrie* en 1899, un mois après l'internement du poète. Ils avaient entre autres modifié la ligne 13 (v. 12), en tournant en «doux bruit» le «toc toc» du soulier, au grand déplaisir de Joseph Melançon (le poète Lucien Rainier), qui s'en est plaint, plus tard, à Germain Beaulieu (22 avril 1938, fonds Monique Melançon), lequel abonde dans le même sens: il trouve le toc toc du soulier «plus expressif que ce mièvre "doux bruit" que nous lui avons suggéré» (G. Beaulieu, «Nelligan est-il l'auteur de ses vers?», *les Idées*, mai-juin 1938, p. 343). Dantin, quant à lui, semble avoir préféré le «doux bruit» au «toc toc», puisque c'est la version qu'il a retenue (passée chez Beauchemin) et qu'il n'a pas changée en 1909.

12 I extases / La 13 II La *marquise* s'annonce au doux bruit du soulier ;
// Sa 13-14 I au *toc toc* du soulier. *Ses mains effeuillent*, lente II Sa main,
effeuille, lente, un frais bouquet de roses, / Ses 15 I,II pleurs; // Au
16 II bal, elle 16 I douleurs / Et 17 I choses. // Devant II choses /
Devant <pas de division strophique entre l. 17-18> 18 II mort de *camélias*
roses

LE SAXE DE FAMILLE

Donc, ta voix de bronze est éteinte:
Te voilà muet à jamais!
L'heure plus ne vibre ou ne tinte
Dans la grand'salle que j'aimais,

5

Où je venais, après l'étude,
Fumer le soir, rythmant des vers,
Où l'abri du monde pervers
Éternisait¹ ma solitude.

Sur le buffet aux tons noircis
De chêne très ancien, ton ombre
Lamente-t-elle, Saxe sombre,
Toute une époque de soucis ?

10

Serait-ce qu'un chagrin qui tue
T'a harcelé comme un remords,
Ô grande horloge qui t'es tue
Depuis que les parents sont morts ?

15

1. La leçon «Éternisant» est fautive, mais Dantin a omis de la corriger, en 1909.

LE SOULIER DE LA MORTE

- 5 Ce frêle soulier gris et or,
Aux boucles de soie embaumée,
Tel un mystérieux camée,
Entre mes mains, ce soir, il dort.
- Tout à l'heure je le trouvai
Gisant au fond d'une commode...
Petit soulier d'ancienne mode,
Soulier du souvenir... Ave! —
- 10 Depuis qu'elle s'en est allée,
Menée aux marches de Chopin,
Dormir pour jamais sous ce pin
Dans la froide et funèbre allée,
- 15 Je suis resté toute l'année
Broyé sous un fardeau de fer,
À vivre ainsi qu'en un enfer,
Comme une pauvre âme damnée.
- 20 Et maintenant, cœur plein de noir,
Cette vigile de décembre,
Je le trouve au fond de ma chambre,
Soulier que son pied laissa choir.

Celui-là seul me fut laissé,
L'autre est sans doute chez les anges...

.....

Et moi je cours pieds nus les fanges...
Mon âme est un soulier percé¹.

25

1. Commentaire de Dantin: «[...] c'est une allusion symbolique, oh! combien! que cette morale à propos d'un soulier, dernier souvenir d'une morte [...] Encore y a-t-il quelque chose de trouvé, et que tout le monde n'eût pas trouvé» (*les Débats*, 21 septembre 1902, et *supra*, p. 101).

25 III nus *la fange...* / Mon IV nus [R *la fange...* A *les fanges*] <en italique> / Mon 26 I,II *Mon âme est un soulier percé!*

VIEILLE ROMANESQUE

5 Près de ses pots de fleurs, à l'abri des frimas,
 Assise à la fenêtre, et serrant autour d'elle
 Son châle japonais, Mademoiselle Adèle
 Comme à vingt ans savoure un roman de Dumas.

 Tout son boudoir divague en bizarre ramas,
 Cloître d'anciennetés, dont elle est le modèle;
 Là s'incrusta l'émail de son culte fidèle:
 Vases, onyx, portraits, livres de tous formats.

10 Sur les coussins épars, un vieux matou de Perse
 Ronronne cependant que la vieille disperse
 Aux feuillets jaunissants les ennuis de son cœur.

 Mais elle ne voit pas, en son rêve attendrie,
 Dans la rue, un sourire au visage moqueur
 Du joueur glorieux d'orgue de Barbarie!¹

15

1. La chute ratée d'un sonnet rallongé à quinze vers par reduplication du quatorzième, dans l'édition Beauchemin 1904, est l'exemple le plus flagrant d'un travail d'impression bâclé. Dantin, qui avait voulu faire du livre une œuvre d'art, avait bien raison de s'en plaindre (voir L. Dantin à O. Asselin, 2 mai 1920, *ECE*, p. 110). En effectuant sa correction, en 1909, Dantin a omis de supprimer les points de suspension à la fin de la ligne 14.

TEXTE ET VARIANTES: I: *ENSO*, 1904, p. 128; II: *ENSOa*, 1909, p. 128 (TB).

14-15 I rue, *ce passant* au visage moqueur... / *Du joueur glorieux d'orgue <sic> de Barbarie!* / Un joueur II rue, [R *ce passant* A *un sourire au visage moqueur...* / [R *Du joueur glorieux d'orgue de Barbarie!*] / [R Un A Du] joueur

VIEILLE ARMOIRE

Dors, fouillis vénéré de vieilles porcelaines
Froides comme des yeux de morts, tous clos, tous froids,
Services du Japon qui disent l'autrefois
De maints riches repas de belles châtelaines! 5

Ton bois a des odeurs moites d'anciennes laines,
Parfums de choses d'or aux fragiles effrois;
Tes tasses ont causé sur des lèvres de rois
De leurs Hébés¹, de leurs images peintes, pleines

De pastels lumineux, de vieux jardins fleuris, 10
Arabesque où le ciel avait de bleus souris...
Reliquaire d'antan, ô grande, ô sombre armoire!

Hier, quand j'entr'ouvris tes portes de bois blond,
Je crus y voir passer la spectrale mémoire
De couples indistincts menés au réveillon. 15

1. Dans la mythologie grecque, Hébé, fille de Zeus et d'Héra, est une personification de la jeunesse. On la trouve souvent représentée sur les vases antiques.

POTICHE

- 5 C'est un vase d'Égypte à riche ciselure,
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés:
De profil on y voit, souple, les reins cambrés,
Une immobile Isis tordant sa chevelure.
- Flambantes, des nefs d'or se glissent sans voileure
Sur une eau d'argent plane aux tons de ciel marbrés:
C'est un vase d'Égypte à riche ciselure
Où sont peints des sphinx bleus et des lions ambrés.
- 10 Mon âme est un potiche où pleurent, dédorés,
De vieux espoirs mal peints sur sa fausse moulure;
Aussi j'en souffre en moi comme d'une brûlure,
Mais le trépas bientôt les aura tous sabrés...
- Car ma vie est un vase à pauvre ciselure.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 317; II: *les Débats*, 20 janvier 1901, p. 1 <en italique>; III: *ENSO*, 1904, p. 130 (TB).

1 I *Potiche* / C'est 2 I,II ciselure / Où 3 I ambrés; / De côté l'on y II ambrés; / D'un côté l'on y 7 I,II marbrés; / C'est 10 I,II où se sont décorés / De 12 II d'une brûlure, / Mais 13 I,II sabrés; <II: sabrés > / C'est un vase de vie à <Le dernier vers n'est pas détaché.> 14 II ciselure!

VÊPRES TRAGIQUES¹

1. Le document nelliganien où Dantin a pu prendre l'intitulé de sa neuvième section n'a pas été retrouvé. Celle-ci comprend six poèmes.

Page laissée blanche



MUSIQUES FUNÈBRES

*Quand, rêvant de la morte et du boudoir absent,
Je me sens tenaillé des fatigues physiques,
Assis au fauteuil noir, près de mon chat persan,
J'aime à m'inoculer de bizarres musiques, 5
Sous les lustres dont les étoiles vont versant
Leur sympathie au deuil des rêves léthargiques.*

*J'ai toujours adoré, plein de silence, à vivre
En des appartements solennellement clos,
Où mon âme sonnait des cloches de sanglots, 10
Et plongeant dans l'horreur, se donne toute à suivre,
Triste comme un son mort, close comme un vieux livre,
Ces musiques vibrant comme un éveil de flots.*

*Que m'importent l'amour, la plèbe et ses tocsins ?
Car il me faut, à moi, des annales d'artiste; 15
Car je veux, aux accords d'étranges clavecins,
Me noyer dans la paix d'une existence triste
Et voir se dérouler mes ennuis assassins,
Dans le prélude où chante une âme symphoniste.*

*Je suis de ceux pour qui la vie est une bière 20
Où n'entrent que les chants hideux des croquemorts,
Où mon fantôme las, comme sous une pierre,
Bien avant dans les nuits cause avec ses remords,
Et vainement appelle, en l'ombre familière
Qui n'a pour l'écouter que l'oreille des morts. 25*

TEXTE ET VARIANTES : I : ENSO, 1904, p. 133-134 <en romain>; II : ENSOa, 1909, p. 133-134 <en romain> (TB).

14 I Que m'importe l'amour II Que [R m'importe A m'importent] l'amour

30 *Allons ! que sous vos doigts, en rythme lent et long
Agonisent toujours ces mornes chopinades...
Ah ! que je hais la vie et son noir Carillon !
Engouffrez-vous, douleurs, dans ces calmes aubades,
Ou je me pends ce soir aux portes du salon,
Pour chanter en Enfer les rouges sérénades !*

35 *Ah ! funèbre instrument, clavier fou, tu me railles !
Doucement, pianiste, afin qu'on rêve encor !
Plus lentement, plaît-il ?... Dans des chocs de ferrailles,
L'on descend mon cercueil, parmi l'affreux décor
Des ossements épars au champ des funérailles,
Et mon cœur a gémi comme un long cri de cor !...*

L'HOMME AUX CERCUEILS

Maître Christian Loftel n'a d'état que celui
 De faire des cercueils pour les mortels ses frères,
 Au fond d'une boutique aux placards funéraires
 Où depuis quarante ans le jour à peine a lui. 5

À cause de son air étrange, nul vers lui
 Ne vient: il a le froid des urnes cinéraires.
 Parfois, quelque homme en deuil discute des parères¹
 Et retourne, hanté de ce spectre d'ennui.

Ô sage, qui toujours gardes tes lèvres closes, 10
 Maître Christian Loftel! tu dois savoir des choses
 Qui t'ont creusé le front et t'ont joint les sourcils.

Réponds! quand tu construis les planches péremptoires,
 Combien d'âmes de morts, au choc de tes outils
 Te content longuement leurs posthumes histoires? 15

1. Parère: dans la langue du droit, certificat d'authenticité.

TEXTE ET VARIANTES: *les Débats*, 17 décembre 1899 <en italique, signature de Nelligan>; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 323; III: *la Presse*, 3 avril 1900, p. 5 <signature de Nelligan>; IV: *ENSO*, 1904, p. 135; V: *ENSOa*, 1909, p. 135 (TB).

1 II *L'Homme aux Cercueils* // Maître 3 I,II,III mortels, ses 5 I,II,III
 Où, depuis quarante ans, le jour 6 I,II,III lui / *N'ose jamais venir, pas même ses*
confrères. / Parfois 7 IV urnes *Cinéraires.* / Parfois V urnes [R *Cinéraires*
 A *cinéraires*]. / Parfois 13 I Réponds. *Quand* tu

MARCHES FUNÈBRES

- 5 J'écoute en moi des voix funèbres
 Clamer transcendentale-
 ment,
 Quand sur un motif allemand
 Se rythment ces marches célèbres.
- Au frisson fou de mes vertèbres
 Si je sanglote éperdument,
 C'est que j'entends des voix funèbres
 Clamer transcendentale-
 ment.
- 10 Tel un troupeau spectral de zèbres
 Mon rêve rôde étrangement;
 Et je suis hanté tellement
 Qu'en moi toujours, dans mes ténèbres,
 J'entends geindre des voix funèbres.

TEXTE ET VARIANTES: I: *ENSO*, 1904, p. 136; II: *ENSOa*, 1909, p. 136 (TB).

3 I,II Clamer *transcendentale-ment*, / Quand 9 I,II Clamer *transcendentale-ment*, // Tel 13-14 I <Le dernier vers n'est pas détaché.> II <Dantin détache expressément le dernier vers.>

LE PUITTS HANTÉ

Dans le puits noir que tu vois là
 Gît la source de tout ce drame.
 Aux vents du soir le cerf qui brame
 Parmi les bois conte cela.

5

Jadis un prêtre¹ fou, voilà,
 Y fut noyé par une femme.
 Dans le puits noir que tu vois là
 Gît la source de tout ce drame.

Pstt! n'y viens pas! On voit l'éclat
 Mystérieux d'un spectre en flamme,
 Et l'on entend, la nuit, une âme
 Râler comme en affreux gala,

10

Dans le puits noir que tu vois là.

1. La correction: «amant» > «prêtre» ramène le terme même de Nelligan que Dantin avait dû censurer. «Mais l'éditeur, dit-il, et c'était moi, avait à ménager dans son entourage des susceptibilités aiguës: — l'œuvre elle-même était imprimée dans la communauté dont je faisais partie: — il m'eût été impossible de garder ce vers dans sa première forme» (L. Dantin à O. Asselin, 30 avril 1920, *ECF*, p. 111).

TEXTE ET VARIANTES: I: *ENSO*, 1904, p. 137; II: *ENSOa*, 1909, p. 137 (TB).

6 I un *amant* fou II un [R *amant* A *prêtre*] fou 13-14 I <Le dernier vers n'est pas détaché.> II <Dantin détache expressément le dernier vers.>

L'IDIOTE AUX CLOCHES

Elle a voulu trouver les cloches
 Du Jeudi-Saint sur les chemins;
 Elle a saigné ses pieds aux roches
 À les chercher dans les soirs maints,

Ah! lon lan laire,

Elle a meurtri ses pieds aux roches;
 On lui disait: «Fouille tes poches.»
 — Nenni, sont vers les cieus romains:
 «Je veux trouver les cloches, cloches,
 Je veux trouver les cloches
 Et je les aurai dans mes mains;»

Ah! lon lan laire et lon lan la.

II

Or vers les heures vespérales
 Elle allait, solitaire, aux bois.
 Elle rêvait des cathédrales
 Et des cloches dans les beffrois;

Ah! lon lan laire,

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 7 janvier 1899, p. 10; II: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 321-322; III: *les Débats*, 15 avril 1900, p. 1; IV: *ENSO*, 1904, p. 138-139 (TB).

I *L'Idiot aux Cloches* // Elle II *L'Idiot aux cloches* // Elle 2-5 II,III *Les cloches d'or des Jeudis-Saints*: / *Les pieds meurtris contre les* <III: *Ses pauvres pieds meurtris aux* roches, / *Elle a couru par les chemins*, / Ah! 5 I *maints*, // *Oh!* lon lon laire. / Elle 6 II lon lon laire 6-7 III lon lon laire. / *Ses pauvres pieds meurtris aux roches...* / On 6-7 II laire, // *Les pieds meurtris contre les roches...* / On 8 I lui disait: «fouille tes II lui criait: «fouille tes III lui criait: «Fouille IV lui disait: Fouille 9 II,III — Nenni! *devers* les cieus romains, / Je 9 I romains / Je 11 II,III cloches, / Et 12 II,III mains. / Ah! 13 I lon lon laire et lon lan la. II lon lon laire *eh!* lon lon la. III lon lon laire, *eh!* lon la. 15 II,III *Toujours*, aux heures vespérales, / Elle 16 I,IV allait solitaire 16 II,III bois; / Elle 17 III rêvait de cathédrales 18 II,III des bronzes de leurs beffrois 18 I cloches *dès de longs mois*; / Ah! 19 I lon lon laire. / Elle II,III lon lon laire; / Elle

Elle rêvait des cathédrales, 20
 Puis tout à coup, en de fous râles
 S'élevait tout au loin sa voix:
 «Je veux trouver les cloches, cloches,
 Je veux trouver les cloches
 Et je les aurai dans mes mains;» 25

Ah! lon lan laire et lon lan la.

III

Une aube triste, aux routes croches,
 On la trouva dans un fossé.
 Dans la nuit du retour des cloches 30
 L'idiotte avait trépassé;

Ah! lon lan laire,

Dans la nuit du retour des cloches,
 À leurs métalliques approches,
 Son rêve d'or fut exaucé: 35
 Un ange mit les cloches, cloches,
 Lui mit toutes les cloches,
 Là-haut, lui mit toutes aux mains;

Ah! lon lan laire et lon lan la.

20 III rêvait *de* cathédrales / Puis 20 I cathédrales. / Puis II cathédrales..... / Puis 21 I coup en 21-22 II,III coup, *pleine de râles*, / S'élevait, tout au loin, sa I <Ajoute un vers entre l. 21-22: *Comme une bête aux abois.*> 22 I,II,IV voix: / Je III voix: / — Je 24 II,III cloches, / Et 25 II,III mains. / Ah! 25-26 I, II, III, IV <Ne détachent pas le dernier vers.> 28 II,III *Un jour, au bord des routes* 29 II,III fossé: / Dans 30 II,III cloches, / L'idiotte 31 I trépassé, // Ah! 32 I,II lon *lon* laire III lon *lon* laire; // Dans 36-37 II,III ange *prit* les cloches, cloches, / Il *prit* toutes 37 II cloches, / *Et les lui plaça dans les mains.* III cloches, / *Les lui mit toutes dans les mains.* 39 I lon *lon* laire et lon *lon* la. II,III lon *lon* laire et lon *lon* la

LE BŒUF SPECTRAL

5

Le grand bœuf roux aux cornes glauques
 Hante là-bas la paix des champs,
 Et va meuglant dans les couchants
 Horriblement ses râles rauques.

10

Et tous ont tu leurs gais colloques
 Sous l'orme au soir avec leurs chants.
 Le grand bœuf roux aux cornes glauques
 Hante là-bas la paix des champs.

Gare, gare aux desseins méchants!
 Belles en blanc, vachers en loques,
 Prenez à votre cou vos socques!
 À travers prés, buissons tranchants,

Fuyez le bœuf aux cornes glauques.

TEXTE ET VARIANTES : I : *ENSO*, 1904, p. 140; II : *ENSOa*, 1909, p. 140 (TB).

5 I Horriblement *les* râles II Horriblement [R *les* A *ses*] râles

TRISTIA¹

1. « *Tristia* », l'intitulé de la dixième et dernière section du recueil, est authentiquement nelliganien. Il désignait un poème aujourd'hui perdu qu'Émile Nelligan a récité, à sa première participation, le 25 février 1897, aux réunions de l'École littéraire de Montréal. Ce titre latin est celui du recueil d'élégies qu'Ovide écrivit quand il était en exil. Cette section finale du Nelligan-Dantin contient treize poèmes.

Ci-contre : Bandeau de style gnomique, sans rapport évident de signification avec le texte.



LE LAC

*Remémore, mon cœur, devant l'onde qui fuit
De ce lac solennel, sous l'or de la vesprée,
Ce couple malheureux dont la barque éplorée
Y vint sombrer avec leur amour, une nuit.*

5

*Comme tout alentour se tourmente et sanglote!
Le vent verse les pleurs des astres aux roseaux,
Le lys s'y mire ainsi que l'azur plein d'oiseaux,
Comme pour y chercher une image qui flotte.*

*Mais rien n'en a surgi depuis le soir fatal
Où les amants sont morts enlaçant leurs deux vies,
Et les eaux en silence aux grèves d'or suivies
Disent qu'ils dorment bien sous leur calme cristal.*

10

*Ainsi la vie humaine est un grand lac qui dort
Plein sous le masque froid des ondes déployées,
De blonds rêves déçus, d'illusions noyées,
Où l'Espoir vainement mire ses astres d'or.*

15

L'ULTIMO ANGELO DEL CORREGGIO

- 5 Les yeux hagards, la joue pâlie,
Mais le cœur ferme et sans regret,
Dans sa mansarde d'Italie
Le divin Corrège expirait.
- 10 Autour de l'atroce grabat,
La bonne famille du maître
Cherche un peu de sa vie à mettre
Dans son cœur à peine qui bat.
- 15 Mais la vision cérébrale
Fomente la fièvre du corps,
Et son âme qu'agite un râle,
Sonne de bizarres accords.
- Il veut peindre. Très lentement
De l'oreiller il se soulève,
Simulant quelque archange en rêve
En oubli du Ciel un moment.
- 20 Son œil fouille la chambre toute,
Et soudain se fixe, étonné.
Il voit son modèle, il n'a doute,
Dans le berceau du dernier-né.
- 25 Son jeune enfant près du panneau
Tout rose dans le linge orange,
A joint ses petites mains d'ange
Vers le cadre du Bambino.

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Patrie*, 22 octobre 1898 <dédicace: «Pour Madame W. Hatchly...»>; après le poème: «ÉMILE NELLIGAN.»>; II: *ENSO*, 1904, p. 144-146 (TB).

2-4 I *L'air hagard, prunelle pâlie*, / *Dernier tableau lombard discret*; /
Dans 9 I cœur *presque en mort* qui 10 I cérébrale / *Fermente* la 12 I âme
qui couve un 13 I Sonne, de 15 I soulève / *Simulant quelque Archange*
en 19 I soudain *s'arrête étonné*; / II 20 I doute / Dans 23 I orange /
A

Et sa filiale prière
 À celle de l'Éden fait lien :
 Dans du soir d'or italien,
 Vision de blanche lumière.

«Vite qu'on m'apporte un pinceau! 30
 «Mes couleurs! crie le vieil artiste,
 «Je veux peindre la pose triste
 «De mon enfant dans son berceau.

«Mon pinceau! délire Corrège,
 «Je veux saisir en son essor 35
 «Ce sublime idéal de neige
 «Avant qu'il retourne au ciel d'or!»

Comme il peint! Comme sur la toile
 Le génie coule à flot profond!
 C'est un chérubin au chef blond, 40
 En chemise couleur d'étoile.

Mais le peintre, pris tout à coup
 D'un hoquet, retombe. Il expire,
 Tandis que la sueur au cou
 S'est figée en perles de cire. 45

Ainsi mourut l'artiste étrange
 Dont le cœur d'idéal fut plein;
 Qui fit de son enfant un ange,
 Avant d'en faire un orphelin.

26-30 I sa généreuse prière / Comme un pur souffle à ciel fait lien, / C'est un vent suave en clairière / Dans du soir d'or italien. // «Vite 30-32 I pinceau, / Mes couleurs crie le pauvre artiste / Je 32 I triste / De 34 I pinceau!» délire 35-36 I saisir comme un condor / Mon sublime 37-41 I qu'il prenne son vol d'or // Comme il peint! comme sur la toile, / Le Génie y glisse sa nef. / C'est un Ariel à blond chef / Tout blanc en chemise d'étoile. 42 I peintre pris 43 II expire. / Tandis 44-49 I cou, / Y laisse comme un signe de cire. // Tel mourut *Allegri* l'étrange / Artiste dont le cœur fut plein. / De son enfant qu'il créât Ange / Avant 49 I orphelin!

NOËL DE VIEIL ARTISTE

5

La bise geint, la porte bat,
Un Ange emporte sa capture.
Noël, sur la pauvre toiture,
Comme un *De Profundis*, s'abat.

10

L'artiste est mort en plein combat,
Les yeux rivés à sa sculpture.
La bise geint, la porte bat,
Un ange emporte sa capture.

Ô Paradis! puisqu'il tomba,
Tu pris pitié de sa torture.
Qu'il dorme en bonne couverture,
Il eut si froid sur son grabat!

La bise geint, la porte bat...

LA CLOCHE DANS LA BRUME

Écoutez, écoutez, ô ma pauvre âme! Il pleure
 Tout au loin dans la brume! Une cloche! Des sons
 Gémissent sous le noir des nocturnes frissons,
 Pendant qu'une tristesse immense nous effleure. 5

À quoi songez-vous donc? à quoi pensez-vous tant?...
 Vous qui ne priez plus, ah! serait-ce, pauvresse,
 Que vous compareriez soudain votre détresse
 À la cloche qui rêve aux angélus d'antan?...

Comme elle vous geignez, funèbre et monotone, 10
 Comme elle vous tinte dans les brouillards d'automne,
 Plainte de quelque église exilée en la nuit,

Et qui regrette avec de sonores souffrances
 Les fidèles quittant son enceinte qui luit,
 Comme vous regrettez l'exil des Espérances. 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *la Revue canadienne*, mars 1903, p. 282; II: *ENSO*, 1904, p. 148 (TB).

2 I Écoutez, *mais soyez calme, mon âme* 3 I brume... Une cloche! Ses
 sons 4 I frissons / Pendant 6 I tant / Vous 8 I vous *compariez*
 soudain 9 II aux *angelus* d'antan 9 I d'antan? // Comme 12 I nuit. /
 / Et 13 I regrette, avec de sonores souffrances, / Les 14 I luit / Comme

CHRIST EN CROIX

Je remarquais toujours ce grand Jésus de plâtre
 Dressé comme un pardon au seuil du vieux couvent,
 Échafaud solennel à geste noir, devant
 5 Lequel je me courbais, saintement idolâtre.

Or, l'autre soir, à l'heure où le cri-cri folâtre,
 Par les prés assombris, le regard bleu rêvant,
 Récitant *Éloa*, les cheveux dans le vent,
 Comme il sied à l'Éphèbe esthétique et bellâtre,

10 J'aperçus, adjoignant des débris de parois,
 Un gigantesque amas de lourde vieille croix
 Et de plâtre écroulé parmi les primevères;

Et je restai là, morne, avec les yeux pensifs,
 Et j'entendais en moi des marteaux convulsifs
 15 Renfoncer les clous noirs des intimes Calvaires¹!

1. Dantin a omis de faire la correction «des intimes Calvaires», en 1909.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2; II: *ENSO*, 1904, p. xxiv; III: *ENSO*, 1904, p. 149 (TB).

8 I,II,IV Récitant *Éloa* <en romain>, les 9 I à l'*éphèbe* esthétique et bellâtre. // J'aperçus II à l'*éphèbe* esthétique et bellâtre; // J'aperçus 10 I parois / Un 12 I,II primevères. // Et 15 III noirs les intimes 15 II Calvaires.

SÉRÉNADE TRISTE

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Feuilles de mes bonheurs, vous tombez toutes, toutes.

Vous tombez au jardin de rêve où je m'en vais,
Où je vais, les cheveux au vent des jours mauvais. 5

Vous tombez de l'intime arbre blanc, abattues
Çà et là, n'importe où, dans l'allée aux statues.

Couleur des jours anciens, de mes robes d'enfant,
Quand les grands vents d'automne ont sonné l'olifant.

Et vous tombez toujours mêlant vos agonies, 10
Vous tombez, mariant, pâles, vos harmonies.

Vous avez chu dans l'aube au sillon des chemins;
Vous pleuvez¹ de mes yeux, vous tombez de mes mains.

Comme des larmes d'or qui de mon cœur s'égouttent,
Dans mes vingt ans déserts vous tombez toutes, toutes. 15

1. Même si Dantin n'a pas retouché la leçon Beauchemin («Vous *pleurez* de mes yeux»), en 1909, il me semble devoir revenir à la version originale, plus hardie et peut-être plus nelliganienne, des *Débats* et de la préface: «Vous *pleuvez* de mes yeux» (*supra*, p. 86).

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 7 septembre 1902, p. 2; II: *ENSOp*, 1904, p. xvii-xviii; III: *ENSQ*, 1904, p. 150-151 (TB).

4 I,II de *vie* où 8 I,II Couleur *de* jours 12 I,II l'aube *aux sillons* des chemins, / Vous 13 III Vous *pleurez* de

TRISTESSE BLANCHE

Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre,
Ma chère, allons-nous-en, tu souffres et je souffre.

5 Fuyons vers le castel de nos Idéals blancs,
Oui, fuyons la Matière aux yeux ensorcelants.

Aux plages de Thulé, vers l'île des mensonges,
Sur la nef des vingt ans fuyons comme des songes.

Il est un pays d'or plein de lieds et d'oiseaux,
Nous dormirons tous deux aux frais lits des roseaux.

10 Nous nous reposerons des intimes désastres,
Dans des rythmes de flûte, à la valse des astres.

Fuyons vers le château de nos Idéals blancs,
Oh! fuyons la matière aux yeux ensorcelants.

15 Veux-tu mourir, dis-moi? tu souffres et je souffre,
Et nos cœurs sont profonds et vides comme un gouffre.

ROSES D'OCTOBRE

Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
 Cloître ton cœur mort en mon cœur tué,
 Vers des soirs souffrants mon deuil s'est rué,
 Parallèlement au mois monotone.

5

Le carmin tardif et joyeux détonne
 Sur le bois dolent de roux ponctué...
 Pour ne pas voir choir les roses d'automne,
 Cloître ton cœur mort en mon cœur tué.

Là-bas, les cyprès ont l'aspect atone;
 À leur ombre on est vite habitué,
 Sous terre un lit frais s'ouvre situé;
 Nous y dormirons tous deux, ma mignonne,

10

Pour ne pas voir choir les roses d'automne.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2 <sans titre>;
 II: *ENSO*, 1904, p. xx <sans titre>; III: *ENSO*, 1904, p. 154 (TB).

2 I,II automne / Cloître 3 I,II tué. / Vers 4 I,II rué / Parallèlement
 6-8 I,II carmin *pali de la fleur* détonne / Dans le bois dolent de roux ponctué. /
 Pour 8 I,II d'automne / Cloître 10 I,II atone: / À 11 II habitué. /
 Sous 12 I situé. / Nous II situé, / Nous

MON SABOT DE NOËL

Jésus descend, marmots, chez vous,
Les mains pleines de gais joujoux.

5 Mettez tous, en cette journée,
Un bas neuf dans la cheminée.

Et soyez bons, ne pleurez pas...
Chut! voici que viennent ses pas.

Il a poussé la grande porte,
Il entre avec ce qu'Il apporte...

10 Soyez heureux, ô chérubins!
Chefs de Corrège ou de Rubens...

Et dormez bien parmi vos langes,
Ou vous ferez mourir les anges.

15 Dormez, jusqu'aux gais carillons
Sonnant l'heure des réveillons.

TEXTE ET VARIANTES: I: *ENSO*, 1904, p. 155; II: *ENSOa*, 1909, p. 155 (TB).

4 I,II tous en 12 I dormez parmi II dormez [A *bien*] parmi

II

Pour nous, fils errants de Bohême,
Ah! que l'Ennui fait Noël blême!

Jésus ne descend plus pour nous,
Nous avons trop eu de joujoux. 20

Mais c'est mainte affre¹ nouveau-née
Dans l'infernale cheminée.

Nous avons tant de désespoir
Que notre sabot en est noir.

Les meurt-de-faim et les artistes 25
N'ont pour tout bien que leurs cœurs tristes.

1. La coquille de l'édition Beauchemin («mainte *offre*» pour «mainte *affre*») agaçait particulièrement Dantin. Il en parle dans une de ses premières lettres à Germain Beaulieu (24 mars 1909, GN, BNQ), et y revient encore, vingt ans plus tard, dans sa correspondance avec Alfred DesRochers (lettre du 12 août [1931], YG, BNQ).

21 I mainte *offre* nouveau-née II mainte [R *offre* A *affre*] nouveau-née
23 I,II de *désespoirs* / Que

LA PASSANTE

5 Hier, j'ai vu passer, comme une ombre qu'on plaint,
 En un grand parc obscur, une femme voilée:
 Funèbre et singulière, elle s'en est allée,
 Recélant sa fierté sous son masque opalin.

Et rien que d'un regard, par ce soir cristallin,
 J'eus deviné bientôt sa douleur refoulée;
 Puis elle disparut en quelque noire allée
 Propice au deuil profond dont son cœur était plein.

10 Ma jeunesse est pareille à la pauvre passante:
 Beaucoup la croiseront ici-bas dans la sente
 Où la vie à la tombe âprement nous conduit;

15 Tous la verront passer, feuille sèche à la brise
 Qui tourbillonne, tombe et se fane en la nuit;
 Mais nul ne l'aimera, nul ne l'aura comprise.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du Château de Ramezay*, mars 1900, p. 315; II: *ENSO*, 1904, p. 157 (TB).

2 I passer comme 5 I opalin..... // Et 11 I ici-bas, dans 14 I nuit;
 / Et nul ne l'aimera, ne l'ayant pas comprise

SOUS LES FAUNES

Nous nous serrions, hagards, en silencieux gestes,
 Aux flamboyants juins d'or, pleins de relents, lassés,
 Et tels, rêvassions-nous, longuement enlacés,
 Par les grands soirs tombés, triomphalement prestes. 5

Debout au perron gris, clair-obscuré d'agrestes
 Arbres évaporant des parfums opiacés,
 Et d'où l'on constatait des marbres déplacés,
 Gisant en leur orgueil de massives siestes.

Parfois, cloîtrés au fond des vieux kiosques proches, 10
 Nous écoutions clamer des peuples fous de cloches
 Dont les voix aux lointains se perdaient, toutes tues,

Et nos cœurs s'emplissaient toujours de vague émoi
 Quand, devant l'œil pierreux des funèbres statues,
 Nous nous serrions, hagards, ma Douleur morne et moi. 15

TEXTE ET VARIANTES: I: *ENSO*, 1904, p. 158; II: *ENSOa*, 1909, p. 158 (TB).

6 I clair — obscuré II clair [R — A -] obscuré 12 I perdaient toutes
 II perdaient [A ,] toutes

TÉNÈBRES¹

- La tristesse a jeté sur mon cœur ses longs voiles
 Et les croassements de ses corbeaux latents;
 Et je rêve toujours au vaisseau des vingt ans,
 Depuis qu'il a sombré dans la mer des Étoiles.
- Oh! quand pourrai-je encor comme des crucifix
 Êtreindre entre mes doigts les chères paix anciennes,
 Dont je n'entends jamais les voix musiciennes
 Monter dans tout le trouble où je geins, où je vis?
- Et je voudrais rêver longuement, l'âme entière,
 Sous les cyprès de mort, au coin du cimetière
 Où gît ma belle enfance au glacial tombeau.
- Mais je ne pourrai plus: je sens des bras funèbres
 M'asservir au Réel, dont le fumeux flambeau
 Embrase au fond des Nuits mes bizarres Ténèbres!

1. La première strophe du poème offre de multiples indices du subtil décalage entre ce qu'il convient d'appeler une authenticité nelliganienne de départ et ce qui peut résulter, au terme, de l'intervention Dantin, pour ne rien dire aussi, en fin de compte, des hasards de l'édition commise par Beauchemin. Il s'agit en l'occurrence de changements effectués sur des vocables-clés («Détresse» > «tristesse»; «noirs» > «longs») ou dans l'utilisation significative de la majuscule et de la minuscule à l'initiale des mots («vaisseau des Vingt ans» > «vaisseau des vingt ans»; «mer des étoiles» > «mer des Étoiles»), dans le contexte littéral des thèmes conjugués de l'angoisse, de la jeunesse, du naufrage et des ténèbres. Le choix ici de la version d'*Émile Nelligan et son Œuvre* (que Dantin n'a pas retouchée dans son exemplaire annoté) comme texte de base vise à respecter la teneur d'une leçon, en somme, plus dantinienne, probablement, que nelliganienne.

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Débats*, 7 septembre 1902, p. 2 <I. 2-9>; II: *ENSOp*, 1904, p. xix <I. 2-9>; III: *ENSO*, 1904, p. 159 (TB).

2 I,II La *Détresse* a jeté sur mon cœur ses *noirs* voiles 4 I,II des *Vingt* ans
 5 I,II des *étoiles*. // Oh! 9 II vis! // Et 12 III,IV Où gît ma

LA ROMANCE DU VIN¹

*Tout se mêle en un vif éclat de gaieté verte.
 Ô le beau soir de mai! Tous les oiseaux en cœur,
 Ainsi que les espoirs naguères à mon cœur,
 Modulent leur prélude à ma croisée ouverte.*

5

*Ô le beau soir de mai! le joyeux soir de mai!
 Un orgue au loin éclate en froides mélopées;
 Et les rayons, ainsi que de pourpres épées,
 Percent le cœur du jour qui se meurt parfumé.*

*Je suis gai! je suis gai! Dans le cristal qui chante,
 Verse, verse le vin! verse encore et toujours,
 Que je puisse oublier la tristesse des jours,
 Dans le dédain que j'ai de la foule méchante!*

10

*Je suis gai! je suis gai! Vive le vin et l'Art!...
 J'ai le rêve de faire aussi des vers célèbres,
 Des vers qui gémiront les musiques funèbres
 Des vents d'automne au loin passant dans le brouillard.*

15

1. C'est à propos de ce morceau que Dantin a dit, dans *les Débats* (21 septembre 1902) et la préface (*supra*, p. 103) : «J'ai vu un soir Nelligan en pleine gloire. C'était au Château Ramezay, à l'une des dernières séances publiques de l'École littéraire. Je ne froisserai, j'espère, aucun rival en disant que le jeune éphèbe eut les honneurs de cette soirée. Quand, l'œil flambant, le geste élargi par l'effort intime, il clama d'une voix passionnée sa *Romance du vin*, une émotion vraie étreignit la salle, et les applaudissements prirent la fureur d'une ovation.»

TEXTE ET VARIANTES: I: *les Soirées du château de Ramezay*, mars 1900, p. 324-325; II: *les Débats*, 1^{er} avril 1900, p. 1 <en italique>; III: *les Débats*, 14 septembre 1902, p. 2 <I. 26-37>; IV: *ENSOp*, 1904, p. xx <I. 26-37>; V: *ENSO*, 1904, p. 160-161 <en italique> (TB).

1 I *La Romance du Vin* // Tout 14 I *gai! vive le* 16 I *qui sonneront les*
 les 17 II *brouillard, // C'est*

20

*C'est le règne du rire amer et de la rage
De se savoir poète et l'objet du mépris,
De se savoir un cœur et de n'être compris
Que par le clair de lune et les grands soirs d'orage!*

25

*Femmes! je bois à vous qui riez du chemin
Où l'Idéal m'appelle en ouvrant ses bras roses;
Je bois à vous surtout, hommes aux fronts moroses
Qui dédaignez ma vie et repoussez ma main!*

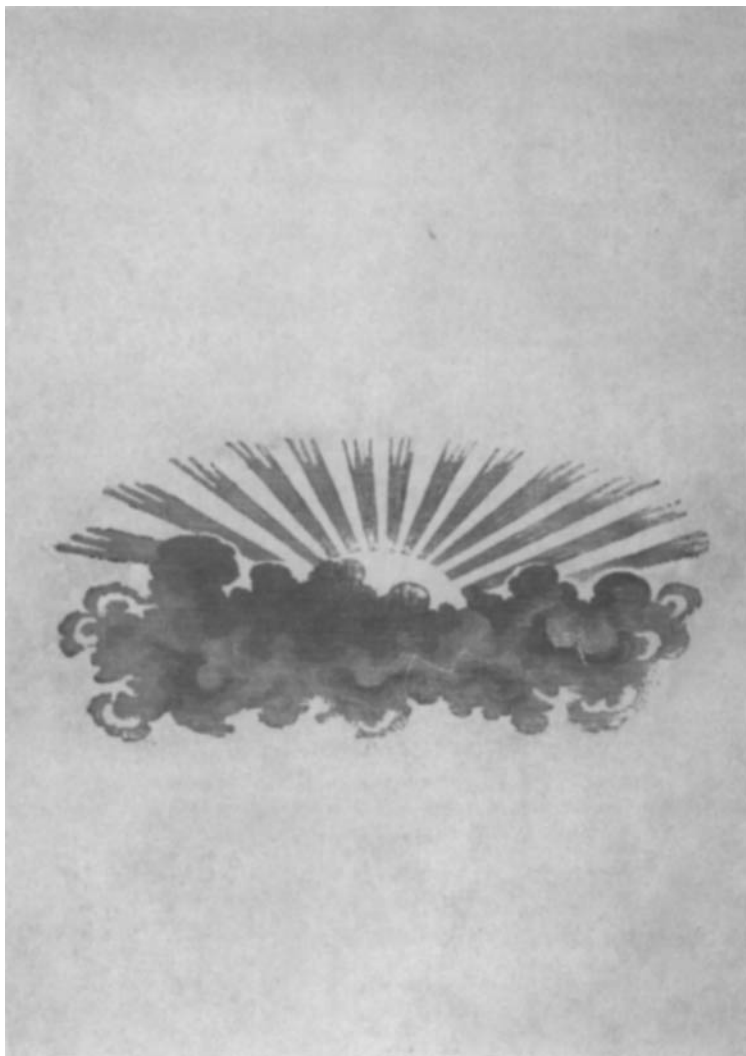
30

*Je suis gai! je suis gai! Vive le soir de mai!
Je suis follement gai, sans être pourtant ivre!...
Serait-ce que je suis enfin heureux de vivre;
Enfin mon cœur est-il guéri d'avoir aimé?*

35

*Les cloches ont chanté; le vent du soir odore...
Et pendant que le vin ruisselle à joyeux flots,
Je suis si gai, si gai, dans mon rire sonore,
Oh! si gai, que j'ai peur d'éclater en sanglots!*

21 II et *par les soirs* 23 II Où l'idéal m'appelle 24 II moroses. /
Qui 25 I,II Qui maudissez ma 26 I gloire / Et 29 III noire. // Je
30 I gai! *vive le* 32 III,IV vivre ? / Enfin 37 III sanglots.



Quatrième de couverture de l'édition Beauchemin d'*Émile Nelligan et son Œuvre*. Sur fond bleu pâle, vignette représentant, en bleu plus foncé, un soleil à larges rayons se couchant dans les nuages. Peut-être l'imprimeur a-t-il voulu illustrer les vers de «La romance du vin», dernier poème du recueil, d'ailleurs présenté dans une typographie spéciale, italique: «Et les rayons, ainsi que de pourpres épées, / Percent le cœur du jour [...]»

Page laissée blanche

BIBLIOGRAPHIE

A — FONDS D'ARCHIVES À LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE DU QUÉBEC À MONTRÉAL (sigle: BNQ)

Fonds Gabriel Nadeau (sigle: GN)

De l'énorme fonds des papiers Dantin, ont été consultés, entre autres: 1— l'exemplaire d'*Émile Nelligan et son Œuvre* annoté par Dantin en 1909; 2— les cent et quelques dossiers constitués de notes et de documents de toutes sortes autour d'*Émile Nelligan et son Œuvre*; 3— plusieurs correspondances (originaux ou copies), en particulier avec Germain Beaulieu, Olivar Asselin, Louvigny de Montigny, Marie Le Franc, etc.; 4— une grande chronologie de Dantin constituée par le Dr Nadeau à partir d'innombrables documents biographiques.

Fonds Yves Garon (sigle: YG)

Documentation de première main, abondante et très précise, sur la biographie de Dantin: sa jeunesse, sa vie chez les Pères du Saint Sacrement en Europe et à Montréal, et toute la suite.

Copies de plusieurs correspondances avec des écrivains: Robert Choquette, Alfred DesRochers, Rosaire Dion-Lévesque, etc.

Fonds Nelligan-Corbeil (sigle: NC)

Les manuscrits présentés par Paul Wyczynski dans Émile Nelligan, *Poèmes autographes*, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1991.

B— ŒUVRES DE LOUIS DANTIN ET D'ÉMILE NELLIGAN
(ordre chronologique)

[L'École littéraire de Montréal], *les Soirées du Château de Ramezay*, Montréal, Eusèbe Senécal, 1900, xv, 402 p. (17 poèmes de Nelligan: «Rêve de Watteau»; «La bénédictine»; «Sainte Cécile»; «Les camélias»; «Premiers remords»; «Fra Angelico»; «Amour immaculé»; «Le talisman»; «La passante»; «Devant deux portraits de ma mère»; «Potiche»; «Devant mon berceau»; «Rêve d'artiste»; «Le récital des anges»; «L'idiote aux cloches»; «L'homme aux cercueils»; «La romance du vin»).

Louis DANTIN, *Franges d'autel*, poésies de Serge Usène, Émile Nelligan, Lucien Renier, Arthur de Bussièrès, Albert Ferland, J.-B. Lagacé, Amédée Gélinas, Louis Dantin, etc. [Louis Fréchette], Montréal, 1900, [79] p.

Louis DANTIN, «Émile Nelligan», *les Débats*, 17 août 1902, p. 2; 24 août 1902, p. 2; 31 août 1902, p. 2; 7 septembre 1902, p. 2; 14 septembre 1902, p. 2; 21 septembre 1902, p. 3; 28 septembre 1902, p. 3.

Louis DANTIN, «Émile Nelligan et son Œuvre», *la Revue canadienne*, vol. 43, n° 3, mars 1903, p. 277-282.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*, Montréal, [Librairie Beauchemin], 1903 [1904], [viii], xxxiv, 164 p. (sigle: ENSO)

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre* (exemplaire annoté par Louis Dantin), Montréal, 1903 [1909], [viii], xxxiv, 164 p. (sigle: ENSOa)

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1925, [x], xxxiv, 166 p. (2^e éd. d'ENSO)

Louis DANTIN, «Les débuts de l'École littéraire de Montréal», *le Canada*, vol. 26, n^o 165, 16 octobre 1926, p. 4; n^o 166, 17 octobre 1926, p. 4.

Louis DANTIN, *Poètes de l'Amérique française*, Montréal, Éditions du Mercure, 1928, 246 p.

Louis DANTIN, *la Vie en rêve*, Montréal, Librairie d'Action canadienne-française, 1930, 266 p.

Louis DANTIN, *Chanson javanaise. Journal d'un Canadien errant*, Samarang, Java, s. éd., [en réalité: Sherbrooke, *La Tribune*], 1930, 15 p.

Louis DANTIN, *Gloses critiques*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1931, 222 p.

Louis DANTIN, *Chanson citadine*, [Sherbrooke, *La Tribune*], 1931, 14 p.

Louis DANTIN, *le Coffret de Crusoé*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1932, 174 p.

Louis DANTIN, *Émile Nelligan et son Œuvre*, préface par Louis Dantin, notes pour la troisième édition par le père Thomas-M. Lamarche, o.p., Montréal, s. éd., Imprimerie Excelsior, 1932, [x], xlvii, 166 p. (3^e éd. d'ENSO)

Louis DANTIN, *Poètes de l'Amérique française* (2^e série), Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1934, 193 p.

Louis DANTIN, *Gloses critiques* (2^e série), Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 170 p.

Louis DANTIN, *Contes de Noël*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936, 116 p.

Louis DANTIN, «Celui que l'on pourrait appeler le Rimbaud canadien» et «Hommage posthume de Dantin à Nelligan», *le Jour*, 29 novembre 1941, p. 7.

Émile NELLIGAN, *Poésies* (avec «notes de l'éditeur» et «notes et variantes»), Montréal, Fides, coll. du «Nénuphar», 1945, 232 p. (4^e éd. d'ENSO). La préface de Dantin s'intitule ici «Le Poète».

Louis DANTIN, *les Enfances de Fanny*, Montréal, Éditions Chanteclerc, 1951, 286 p. Roman posthume édité par Rosaire Dion-Lévesque.

Émile NELLIGAN, *Poésies complètes 1896-1899*, édition critique, texte établi et annoté par Luc Lacourcière, Montréal, Fides, coll. du «Nénuphar», 1952, 331 p. (2^e éd. 1958; 3^e éd. 1966).

Louis DANTIN, *Poèmes d'outre-tombe*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, coll. «Les cahiers Louis Dantin», n^o 1, 1962, 167 p. Recueil constitué et édité par le Dr Gabriel Nadeau.

Louis DANTIN, *Un manuscrit retrouvé à Kor-El-Fantin. La «Chanson-Nature» de Saint-Linoud* [anagramme de Louis Dantin], Eleuthéropolis, Les Presses idéales, coll. «Les cahiers Louis Dantin. Cahier hors série», 1963, 21 p. Avant-propos de Gabriel Nadeau.

Émile NELLIGAN, *Poésies complètes 1896-1899*, nouvelle édition (149^e mille), introduction et chronologie de Luc Lacourcière, Montréal, Fides, coll. «Bibliothèque québécoise», 1989, 277 p.

Émile NELLIGAN, *Poésies complètes 1896-1941*, édition critique établie et annotée par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1991, 646 p.

Émile NELLIGAN, *Poèmes et textes d'asile 1900-1941*, édition critique établie par Jacques Michon, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1991, 615 p.

Émile NELLIGAN, *Poèmes autographes*, présentation, classement et commentaires de Paul Wyczynski, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1991, 175 p.

Émile NELLIGAN, *Poésies complètes 1896-1941*, nouvelle édition entièrement refondue d'après l'édition critique de 1991 préparée par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, coll. «Bibliothèque québécoise», 1992, 262 p.

Émile NELLIGAN, *Poésies complètes*, édition entièrement refondue d'après l'édition critique établie par Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, Montréal, «Bibliothèque québécoise», 1992 [1994], 262 p.

Émile NELLIGAN, *Poésies en version originale*, édition préparée par André Marquis, préface de Jacques Michon, Montréal, Triptyque, 1995, 303 p.

Émile NELLIGAN, *Poésies*, préface de Louis Dantin, texte conforme à l'édition originale de 1904, avec une postface, une chronologie et une bibliographie de Réjean Beaudoin, Montréal, Boréal, 1996, [238] p.

C—ÉTUDES ET ÉCRITS SUR LOUIS DANTIN ET ÉMILE NELLIGAN (ordre chronologique)

Olivar ASSELIN, «Monsieur Émile Nelligan», *les Débats*, 6 mai 1900, p. 3 (sous le pseud. Joseph Saint-Hilaire); repris dans *Pensée française*, Montréal, Fides, coll. du «Nénuphar», 1993, p. 6-7.

Gustave COMTE, «Notes d'art», *les Débats*, 10 juin 1900, p. 5.

A[lphonse] L[ECLAIRE], «Franges d'autel», *la Revue canadienne*, vol. 37, t. II, p. 396-397.

Edmond DYONNET, «Artistes», *les Débats*, 30 septembre et 7 octobre 1900.

MADELEINE [Anne-Marie GLEASON-HUGUENIN], «Testament d'Âme. Aux amis d'Émile Nelligan», *la Patrie*, 14 novembre 1902, p. 22.

Louis DANTIN, «Émile Nelligan et son œuvre», *la Revue canadienne*, 1903, vol. 43, t. I, p. 277-283.

Albert LABERGE, «Émile Nelligan et son œuvre», *la Presse*, 27 février 1902, p. 2.

MADELEINE [Anne-Marie GLEASON-HUGUENIN], «L'Œuvre d'Émile Nelligan», *la Patrie*, 27 février 1904, p. 22.

ANONYME, «Émile Nelligan et son œuvre», *le Canada*, 29 février 1904, p. 4.

Charles GILL, «Émile Nelligan», *le Nationaliste*, 6 mars 1904, p. 4.

Albert LOZEAU, «Émile Nelligan et l'Art canadien», *le Nationaliste*, 13 mars 1904, p. 4.

FRANÇOISE [Robertine BARRY], «Émile Nelligan», *le Journal de Françoise*, 2 avril 1904, p. 313-314.

Charles AB DER HALDEN, «Un poète maudit: Émile Nelligan», *la Revue d'Europe et des colonies*, vol. 13, n° 1, janvier 1905, p. 49-62.

Charles AB DER HALDEN, «Émile Nelligan», *le Nationaliste*, 5 février 1905, p. 4; 19 février 1905, p. 3; 26 février 1905, p. 4.

Charles-Henry HIRSCH, «Les revues», *Mercure de France*, vol. 53, 15 février 1905, p. 613-615.

Charles AB DER HALDEN, «À propos d'Émile Nelligan», *le Nationaliste*, 26 mars 1905, p. 3.

Franz ANSEL, «Émile Nelligan et son œuvre», *Durandal: revue catholique d'art et de littérature*, 12^e année, 1905, p. 229-230.

- Charles AB DER HALDEN, «Émile Nelligan», dans *Nouvelles études de littérature canadienne-française*, Paris, F. R. de Rudeval, 1907, p. 339-377.
- D^r Ernest CHOQUETTE, «Émile Nelligan», *le Canada*, 24 décembre 1909, p. 4.
- D^r Ernest CHOQUETTE, «Comment a sombré son intelligence», *le Semeur*, 13 février 1910, p. 2.
- Guy DELAHAYE (Guillaume LAHAISE), *les Phases. Triptyques* (poèmes), Montréal, Déom, 1910, 144 p.
- Jean CHARBONNEAU, *Des influences françaises au Canada*, Montréal, Beauchemin, 1916, p. 85-97.
- Robert DE ROQUEBRUNE, «Hommage à Nelligan», *le Nigog*, vol. 1, n^o 7, juillet 1918, p. 219-224.
- Claude-Henri GRIGNON, «Sur le pavois littéraire: l'assassiné», *le Matin politique et littéraire* [1922 ou 1923], BNQ, fonds C.-H. Grignon.
- [L'École littéraire de Montréal], *les Soirées de l'École littéraire de Montréal*, Montréal, [s. éd.], 1925.
- Marcel DUGAS, *Littérature canadienne: aperçus*, Paris, Firmin-Didot, 1929, p. 15-18.
- Claude BÂCLE [Claude-Henri GRIGNON], «Propos littéraire. Ma première lettre à Louis Dantin», *l'Avenir du Nord*, 7 février 1930, p. 1.
- Claude BÂCLE [Claude-Henri GRIGNON], «Chronique littéraire. Louis Dantin et son dernier livre, *La Vie en rêve*», *l'Avenir du Nord*, 6 mars 1931, p. 1.
- Jean CHARBONNEAU, *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1935, 320 p.

Hervé DE SAINT-GEORGES, «Pour avoir eu trop de génie, Émile Nelligan vit à jamais dans un rêve tragique qui ne se terminera qu'avec la mort», *la Patrie*, 18 septembre 1937, p. 19, 21.

VALDOMBRE [Claude-Henri GRIGNON], «Marques d'amitié», *les Pamphlets de Valdombre*, 2^e année, n^o 4, mars 1938, p. 173-176.

VALDOMBRE [Claude-Henri GRIGNON], «Bataille autour de Léon Bloy», *les Pamphlets de Valdombre*, 2^e année, n^o 6, mai 1938, p. 273-286. Article en 3 parties; la 3^e est intitulée «Louis Dantin dit le vieillard cacochyme».

Germain BEAULIEU, «Nelligan est-il l'auteur de ses vers?», *les Idées*, vol. 7, n^{os} 5-6, mai-juin 1938, p. 337-348.

Jules-Édouard PRÉVOST, «Jusqu'où peut conduire une équivoque», *l'Avenir du Nord*, 1^{er} juillet 1938, p. 1.

Gabriel NADEAU, «Collection Dantin», *Culture*, vol. 4, n^o 3, septembre 1944, p. 312.

Rosaire DION-LÉVESQUE, «Hommage [à Louis Dantin]», *le Travailleur* (Worcester), 25 janvier 1945, p. 4.

Gabriel NADEAU, *Louis Dantin. Sa vie et son œuvre*, Manchester, N. H., Éditions Lafayette, 1948, 253 p.

Alfred DesROCHERS, «Nelligan a-t-il subi une influence anglaise?», *le Devoir*, 30 novembre 1950, p. 2.

Rosaire DION-LÉVESQUE, «Une première visite à Louis Dantin», *le Phare*, vol. 4, n^o 4, mai 1951, p. 5.

Raoul ULLENS, «Eugène Seers, 1865-1945», Bruxelles, s. éd., 1951, VI, 120 p. (travail ronéotypé, non destiné à la publication), YG, BNQ.

«Le Père Eugène Seers», *le Livre de famille. (Le Montréal des premiers jours)*, n° 10, 4^e année, juin 1951, p. 102-103, (publication ronéotypée des Pères s.s.s. de la Province Saint-Jean-Baptiste, Montréal), YG, BNQ.

Rosaire DION-LÉVESQUE, «Une première visite à Émile Nelligan», *le Phare*, vol. 4, n°s 6-7, juillet-août 1951, p. 23-24.

Hermas BASTIEN, «Émile Nelligan, poète génial», *Qui? Art, Musique, Littérature*, 3^e année, série 1951-1952, p. 25-40.

Gilles MARCOTTE, «Émile Nelligan», *le Devoir*, 31 janvier 1953, p. 6.

Yves GARON, «Louis Dantin, sa vie et son œuvre», mémoire d'études supérieures, Université Laval, 1957, vi, 156 f.

Paul WYCZYNSKI, *Émile Nelligan: sources et originalité de son œuvre*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1960, 343 p.

Gérard BESSETTE, *les Images en poésie canadienne-française*, Montréal, Beauchemin, 1960, 282 p.

Yves GARON, «Louis Dantin, sa vie et son œuvre», thèse de doctorat ès lettres, Université Laval, 1960, xiii, 641 f.

Yves GARON, «Louis Dantin et la "critique intime"», *la Revue de l'Université Laval*, vol. 16, n°s 5-6, janvier-février 1962 (tiré à part), 29 p.

L'École littéraire de Montréal, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», t. II, 1963.

Yves GARON, «Louis Dantin aux premiers temps de l'École littéraire de Montréal», dans *l'École littéraire de Montréal*, Montréal, Fides, «Archives des lettres canadiennes», t. II, 1963, p. 257-270.

Les Sentiments d'un père affectueux. Lettres de Louis Dantin à son fils, préface de Gabriel Nadeau, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, coll. «Les cahiers Louis Dantin», n° 2, 1963, 59 p.

Jean-Jacques LEFEBVRE, *Généalogie de la famille Seers 1763-1963 et des familles alliées Perrin, Del Vecchio, Laurendeau, Brisset Des Nos*, Trois-Rivières, Éditions du Bien Public, coll. «Les cahiers Louis Dantin», n° 3, 1966, [78] p.

Paul WYCZYNSKI, *Émile Nelligan*, Montréal, Fides, coll. «Écrivains canadiens d'aujourd'hui», 1967, 191 p.

Gérard BESSETTE, *Une littérature en ébullition*, Montréal, Éditions du Jour, 1968, 317 p. G. Bessette y reprend trois études antérieurement parues: 1- «Analyse d'un poème de Nelligan» [«Le jardin d'antan»] (1948), p. 27-41; 2- «Nelligan et les remous de son subconscient» (1963), p. 43-62; 3- «Le complexe parental chez Nelligan» (1966), p. 63-85.

Yves GARON, *Louis Dantin*, Montréal, Fides, coll. «Classiques canadiens», n° 35, 1968, 96 p.

Roland-M. CHARLAND et Jean-Noël SAMSON, *Émile Nelligan*, Montréal, Fides, coll. «Dossiers de documentation sur la littérature canadienne-française», 1968, 105 p.

Jean ÉTHIER-BLAIS, dir., *Nelligan: poésie rêvée et poésie vécue*, Montréal, Cercle du livre de France, 1969, p. 59-78.

Gabriel NADEAU, «Le Docteur Ernest Choquette et Nelligan», *l'Union médicale du Canada*, vol. 101, n° 10, octobre 1972, p. 2130-2142; n° 11, novembre 1972, p. 2450-2465.

Paul WYCZYNSKI, *Bibliographie descriptive et critique d'Émile Nelligan*, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, 1973, 319 p.

Placide GABOURY, *Louis Dantin et la critique d'identification*, Montréal, Hurtubise HMH, coll. «Reconnaisances», 1973, 263 p.

Léo BOISMENU, «Dantin et Nelligan. Un témoignage», daté: Montréal, été 1974; Holden, Mass., 7 juillet 1975, 4 p., GN, BNQ.

Paul WYCZYNSKI, «Émile Nelligan et son Œuvre», dans *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*, t. II, Montréal, Fides, 1980, p. 407-412.

Réjean ROBIDOUX et Paul WYCZYNSKI, dir., *Crémazie et Nelligan*, Montréal, Fides, 1981, 188 p.

Jean LAROSE, *le Mythe de Nelligan*, Montréal, Quinze, coll. «Prose exacte», 1981, 140 p.

André BEAUDET, «Nelligan's Fake (le nom de Nelligan)», *la Nouvelle Barre du jour*, n° 104, juin 1981, p. 89-104.

Paul BEAULIEU, *Louis Dantin. Études, témoignages, correspondances*, Montréal, *Écrits du Canada français*, n°s 44-45, 1982, 322 p.

Jacques MICHON, *Émile Nelligan: les racines du rêve*, Montréal et Sherbrooke, Les Presses de l'Université de Montréal / Les Éditions de l'Université de Sherbrooke, 1983, 178 p.

Laurent MAILHOT, «Nelligan revisited», dans *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David M. Hayne, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers du CRCCF», 1986, p. 257-266.

Paul WYCZYNSKI, «Le monde poétique d'Émile Nelligan», dans *Solitude rompue*, textes réunis par Cécile Cloutier-Wojciechowska et Réjean Robidoux en hommage à David

M. Hayne, Ottawa, Éditions de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers du CRCCF», 1986, p. 415-429.

Bernard COURTEAU, *Nelligan n'était pas fou!*, Montréal, Louise Courteau, 1986, 154 p.

Jacques MICHON, «La réception de Nelligan de 1904 à 1941», *Protée*, vol. 15, n° 1, hiver 1987, p. 23-29.

Paul WYCZYNSKI, *Nelligan 1879-1941. Biographie*, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1987, 635 p.

Michel TREMBLAY, *Nelligan. Livret d'opéra*, Montréal, Leméac, 1990, 90 p.

Michel BIRON, «Nelligan: la fête urbaine», *Études françaises*, vol. 27, n° 3, hiver 1991, p. 51-63.

Pierre LEMIEUX, *Nelligan amoureux*, Montréal, Fides, 1991, 287 p.

Jacques MICHON, «L'idiolecte de Nelligan dans les carnets d'asile», dans *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, textes réunis par Yolande Grisé et Robert Major, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers du CRCCF», 1992, p. 204-215.

Paul WYCZYNSKI, «Trois visages de Nelligan», dans *Mélanges de littérature canadienne-française et québécoise offerts à Réjean Robidoux*, textes réunis par Yolande Grisé et Robert Major, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahiers du CRCCF», 1992, p. 405-417.

Aude NANTAIS et Jean-Joseph TREMBLAY, *le Portrait déchiré de Nelligan*, préface de Jean Royer, Montréal, L'Hexagone, coll. «Voies», 1992, 117 p.

Réjean ROBIDOUX, *Connaissance de Nelligan*, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1992, 183 p.

Michel BIRON, «La romance du libéralisme: poésie et roman au tournant du siècle», dans *Montréal imaginaire: ville et littérature*, sous la direction de Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, Montréal, Fides, 1992, p. 149-209.

Émile Nelligan (1879-1941). *Cinquante ans après sa mort*, textes réunis par Yolande Grisé, Réjean Robidoux et Paul Wyczynski, Montréal, Fides, coll. «Le Vaisseau d'Or», 1993, 352 p.

André GERVAIS, *Sas*, Montréal, Triptyque, 1994, 292 p. Comprend quatre études sur Nelligan: 1- «"Le vaisseau d'or": texte et après-textes. Codicilles» (1987), p. 19-42; 2- «Édith et Émile», p. 43-45; 3- «Raven, corbeaux, horbeaux, corneille» (1991), p. 47-56; 4- «Obliques: réécritures et écriture», p. 57-63.

Réjean BEAUDOIN, «Postface», dans Émile Nelligan, *Poésies*, Montréal, Boréal, 1996, p. 209-223.

André VANASSE, *Émile Nelligan. Le spasme de vivre*, Montréal, XYZ, coll. «Les grandes figures», 1996, 201 p.

D — PAYSAGE LITTÉRAIRE DANTIN (ET NELLIGAN),    PARTIR SURTOUT DES DONNÉES DE LA PRÉFACE D'ÉMILE NELLIGAN ET SON ŒUVRE

AUTRAN, Joseph, *la Vie rurale*, 1856 (*  p  tres rustiques*, Paris, Michel-Lévy, 1861).

BANVILLE, Théodore de, *Petit traité de poésie françaises*, 1872; *Odes funambulesques*, 1856-1857 (*  uvres*, Paris, A. Lemerre, 1889-1892, 9 vol.).

BARBIER, Auguste, *Iambes*, 1830-1831; *Il Pianto*, 1833; *Lazare*, 1837 (*Poésies: Iambes et poèmes*, Paris, A. Lemerre, 1898).

BAUDELAIRE, Charles, *les Fleurs du Mal*, 1857 (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1954).

BEAUNIER, André, *la Poésie nouvelle*, Paris, Mercure de France, 1902.

BUSSIÈRES, Arthur de, *les Bengalis*, poèmes épars recueillis par Casimir Hébert, Montréal, Éditions Édouard Garand, 1931.

CHÉNIER, André, *Bucoliques; Iambes; Poèmes; Hymnes* (*Œuvres complètes*, Paris Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1940).

COPPÉE, François, *Poésies*, Paris, A. Lemerre, 1888s., 6 vol.

DESBORDES-VALMORE, Marceline, *Élégies et poésies nouvelles*, 1825; *Poésies*, 1830; *les Roses de Saadi*, 1839 (*Œuvres poétiques*, Grenoble, Presses de l'Université de Grenoble, 1973, 2 vol.)

DUPONT, Pierre, *le Chant des ouvriers*, 1848 (*Muse populaire: chants et poésies*, Paris, Garnier, 1858).

FERLAND, Albert, *Mélodies poétiques*, Montréal, Pierre-J. Bédard, 1893.

FRÉCHETTE, Louis, *Mes loisirs*, Québec, Léger Brousseau, 1863; *les Fleurs boréales. les Oiseaux de neige*, Québec, Darveau, 1879; *la Légende d'un peuple*, Paris, A la librairie illustrée, 1887.

GAUTIER, Théophile, *Émaux et camées*, 1852 (*Poésies complètes*, Paris, E. Fasquelle, Bibliothèque Charpentier, 1905).

GILL, Charles, *le Cap Éternité*, poème suivi des *Étoiles filantes*, Montréal, Éditions du Devoir, 1919.

HEREDIA, José Maria de, *les Trophées*, 1894 (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Les Belles Lettres, 1984, 2 vol.).

HUGO, Victor, *Odes et ballades*, 1828; *les Orientales*, 1829; *les Feuilles d'automne*, 1831; *Les Chants du crépuscule*, 1835; *les Voix intérieures*, 1837; *les Rayons et les ombres*, 1840; *Châtiments*, 1853; *les Contemplations*, 1856; *la Légende des siècles*, 1859, 1877, 1883; *Chansons des rues et des bois*, 1865; *l'Art d'être grand-père*, 1877; *les Quatre Vents de l'esprit*, 1881; *la Fin de Satan*, 1886; *Toute la lyre*, 1888; *Dieu*, 1891 (*Œuvres poétiques* I, II, III, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1964, 1967, 1974; *Œuvres poétiques complètes*, Montréal, Éditions Bernard Valiquette, 1944).

LAMARTINE, Alphonse de, *Méditations poétiques*, 1820; *Harmonies poétiques et religieuses*, 1830; *Recueils poétiques*, 1839 (*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1963).

LAPRADE, Victor de, *Odes et poèmes*, 1844 (*Œuvres poétiques*, Paris, A. Lemerre, 1878-1882, 6 vol.).

LECONTE DE LISLE, Charles, *Poèmes antiques*, 1852; *Poèmes barbares*, 1886; *Poèmes tragiques*, 1895 (*Œuvres*, Paris, A. Lemerre, 1932, 4 vol.).

LEMAY, Pamphile, *Essais poétiques*, Québec, G.-É. Desbarats, 1865; *Une gerbe. Poésies*, Québec, C. Darveau, 1879; *Petits poèmes*, Québec, C. Darveau, 1883.

Le Livre de Baruch; le Livre de Job (la Sainte Bible, Paris, Éditions du Cerf, 1961.

Pierre LOTI, *Aziyadé*, 1879 (Paris, Calmann-Lévy, 1923); *Madame Chrysanthème*, 1887 (Paris, Calmann-Lévy, 1925).

LOZEAU, Albert, *l'Âme solitaire. Poésies*, Paris, F.R. de Rudeval et Montréal, Beauchemin, 1907; *Le Miroir des jours*, Montréal, Imprimerie du Devoir, 1916.

MALLARMÉ, Stéphane, *Poésies de Stéphane Mallarmé*, 1899 (*Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1945).

MAUPASSANT, Guy de, *la Maison Tellier*, 1881; *Contes de la bécasse*, 1883; *Contes du jour et de la nuit*, 1885; *le Horla*, 1887 (*Contes et nouvelles*, t. I et II, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1974).

MENDÈS, Catulle, *le Parnasse contemporain*, 1866, 1871, 1876 (*Poésies*, Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, 1892, 3 vol.)

MILLEVOYE, Charles Hubert, *Élégies*, 1811 (*Œuvres*, Paris, A. Quentin, 1880, 3 vol.).

MOLIERE, *le Misanthrope* (*Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, «L'Intégrale», 1962).

MORÉAS, Jean, *les Syrtes*, 1884 (Paris, L. Vanier, 1892); *les Cantilènes*, 1886 (Paris, L. Vanier, 1886); *les Stances*, 1899-1906 (Paris, Mercure de France, 1929).

MOREAU, Hégésippe, *le Myosotis*, 1838 (Paris, A. Lemerre, 1890).

MURGER, Henri, *Scènes de la vie de bohème*, 1848 (Lausanne, Éditions Rencontre, 1965).

MUSSET, Alfred de, *Contes d'Espagne et d'Italie*, 1829; *les Nuits*, 1840; *Premières Poésies*, 1829-1835; *Poésies nouvelles*, 1836-1852 (*Œuvres complètes*, Paris, Éditions du Seuil, «L'Intégrale», 1963).

Mimi Pinson: profil de grisette, 1845; *le Secret de Javotte*, 1844; *Histoire d'un merle blanc*, 1842; *la Mouche*, 1853 (Paris, Librairie Gründ, «Bibliothèque précieuse», 1941).

NERVAL, Gérard de, *Odelettes*, 1832-1835; *les Chimères*, 1854 (*Œuvres*, t. I, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1960).

- PAILLERON, Édouard, *le Monde où l'on s'ennuie*, 1881 (Paris, Calmann-Lévy, 1927).
- RAINIER, Lucien (pseudonyme de Joseph MELANÇON), *Avec ma vie*, Montréal, Éditions du Devoir, 1931.
- RÉGNIER, Henri de, *les Jeux rustiques et divins*, 1897 (Paris, G. Crès, 1925).
- RICHEPIN, Jean, *la Chanson des gueux*, 1876 (Paris, E. Fasquelle, 1928); *les Blasphèmes*, 1884 (Paris, E. Fasquelle, 1922).
- RIMBAUD, Arthur, *Poésies complètes*, 1895 (*Œuvres complètes*, Paris, «Bibliothèque de la Pléiade», 1963).
- RODENBACH, Georges, *la Jeunesse blanche*, 1886 (*Choix de poésies*, Paris, E. Fasquelle, Bibliothèque Charpentier, 1910).
- ROLLINAT, Maurice, *les Névroses: les Âmes, les Luxures, les Refuges, les Spectres, les Ténèbres*, 1883 (Paris, E. Fasquelle, Bibliothèque Charpentier, 1910).
- ROSTAND, Edmond, *les Musardises*, 1894 (Paris, E. Fasquelle, 1911).
- SAINTE-BEUVE, Charles Augustin, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme*, 1861 (*Poésies complètes*, Paris, G. Charpentier, 1869).
- SOULARY, Joséphine, *Sonnets, poèmes et poésies*, 1864 (*Œuvres poétiques*, Paris, A. Lemerre, 1972, 2 vol.).
- SULLY PRUDHOMME, *la Vie intérieure*, 1866; *les Solitudes*, 1869 (*Poésies (1865-1906)*, Paris, A. Lemerre, 1910, 6 vol.).
- VERLAINE, Paul, *Poèmes saturniens*, 1866; *Fêtes galantes*, 1869; *la Bonne chanson*, 1870; *Romances sans paroles*, 1874; *Sagesse*, 1880; *Jadis et naguère*, 1885; *Parallèlement*, 1889

(*Œuvres poétiques complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1962).

VEUILLOT, Louis, *les Couleuvres*, Paris, Victor Palmé Éditeur, 1869.

VIELÉ-GRIFFIN, Francis, *les Cygnes*, 1887; *la Clarté de vie*, 1897 (*Œuvres*, t. I, Paris, Mercure de France, 1924).

VIGNY, Alfred de, *Poèmes antiques et modernes*, 1826; *les Destinées*, 1864 (*Œuvres complètes*, t. I, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», 1986).

INDEX DES TITRES DE POÈMES ET DE SECTIONS

A

ÂME DU POÈTE (L')	111
AMOUR IMMACULÉ	146
AMOURS D'ÉLITE	135
ANGÉLIQUES (LES)	131
ANTIQUAIRE (L')	226
AUTOMNE	171

B

BALSAMINES (LES)	222
BANQUET MACABRE	192
BEAUTÉ CRUELLE	150
BELLE MORTE (LA)	144
BERCEAU DE LA MUSE (LE)	133
BERGÈRE	182
BILLET CÉLESTE	202
BŒUF SPECTRAL (LE)	244

C

CAMÉLIAS (LES)	227
CAPRICE BLANC	139
CARMÉLITES (LES)	214
CERCUEIL (LE)	195
CHAPELLE DANS LES BOIS	199
CHAPELLE DE LA MORTE	149

CHAPELLE RUINÉE	212
CHÂTEAUX EN ESPAGNE.....	148
CHOPIN.....	162
CHRIST EN CROIX	252
CLAIR DE LUNE INTELLECTUEL	113
CLAVIER D'ANTAN	119
CLOCHE DANS LA BRUME (LA).....	251
CLOÎTRE NOIR (LE)	204
COMMUNIANTE (LES)	206
CONFESSION NOCTURNE	193
CORBEAUX (LES)	188
CORBILLARD (LE)	189

D

DANS L'ALLÉE	132
DÉICIDES (LES)	207
DEVANT DEUX PORTRAITS DE MA MÈRE	125
DEVANT LE FEU	122
DEVANT MON BERCEAU	120
DIPTYQUE.....	211

E

EAUX-FORTES FUNÉRAIRES	183
ÉVENTAIL	225

F

FANTAISIE CRÉOLE	221
FIVE O'CLOCK	155
FRISSON D'HIVER	166

FUITE DE L'ENFANCE (LA)	129
-------------------------------	-----

G

GRETCHEN LA PÂLE.....	157
-----------------------	-----

H

HIVER SENTIMENTAL	163
HOMME AUX CERCUEILS (L').....	239

I

IDIOTE AUX CLOCHES (L')	242
-------------------------------	-----

J

JARDIN D'ANTAN (LE).....	127
JARDIN DE L'ENFANCE (LE)	117
JARDIN SENTIMENTAL.....	177

L

LAC (LE)	247
LIED FANTASQUE.....	158

M

MAI D'AMOUR (LE).....	142
MA MÈRE	124
MARCHES FUNÈBRES	240
MAZURKA.....	165

MISSEL DE LA MORTE (LE)	147
MON ÂME	114
MON SABOT DE NOËL.....	256
MORT DU MOINE (LA)	209
MUSIQUES FUNÈBRES	237

N

NOËL DE VIEIL ARTISTE	250
NOTRE-DAME-DES-NEIGES.....	215
NUIT D'ÉTÉ	172

P

PASSANTE (LA)	258
PASTELS ET PORCELAINES.....	219
PAYSAGE FAUVE	224
PERROQUET (LE)	190
PETITE CHAPELLE.....	197
PETITS OISEAUX (LES).....	179
PIEDS SUR LES CHENETS (LES)	151
PLACET	140
POTICHE.....	234
POUR IGNACE PADEREWSKI	156
PREMIERS REMORDS	123
PRESQUE BERGER	176
PRIÈRE DU SOIR.....	217
PUITS HANTÉ (LE)	241

R

REGRET DES JOUJOUX (LE)	121
-------------------------------	-----

RÉPONSE DU CRUCIFIX (LA)	213
RÊVE D'ARTISTE	137
RÊVE DE WATTEAU	173
RÊVE D'UNE NUIT D'HÔPITAL	203
RÊVES ENCLOS	153
ROBIN DES BOIS (LE)	141
ROI DU SOUPER (LE)	223
ROMANCE DU VIN (LA)	261
RONDEL À MA PIPE	161
ROSES D'OCTOBRE	255
RUINES	130

S

SAINTE CÉCILE	201
SALON (LE)	159
SAXE DE FAMILLE (LE)	229
SÉRÉNADE TRISTE	253
SOIR D'HIVER	154
SOIRS D'AUTOMNE	187
SOIRS D'OCTOBRE	168
SOULIER DE LA MORTE (LE)	230
SOUS LES FAUNES	259

T

TALISMAN (LE)	126
TARENTELE D'AUTOMNE	174
TÉNÈBRES	260
THÈME SENTIMENTAL	145
TOMBEAU DE LA NÈGRESE (LE)	194
TRISTESSE BLANCHE	254

TRISTIA	245
---------------	-----

U

ULTIMO ANGELO DEL CORREGGIO (L')	248
--	-----

V

VAISSEAU D'OR (LE)	115
VÊPRES TRAGIQUES.....	235
VIEILLE ARMOIRE	233
VIEILLE ROMANESQUE	232
VIEILLES RUES (LES)	185
VIOLON BRISÉ (LE)	160
VIOLON D'ADIEU.....	164
VIOLON DE VILLANELLE.....	181
VIRGILIENNES	169

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos.....	7
Introduction	9
Note sur l'établissement du texte et l'iconographie.....	29
Chronologie	37
Sigles et abréviations.....	57
<i>Émile Nelligan et son Œuvre</i>	
Préface par Louis Dantin.....	63
I	65
II	74
III.....	83
IV.....	91
V	103
VI.....	106
Post-scriptum	107
L'ÂME DU POÈTE	111
Clair de lune intellectuel	113
Mon âme	114
Le vaisseau d'or	115

LE JARDIN DE L'ENFANCE.....	117
Clavier d'antan.....	119
Devant mon berceau	120
Le regret des joujoux	121
Devant le feu	122
Premiers remords	123
Ma mère	124
Devant deux portraits de ma mère.....	125
Le talisman.....	126
Le jardin d'antan	127
La fuite de l'enfance.....	129
Ruines.....	130
Les angéliques.....	131
Dans l'allée.....	132
Le berceau de la Muse.....	133
AMOURS D'ÉLITE	135
Rêve d'artiste.....	137
Caprice blanc	139
Placet	140
Le robin des bois	141
Le mai d'amour	142
La belle morte.....	144
Thème sentimental.....	145
Amour immaculé.....	146
Le missel de la morte	147
Châteaux en Espagne.....	148
Chapelle de la morte.....	149
Beauté cruelle	150
LES PIEDS SUR LES CHENETS	151
Rêves enclos	153
Soir d'hiver.....	154
Five o'clock	155
Pour Ignace Paderewski	156
Gretchen la pâle	157
Lied fantasque	158

Le salon.....	159
Le violon brisé.....	160
Rondel à ma pipe.....	161
Chopin.....	162
Hiver sentimental.....	163
Violon d'adieu.....	164
Mazurka.....	165
Frisson d'hiver.....	166
Soirs d'octobre.....	168
VIRGILIENNES.....	169
Automne.....	171
Nuit d'été.....	172
Rêve de Watteau.....	173
Tarentelle d'automne.....	174
Presque berger.....	176
Jardin sentimental.....	177
Les petits oiseaux.....	179
Violon de villanelle.....	181
Bergère.....	182
EAUX-FORTES FUNÉRAIRES.....	183
Les vieilles rues.....	185
Soirs d'automne.....	187
Les corbeaux.....	188
Le corbillard.....	189
Le perroquet.....	190
Banquet macabre.....	192
Confession nocturne.....	193
Le tombeau de la négresse.....	194
Le cercueil.....	195
PETITE CHAPELLE.....	197
Chapelle dans les bois.....	199
Sainte Cécile.....	201
Billet céleste.....	202
Rêve d'une nuit d'hôpital.....	203

Le cloître noir	204
Les communiantes.....	206
Les déicides.....	207
La mort du moine	209
Diptyque	211
Chapelle ruinée	212
La réponse du crucifix	213
Les carmélites	214
Notre-Dame-des-Neiges.....	215
Prière du soir	217
 PASTELS ET PORCELAINES.....	 219
Fantaisie créole	221
Les balsamines	222
Le roi du souper	223
Paysage fauve.....	224
Éventail.....	225
L'antiquaire.....	226
Les camélias	227
Le saxe de famille	229
Le soulier de la morte	230
Vieille romanesque.....	232
Vieille armoire	233
Potiche.....	234
 VÊPRES TRAGIQUES.....	 235
Musiques funèbres.....	237
L'homme aux cercueils	239
Marches funèbres	240
Le puits hanté	241
L'idiot aux cloches.....	242
Le bœuf spectral	244
 TRISTIA	 245
Le lac	247
L'ultimo angelo del Correggio	248
Noël de vieil artiste	250

La cloche dans la brume.....	251
Christ en croix.....	252
Sérénade triste.....	253
Tristesse blanche	254
Roses d'octobre	255
Mon sabot de Noël	256
La passante	258
Sous les faunes.....	259
Ténèbres	260
La romance du vin	261
 Bibliographie.....	 265
 Index des titres de poèmes et de sections	 285
 Table des matières.....	 291

Page laissée blanche

BIBLIOTHÈQUE DU NOUVEAU MONDE

La «Bibliothèque du Nouveau Monde» rassemble, en éditions critiques, les textes fondamentaux de la littérature québécoise.

Chaque volume, de format 13,5 x 21 cm, est relié avec jaquette sous acétate et boîtier.

Honoré BEAUGRAND, *la Chasse-galerie et autres récits*

édition critique par François Ricard

1989, 364 p. [ISBN 2-7606-1507-3]

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits I*

édition critique par André-G. Bourassa, Jean Fisette et Gilles Lapointe

1987, 700 p. [ISBN 2-7606-0761-5]

Paul-Émile BORDUAS, *Écrits II*

t. 1 : Journal, Correspondance (1923-1953)

t. 2 : Correspondance (1954-1960)

édition critique par André-G. Bourassa et Gilles Lapointe

1997, 1159 p. [ISBN 2-7606-1692-4]

Arthur BUIES, *Chroniques I*

édition critique par Francis Parmentier

1986, 656 p. [ISBN 2-7606-0775-5]

Arthur BUIES, *Chroniques II*

édition critique par Francis Parmentier

1991, 476 p. [ISBN 2-7606-1551-0]

Jacques CARTIER, *Relations*

édition critique par Michel Bideaux

1986, 504 p. [ISBN 2-7606-0750-X]

François-Xavier de CHARLEVOIX, *Journal d'un voyage I, II*

édition critique par Pierre Berthiaume

1994, 1112 p. [ISBN 2-7606-1613-4]

Alfred DESROCHERS, *À l'ombre de l'Orford*

édition critique par Richard Giguère

1993, 288 p. [ISBN 2-7606-1589-8]

Henriette DESSAULLES, *Journal*

édition critique par Jean-Louis Major

1989, 671 p. [ISBN 2-7606-0828-X]

Louis-Antoine DESSAULLES, *Écrits*

édition critique par Yvan Lamonde

1994, 382 p. [ISBN 2-7606-1639-8]

Louis FRÉCHETTE, *Satires et polémiques I, II*

édition critique par Jacques Blais, Luc Bouvier et Guy Champagne

1993, 1332 p. [ISBN 2-7606-1584-7]

Alain GRANDBOIS, *Avant le chaos et autres nouvelles*

édition critique par Chantal Bouchard et Nicole Deschamps,

1991, 380 p. [ISBN 2-7606-0740-2]

Alain GRANDBOIS, *Né à Québec*

édition critique par Estelle Côté et Jean Cléo Godin

1994, 228 p. [ISBN 2-7606-1638-X]

Alain GRANDBOIS, *Poésie I*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton

1990, 572 p. [ISBN 2-7606-1509-X]

Alain GRANDBOIS, *Poésie II*

édition critique par Marielle Saint-Amour et Jo-Ann Stanton

1990, 640 p. [ISBN 2-7606-1510-3]

Alain GRANDBOIS, *Proses diverses*

édition critique par Jean Cléo Godin

1996, 479 p. [ISBN 2-7606-1676-2]

Alain GRANDBOIS, *Visages du monde*

édition critique par Jean Cléo Godin

1990, 788 p. [ISBN 2-7606-1508-1]

Claude-Henri GRIGNON, *Un homme et son péché*
 édition critique par Antoine Sirois et Yvette Francoli
 1986, 258 p. [ISBN 2-7606-0760-7]

Germaine GUÈVREMONT, *Marie-Didace*
 édition critique par Yvan G. Lepage
 1996, 446 p. [ISBN 2-7606-1656-8]

Germaine GUÈVREMONT, *le Survenant*
 édition critique par Yvan G. Lepage
 1989, 366 p. [ISBN 2-7606-0803-4]

Jean-Charles HARVEY, *les Demi-civilisés*
 édition critique par Guildo Rousseau
 1988, 300 p. [ISBN 2-7606-0815-8]

Albert LABERGE, *la Scouine*
 édition critique par Paul Wyczynski
 1986, 300 p. [ISBN 2-7606-0740-2]

LAHONTAN, *Œuvres complètes I, II*
 édition critique par Réal Ouellet et Alain Beaulieu
 1990, 1474 p. [ISBN 2-7606-1540-5]

Pamphile LE MAY, *Contes vrais*
 édition critique par Jeanne Demers et Lise Maisonneuve
 1993, 489 p. [ISBN 2-7606-1601-0]

Joseph LENOIR, *Œuvres*
 édition critique par John Hare et Jeanne d'Arc Lortie
 1988, 331 p. [ISBN 2-7606-0802-6]

RINGUET, *Trente arpents*
 édition critique par Jean Panneton, Roméo Arbour et Jean-Louis Major
 1991, 522 p. [ISBN 2-7606-1541-3]

Page laissée blanche



Le papier utilisé pour cette publication satisfait aux exigences minimales contenues dans la norme American National Standard for Information Sciences – Permanence of Paper for Printed Library Materials, ANSI Z39.48-1992.



 **AGM V**
MARQUIS
Québec, Canada
1997